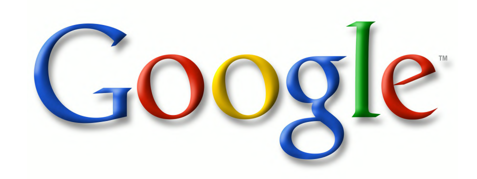
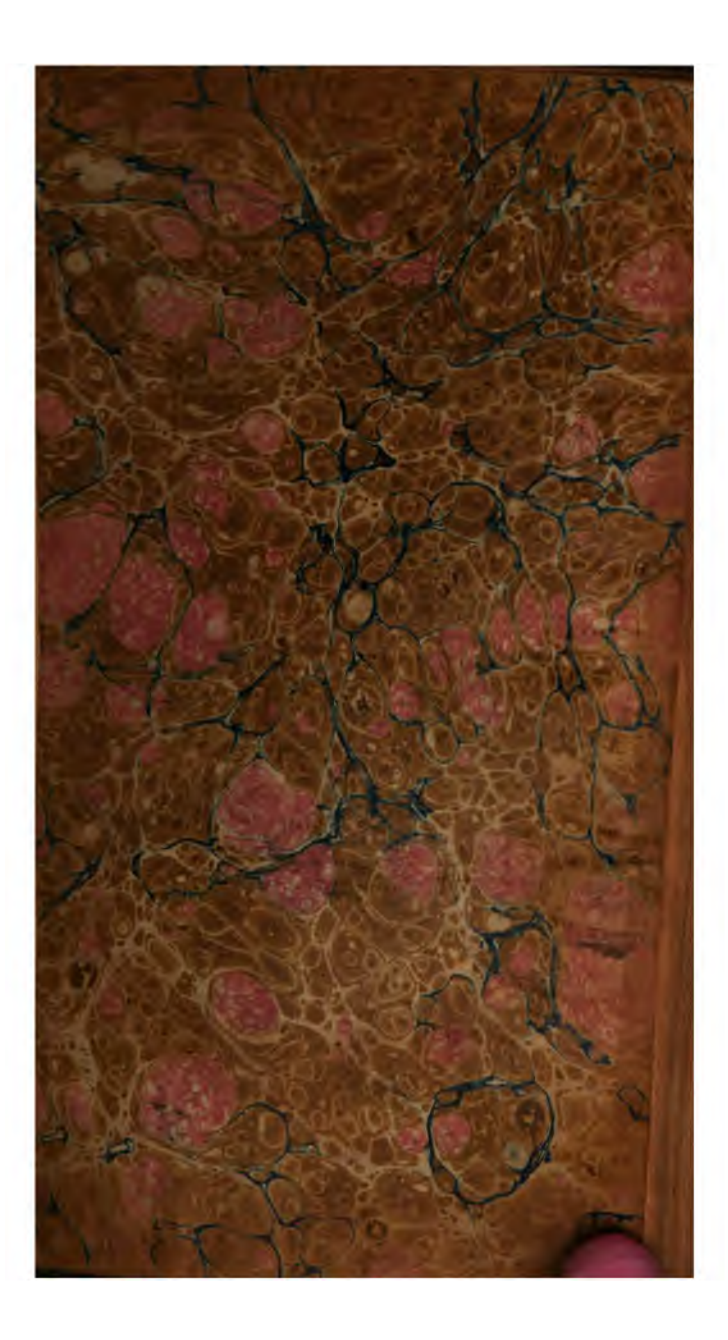



WIDENER LIBRARY
HX 66QJ L


SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650
CHRISTO ET ECCLESIAE



RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 64.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS,

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES

DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,
Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME XIII.



PARIS,
H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,
rue de Seine, n.° 12.

M DCCC XVIII.

LA

GAGEURE IMPRÉVUE,

COMÉDIE,

PAR SEDAINE,

Représentée, pour la première fois, le 27 mai 1768.

NOTICE
SUR SEDAINE.

Michel-Jean Sedaine naquit à Paris, en 1719, de parents pauvres qui ne purent lui donner aucune éducation, et lui firent prendre l'état de tailleur de pierre. Il égayoit ses travaux journaliers par des chansons de sa composition, où l'imagination tenoit lieu de toutes les règles. Quelques personnes entreprirent de les lui faire connoître, et bientôt il s'essaya à l'Opéra Comique, puis au théâtre Italien, où il obtint les plus grands succès. Tout le monde connoît le Diable a quatre, Blaise le Savetier, le Roi et le Fermier, Rose et Colas. Nous ne suivrons pas Sedaine dans toutes les pièces qu'il donna, soit à ces deux théâtres, soit à celui de l'Opéra. Ce fut en 1765 qu'il fit jouer sa première pièce au théâtre François. Le Philosophe sans le savoir parut, pour la première fois, le 2 décembre, et eut vingt-huit représentations.

Le succès de cette pièce s'est toujours soutenu, et l'on se rappelle encore le talent que Préville déploya dans le rôle d'Antoine.

LA GAGEURE IMPRÉVUE, comédie en un acte, fut jouée, pour la première fois, le 27 mai 1768, et eut onze représentations.

RAYMOND V, COMTE DE TOULOUSE, comédie héroïque en cinq actes, en prose, tomba à la première représentation, le 22 septembre 1789.

Sedaine est encore l'auteur de MAILLARD, OU PARIS SAUVÉE, tragédie en prose, reçue par les comédiens, mais qui n'a point été représentée.

Cet auteur fécond, après avoir été membre de l'Académie françoise, mourut à Paris, le 18 mai 1797.

PERSONNAGES.

La marquise de Clainville.
Le marquis de Clainville.
Monsieur Détieulette.
Mademoiselle Adélaïde.
Gotte.
Dubois, concierge.
Lafleur, domestique.
La Gouvernante de mademoiselle Adélaïde.

La scène est au château du marquis.

LA

GAGEURE IMPRÉVUE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

GOTTE, *seule.*

Nous nous plaignons, nous autres domestiques, et nous avons tort. Il est vrai que nous avons à souffrir des caprices, des humeurs, des brusqueries, souvent des querelles dont nous ne devinons pas la cause; mais, au moins, si cela fâche, cela désennuie. Eh! l'ennui!.... l'ennui!.... ah! c'est une terrible chose que l'ennui.... Si cela dure encore deux heures, ma maîtresse en mourra. Mais, pour une femme d'esprit, n'avoir pas l'esprit de s'amuser, cela m'étonne. C'est peut-être que, plus on a d'esprit, moins on a de ressources pour se désennuyer. Vivent les sots pour s'amuser de tout! Ah! la voilà qui quitte enfin son balcon.

SCÈNE II.

GOTTE, LA MARQUISE.

GOTTE.

Madame a-t-elle vu passer bien du monde?

LA MARQUISE.

Oui, des gens bien mouillés, des voituriers, des pauvres gens qui font pitié. Voilà une journée d'une tristesse.... La pluie est encore augmentée.

GOTTE.

Je ne sais si madame s'ennuie; mais je vous assure que moi.... De ce temps-là, on est toute je ne sais comment.

LA MARQUISE.

Il m'est venu l'idée la plus folle.... S'il étoit passé sur le grand chemin quelqu'un qui eût eu figure humaine, je l'aurois fait appeler pour me tenir compagnie.

GOTTE.

Il n'est point de cavalier qui n'en eût été bien aise. Mais, madame, monsieur le marquis n'aura pas lieu d'être satisfait de sa chasse.

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fâchée.

GOTTE.

Hier au soir vous lui avez conseillé d'y aller.

LA MARQUISE.

Il en mouroit d'envie, et j'attendois des visites. La comtesse de Wordacle....

GOTTE.

Quoi! cette dame si laide?

LA MARQUISE.

Je ne hais pas les femmes laides.

GOTTE.

Vous pourriez même aimer les jolies.

LA MARQUISE.

Je badine, je ne hais personne. Donnez-moi ce livre. *(Elle prend le livre.)* Ah! de la morale; je ne lirai pas. Si mon clavecin.... Je vous avois dit de faire arranger mon clavecin; mais vous ne songez à rien : s'il étoit accordé, j'en toucherois.

GOTTE.

Il l'est, madame, le facteur est venu ce matin.

LA MARQUISE.

J'en jouerai ce soir, cela amusera monsieur de Clainville.... Je vais broder.... Non, approchez une table, je veux écrire. Ah dieu!

GOTTE, *approchant une table.*

La voilà.

LA MARQUISE *se met à table, rêve, regarde des plumes, et les jette.*

Ah! pas une seule plume en état d'écrire.

GOTTE.

En voici de toutes neuves.

LA MARQUISE.

Pensez-vous que je ne les voie pas?... Faites donc fermer cette fenêtre.... non, je vais m'y remettre; laissez. *(La marquise va se remettre à la fenêtre.)*

GOTTE, *à part.*

Ah! de l'humeur, c'est un peu trop. Voilà donc de la morale, de la morale. Il faut que je lise cela pour savoir ce que c'est que de la morale. (*Elle lit.*) Essai sur l'homme. Voilà une singulière morale. Il faut que je lise cela. (*Elle remet le livre.*)

LA MARQUISE.

Gotte, Gotte.

GOTTE.

Madame.

LA MARQUISE.

Sonne quelqu'un. Cela sera plaisant... Ah! c'est un peu.... Il faut que ma réputation soit aussi bien établie qu'elle l'est pour risquer cette plaisanterie.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, GOTTE, UN LAQUAIS.

LA MARQUISE, *au laquais.*

ALLEZ vite à la petite porte du parc; vous verrez passer un officier qui a un surtout bleu, un chapeau bordé d'argent. Vous lui direz : Monsieur, une dame que vous venez de saluer, vous prie de vouloir bien vous arrêter un instant. Vous le ferez entrer par les basses cours. S'il vous demande mon nom, vous lui direz que c'est madame la comtesse de Wordacle.

LE LAQUAIS.

Madame la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Oui, courez vite.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

MADAME la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Oui.

GOTTE.

Cette comtesse si vieille, si laide, si bossue?

LA MARQUISE.

Oui, cela sera très singulier. Partout où mon officier en fera le portrait, on se moquera de lui.

GOTTE.

Connoissez-vous cet officier?

LA MARQUISE.

Non.

GOTTE.

Eh! madame, s'il vous connoît?

LA MARQUISE.

En ce cas le domestique n'avoit pas le sens commun : il aura dit un nom pour un autre.

GOTTE.

Mais, madame, avez-vous pensé?...

LA MARQUISE.

J'ai pensé à tout : je ne dînerai pas seule. En fait de compagnie à la campagne, on prend ce qu'on trouve.

GOTTE.

Mais si c'étoit quelqu'un qui ne convînt pas à madame ?

LA MARQUISE.

Ne vais-je pas voir quel homme c'est ? Faites fermer les fenêtres. (*Gotte sonne.*)

SCÈNE V.

GOTTE, LA MARQUISE, LAFLEUR.

(La marquise tire son miroir de poche; elle regarde si ses cheveux ne sont pas dérangés, si son rouge est bien.)

LAFLEUR, *après avoir fermé la fenêtre, parle à l'oreille de Gotte, et finit en disant :*

Je l'ai vu.

GOTTE.

Ah ! madame, voilà bien de quoi vous désennuyer. Il y a une dame enfermée dans l'appartement de monsieur le marquis.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

GOTTE.

Parle, parle : conte donc?

LAFLEUR.

Madame.... (*A Gotte.*) Babillarde.

LA MARQUISE.

Je vous écoute.

LAFLEUR.

Madame, parlant par révérence.

LA MARQUISE.

Supprimez vos révérences.

LAFLEUR.

Sauf votre respect, madame.

LA MARQUISE.

Que ces gens-là sont bêtes avec leur respect et leurs révérences! Ensuite?

LAFLEUR.

J'allois, madame, au bout du corridor, lorsque par la petite fenêtre qui donne sur la terrasse du cabinet de monsieur, j'ai vu, comme j'ai l'honneur de voir madame la marquise....

LA MARQUISE.

Voilà de l'honneur à présent. Eh bien! qu'avez-vous vu?

LAFLEUR.

J'ai vu derrière la croisée du grand cabinet de monsieur le marquis, j'ai vu remuer un rideau, ensuite une petite main, une main droite ou une main gauche: oui, c'étoit une main droite, qui a tiré le rideau comme ça. J'ai regardé, j'ai aperçu une jeune demoiselle de seize à dix-huit ans: je n'assurerois pas qu'elle a dix-huit ans; mais elle en a bien seize.

LA MARQUISE.

Et.... Êtes-vous sûr de ce que vous dites?

LAFLEUR.

Ah! madame, voudrois-je....

LA MARQUISE.

C'est sans doute quelque femme que le concierge aura fait entrer dans l'appartement. Faites venir Dubois. Lafleur, n'en avez-vous parlé à personne?

LAFLEUR.

Hors à mademoiselle Gotte.

LA MARQUISE.

Si l'un ou l'autre vous en dites un mot, je vous renvoie. Faites venir Dubois.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE, *faisant la pleureuse.*

Je ne crois pas, madame, avoir jamais eu le malheur de manquer envers vous : je n'ai jamais dit aucun secret.

LA MARQUISE.

Je vous permets de dire les miens.

GOTTE.

Madame, est-il possible... que vous puissiez... penser.... que....

LA MARQUISE.

Ah! ah! vous allez pleurer; je n'aime pas ces petites simagrées : je vous prie de finir, ou allez dans votre chambre, cela se passera.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

MONSIEUR Dubois, qu'est-ce que cette jeune personne qui est dans l'appartement de mon mari ?

DUBOIS.

Une jeune personne qui est dans l'appartement de monsieur ?

LA MARQUISE.

Je vois que vous cherchez à me mentir : mais je vous prie de songer que ce seroit me manquer de respect ; et je ne le pardonne pas.

DUBOIS.

Madame, depuis vingt-sept ans que j'ai l'honneur d'être valet-de-chambre à monsieur le marquis, il n'a jamais eu sujet de penser que je pouvois manquer de respect ; et lorsque les maîtres font tant que de vouloir bien nous interroger.... il y a onze ans, madame...

LA MARQUISE.

Vous cherchez à éluder la question ; mais je vous prie d'y répondre précisément. Quelle est cette jeune personne qui est dans le cabinet de M. de Clainville ?

DUBOIS.

Ah ! madame, vous pouvez me perdre ; et si monsieur sait que je vous l'ai dit... Peut-être veut-il en faire un secret.

LA MARQUISE.

Eh bien! ce secret, vous n'êtes pas venu me trouver pour me le dire. M. de Clainville saura que je vous ai interrogé sur ce que je savois, et que vous n'avez osé ni me mentir ni me désobéir.

DUBOIS.

Ah! madame, quel tort cela pourroit me faire!

LA MARQUISE.

Aucun. Ceci me regarde; et j'aurai assez de pouvoir sur son esprit...

DUBOIS.

Ah! madame, vous pouvez tout; et si vous interrogiez monsieur, je suis sûr qu'il vous diroit...

LA MARQUISE.

Revenons à ce que je vous demandois. Sortez, Gotte.

GOTTE, *à part, en s'en allant.*

On ne peut rien savoir avec cette femme-là.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Vous ne devez avoir aucun sujet de crainte.

DUBOIS.

Madame, hier au matin, monsieur me dit : Dubois, prends ce papier et exécute de point en point ce qu'il renferme.

LA MARQUISE.

Quel papier?

DUBOIS.

Je crois l'avoir encore : le voici.

LA MARQUISE.

Lisez.

DUBOIS.

C'est de la main de monsieur le marquis. « Ce « jeudi 16 du courant, au matin. Aujourd'hui, à « cinq heures un quart du soir, Dubois dira à sa « femme de s'habiller et de mettre une robe; à six « heures et demie il partira de chez lui avec sa « femme, sous prétexte d'aller promener. A sept « heures et demie, il se trouvera à la petite porte « du parc. A huit heures sonnées, il confiera à sa « femme qu'ils sont là l'un et l'autre pour m'at- « tendre. A huit heures et demie... »

LA MARQUISE.

Voilà bien du détail. Donnez, donnez. (*Elle parcourt le papier des yeux.*) Eh bien?

DUBOIS.

Monsieur est arrivé à dix heures passées. Ma femme mouroit de froid : c'est qu'il étoit survenu un accident à la voiture. Monsieur étoit dans sa diligence; il en a fait descendre deux femmes, l'une jeune et l'autre âgée. Il a dit à ma femme : Conduisez-les dans mon appartement par votre escalier. Monsieur est rentré. Il n'a dit à la plus jeune que deux mots, et il nous les a récommandées.

LA MARQUISE.

Eh! où ont-elles passé la nuit?

DUBOIS.

Dans la chambre de ma femme, où j'ai dressé un lit.

LA MARQUISE.

Et monsieur n'a pas eu plus d'attentions pour elles?

DUBOIS.

Vous me pardonnerez, madame : il est revenu ce matin avant que d'aller à la chasse; il a fait demander la permission d'entrer; il a fait beaucoup d'honnêtetés, beaucoup d'amitié à la jeune personne; beaucoup, ah! beaucoup.

LA MARQUISE.

Voilà ce que je ne vous demande pas. Et vous ne voyez pas à peu près quelles sont ces femmes?

DUBOIS.

Madame, j'ai exécuté les ordres : mais ma femme m'a dit que c'est quelqu'un comme il faut.

LA MARQUISE.

Amenez-les-moi.

DUBOIS.

Ah, madame!

LA MARQUISE.

Oui, priez-les : dites-leur que je les prie de vouloir bien passer chez moi.

DUBOIS.

Mais si...

LA MARQUISE.

Faites ce que je vous dis, n'appréhendez rien. Faites rentrer Gotte.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, *seule.*

Ceci me paroît singulier... Non, je ne peux croire.... Ah! les hommes sont bien trompeurs... Au reste, je vais voir.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Je vous prie de garder le silence sur ce que vous pouvez savoir et ne savoir pas. (*A part.*) Je suis à présent fâchée de mon étourderie et de mon officier. (*A Gotte.*) Sitôt qu'il paroîtra...

GOTTE.

Qui, madame?

LA MARQUISE.

Cet officier. Vous le ferez entrer dans mon petit cabinet : vous le prierez d'attendre un instant; et vous reviendrez.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, DUBOIS, ADÉLAÏDE, LA GOUVERNANTE.

LA MARQUISE.

Mademoiselle, je suis très fâchée de troubler votre solitude, mais il faut que monsieur le marquis ait eu des raisons bien essentielles pour me cacher que vous étiez dans son appartement. J'attends de vous la découverte d'un mystère aussi singulier.

LA GOUVERNANTE.

Madame, je vous dirai que....

LA MARQUISE.

Cette femme est à vous?

ADÉLAÏDE.

Oui, madame, c'est ma gouvernante.

LA MARQUISE.

Permettez-moi de la prier de passer dans mon cabinet.

ADÉLAÏDE.

Madame, depuis mon enfance elle ne m'a point quittée; permettez-lui de rester.

LA MARQUISE, *à Dubois.*

Avancez un siège, et sortez. *(Dubois avance un siège. La marquise montre un siège plus loin.)* Asseyez-vous, la bonne; asseyez-vous, mademoiselle. Toute l'honnêteté qui paroît en vous devoit ne

point faire hésiter monsieur le marquis de vous présenter chez moi.

ADÉLAÏDE.

J'ignore, madame, les raisons qui l'en ont empêché : j'aurois été la première à lui demander cette grâce, si je n'apprenois à l'instant que j'avois l'honneur d'être chez vous.

LA MARQUISE.

Vous ne saviez pas ?

ADÉLAÏDE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous redoublez ma curiosité.

ADÉLAÏDE.

Je n'ai nulle raison pour ne pas la satisfaire ; monsieur le marquis ne m'a jamais recommandé le secret sur ce qui me concerne.

LA MARQUISE.

Y a-t-il long-temps qu'il a l'honneur de vous connoître ?

ADÉLAÏDE.

Depuis mon enfance, madame. Dans le couvent où j'ai passé ma vie, je n'ai connu que lui pour tuteur, pour parent et pour ami.

LA MARQUISE, *à la gouvernante.*

Comment se nomme mademoiselle ?

LA GOUVERNANTE.

Mademoiselle Adélaïde.

LA MARQUISE.

Point d'autre nom ?

LA GOUVERNANTE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Non!... Et vous me direz, mademoiselle, que vous ignorez les idées de monsieur le marquis en vous amenant chez lui, et en vous dérobant à tous les yeux?

ADELAÏDE, *d'un ton un peu sec.*

Lorsqu'on respecte les personnes, on ne les presse pas de questions, madame; et je respectois trop monsieur le marquis, pour le presser de me dire ce qu'il a voulu me taire.

LA MARQUISE.

On ne peut pas avoir plus de discrétion.

ADÉLAÏDE.

Et j'ai déjà eu l'honneur de vous dire, madame, que j'ignorois que j'étois chez vous.

LA MARQUISE.

Vous me le feriez oublier.

ADÉLAÏDE, *se levant.*

Madame, je me retire.

LA MARQUISE, *levée, d'un ton radouci.*

Mademoiselle, je désire que monsieur le marquis ne retarde pas le plaisir que j'aurois de vous connoître.

ADÉLAÏDE.

Je le désire aussi.

LA MARQUISE.

Il a sans doute eu des motifs que je ne crois injurieux ni pour vous ni pour moi : mais convenez

que ce mystérieux silence a besoin de tous les sentiments que vous inspirez pour n'être pas mal interprété.

ADÉLAÏDE.

J'en conviens, madame : et pour vous confirmer dans l'idée que je mérite que l'on prenne de moi, je vous dirai quelle est la mienne sur la conduite de M. Clainville à mon égard. Il y a quelques mois....

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, je vous en prie.

ADÉLAÏDE *s'assied, ainsi que la marquise et la gouvernante.*

Il y a quelques mois que M. de Clainville vint à mon couvent; il étoit accompagné d'un gentilhomme de ses amis : il me le présenta. Il me demanda, pour lui, la permission de paroître à la grille : je l'accordai. Il y vint.... je l'ai vu.... quelquefois... souvent même; et lundi passé, monsieur le marquis revint me voir : il me dit de me disposer à sortir du couvent. Dans la conversation qu'il eut avec moi, il sembla me prévenir sur un changement d'état. Quelques jours après (c'étoit hier) il est revenu un peu tard; car la retraite étoit sonnée. Il m'a fait sortir, non sans quelque chagrin; j'étois dans ce couvent dès l'enfance; et il m'a conduite ici. Voici, madame, toute mon histoire : et s'il étoit possible que j'imaginasse quelque sujet de craindre l'homme que je respecte le plus, ce seroit près de vous que je me réfugierois.

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, ADÉLAÏDE, LA GOUVERNANTE, GOTTE.

GOTTE.

Il se nomme M. Détieulette.

ADÉLAÏDE.

M. Détieulette !

LA GOUVERNANTE.

M. Détieulette !

LA MARQUISE.

Dans mon cabinet. Faites-le ensuite entrer ici, j'y serai dans un moment. (*A Adélaide.*) Mademoiselle, je ne crois pas que M. de Clainville me prive long-temps du plaisir de vous voir. Je ne lui dirai pas que j'ai pris la liberté de l'anticiper : je vous demanderai, mademoiselle, de vouloir bien ne lui en rien dire.

ADÉLAÏDE.

Madame, j'observerai le même silence.

LA MARQUISE, *à Gotte.*

Faites entrer Dubois. Ah !...

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, DUBOIS, ADÉLAÏDE, LA GOUVERNANTE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Dubois, ayez pour mademoiselle tous les égards, toutes les attentions dont vous êtes capable. Vous ne direz point à monsieur le marquis que mademoiselle a bien voulu passer dans mon appartement, à moins qu'il ne vous le demande. Mademoiselle, j'espère que....

ADÉLAÏDE.

Madame....

(La marquise reconduit jusqu'à la deuxième porte. Gotte est restée : elle voit entrer M. Détieulette.)

GOTTE.

Il n'a pas mauvaise mine : elle peut le faire rester à dîner.

SCÈNE XIV.

M. DÉTIEULETTE, LAFLEUR.

M. DÉTIEULETTE.

Tu demeures ici ?

LAFLEUR.

Chez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE.

Chez le marquis de Clainville? On m'a dit la comtesse de Wordacle.

LAFLEUR.

Madame a donné ordre de le dire.

M. DÉTIEULETTE.

Ordre de dire qu'elle se nommoit la comtesse de Wordacle?

LAFLEUR.

Oui, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LAFLEUR.

Je n'en sais rien.

M. DÉTIEULETTE.

Et où est le marquis?

LAFLEUR.

On le dit à la chasse.

M. DÉTIEULETTE.

N'est-il pas à Montfort? Je comptois l'y trouver. Revient-il ce soir?

LAFLEUR.

Oui, madame l'attend.

M. DÉTIEULETTE.

Mais avoir fait dire qu'elle se nommoit la comtesse de Wordacle : je n'y conçois rien.

LAFLEUR.

Monsieur, avez-vous toujours Champagne à votre service?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, je l'ai laissé derrière, son cheval n'a pu me suivre : mais voilà un singulier hasard; et tu ne sais pas le motif....

LAFLEUR.

Non, monsieur : mais ne dites pas.... Ah! voilà madame.

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur le baron, vous passez devant mon château sans me faire l'honneur... Ah! monsieur... ah! que j'ai de pardons à vous demander : je vous ai pris pour un des parents de mon mari; et je vous ai fait prier de vous arrêter ici un moment. Je comptois lui faire des reproches, et ce sont des excuses que je vous dois.... Ah! monsieur.... ah! que je suis fâchée de la peine que je vous ai donnée!

M. DÉTIEULETTE.

Madame....

LA MARQUISE.

Que d'excuses j'ai à vous faire!

M. DÉTIEULETTE.

Je rends grâce à votre méprise; elle me procure l'honneur de saluer madame la comtesse de Wordacle.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, on ne peut être plus confuse que je le suis : mais, Gotte, mais voyez comme monsieur ressemble au baron!

GOTTE.

Oui, madame, à s'y méprendre.

LA MARQUISE.

Je ne reviens pas de mon étonnement : même taille, même air de tête.

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE, UN MAITRE D'HOTEL.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Madame est servie.

LA MARQUISE.

*Monsieur, restez; peut-être n'avez-vous pas dîné. Monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître....

M. DÉTIEULETTE.

Madame....

LA MARQUISE, *au maître d'hôtel.*

Monsieur reste.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sais, madame la comtesse, si je dois accepter l'honneur....

LA MARQUISE.

Vous devez, monsieur, me donner le temps d'effacer de votre esprit l'opinion d'étourderie que vous devez, sans doute, m'accorder.

(M. Détieulette donne la main : ils passent dans la salle à manger.)

SCÈNE XVII.

GOTTE, *seule.*

Ah! pour celui-là, on ne peut mieux jouer la comédie. Ah! les femmes ont un talent merveilleux. Elle l'a dit, elle ne dînera pas seule. Je ne reviens pas de sa tranquillité.

SCÈNE XVIII.

GOTTE, LAFLEUR.

(Gotte lève un coussin de bergère, et tire de dessous une manchette qu'elle brode. Lafleur paroît, elle est prête à la cacher, et, voyant que c'est Lafleur, elle se remet à broder. Lafleur a une serviette à la main, comme un domestique qui sert à table.)

LAFLEUR.

Enfin on peut causer.

GOTTE.

Ah! te voilà? je pensois à toi. Tu ne sers pas à table?

LAFLEUR.

Est-ce qu'il faut être douze pour servir deux personnes?

GOTTE.

Et si madame te demande?

LAFLEUR.

Elle a Julien. Je suis cependant fâché de n'être pas resté; j'aurois écouté. (*Il tire le fil de Gotte.*)

GOTTE.

Finis donc.

LAFLEUR.

C'est que je t'aime bien.

GOTTE.

Ah! tu m'aimes; je veux bien le croire. Mais il faut avouer que tu es bien simple, avec tes niaiseries.

LAFLEUR.

Quoi donc?

GOTTE.

Madame, sur votre respect. Madame, révérence parler. Madame, j'ai eu l'honneur d'aller au bout du corridor.

(Pendant ce couplet, Lafleur rit.)

LAFLEUR.

Ah! ah!

GOTTE.

Eh! de quoi ris-tu?

LAFLEUR.

Comment! tu es la dupe de cela, toi?

GOTTE.

Quoi! la dupe?

LAFLEUR.

Oui, quand je parle comme cela à madame.

GOTTE.

Sans doute.

LAFLEUR.

Et que je fais le nigaud.

GOTTE.

Comment? —

LAFLEUR.

Je le fais exprès.

GOTTE.

Tu le fais exprès?

LAFLEUR.

Tu ne sais donc pas comme les maîtres sont aises quand nous leur donnons occasion de dire : Ah! que ces gens-là sont bêtes! ah! quelle ineptie! ah! quelle sotte espèce! Ils devroient bien manger de l'herbe, et mille autres propos. C'est comme s'ils disoient à eux-mêmes : Ah! que j'ai d'esprit! ah! quelle pénétration! ah! comme je suis au-dessus de tout ça! Eh! pourquoi leur épargner ce plaisir-là? Moi je le leur donne toujours, et tant qu'ils veulent, et je m'en trouve bien : qu'est-ce que cela coûte?

GOTTE.

Je ne te croyois ni si fin ni si adroit.

LAFLEUR.

J'ai déja fait cinq conditions; j'ai été renvoyé de chez trois pour avoir fait l'entendu, pour leur avoir prouvé que j'avois plus de bon sens qu'eux. Depuis ce temps-là, j'ai fait tout le contraire, et cela me réussit; car j'ai déjà devant moi une assez bonne petite somme, que je veux mettre aux pieds de la charmante brodeuse, qui veut bien.... (*veut l'embrasser.*)

GOTTE.

Mais, finis donc, tu m'impatientes.

LAFLEUR.

Tiens, Gotte, j'ai lu dans un livre relié, que pour faire fortune, il suffit de n'avoir ni honneur ni humeur.

GOTTE.

A l'humeur près, ta fortune est faite.

LAFLEUR.

Ah! je ferai fortune.

GOTTE.

Mais, tu as lu. Est-ce que tu sais lire?

LAFLEUR.

Oui. Quand je suis entré ici, j'ai dit que je ne savois ni lire ni écrire : cela fait bien, on se méfie moins de nous, et pourvu qu'on remplisse son devoir, qu'on fasse bien ses commissions; avec cela, l'air un peu stupide, attaché, secret, voilà tout. Ah! je ferai fortune. Mais avant, ô ma charmante petite Gotte...

GOTTE.

Mais finis donc, finis donc, finis donc; tu m'as fait casser mon fil. Tiens, tes manchettes seront faites quand elles voudront. (*Elle les jette par terre; Lafleur les ramasse.*)

LAFLEUR.

Vous respectez joliment mes manchettes. Ah! c'est bien brodé. Mais les as-tu commencées pour moi?

GOTTE.

Donne, donne. Tu as donc peur de faire voir à madame que tu as de l'esprit?

LAFLEUR.

Oui vraiment.

GOTTE.

Vraiment : mais ne t'y fie pas; madame voit tout ce qu'on croit lui cacher. Il y a sept ans que je suis à son service, je l'ai bien observée : c'est un ange pour la conduite, c'est un démon pour la finesse. Cette finesse-là l'entraîne souvent plus loin qu'elle ne le veut, et la jette dans des étourderies; étourderies pour toute autre, témoin celle-ci; mais je ne sais comment elle fait. Ce qui me désoleroit, moi, finit toujours par lui faire honneur. Je ne suis pas sotte : eh bien! elle devine une heure avant que je parle. Pour monsieur le marquis, qui se croit le plus savant, le plus fin, le plus habile, le premier des hommes, il n'est que l'humble serviteur des volontés de madame; et il jureroit ses grands dieux qu'elle ne pense, n'agit et ne parle que d'après lui. Ainsi, mon pauvre Lafleur, mets-toi à ton aise, ne te gêne pas, déploie tous les rares trésors de ton bel esprit, et près de madame tu ne seras jamais qu'un sot, entends-tu?

LAFLEUR.

Et avec cet esprit-là, elle n'a jamais eu la moindre petite affaire de cœur? là, quelque...

GOTTE.

Jamais.

LAFLEUR.

Jamais! On dit cependant monsieur jaloux.

GOTTE.

Ah! comme cela, par saillie. C'est elle bien plutôt qui seroit jalouse. Pour lui, il a tort, car c'est presque la seule femme de laquelle je jurerois, et de moi, s'entend.

LAFLEUR.

Ah! sûrement. Mais cela doit te faire une assez mauvaise condition.

GOTTE.

Ah! madame est fort généreuse.

LAFLEUR.

Imagine donc ce qu'elle seroit, s'il y avoit quelque amourette en campagne. Avec des maîtres qui vivent bien ensemble, il n'y a ni plaisir ni profit. Ah! que je voudrois être à la place de Dubois!

GOTTE.

Pourquoi?

LAFLEUR.

Pourquoi? Et cette jolie personne enfermée chez monsieur, n'est-ce rien? Je parie que c'est la plus charmante petite intrigue. Monsieur va l'envoyer à Paris, il lui louera un appartement, il la mettra dans ses meubles : le valet-de-chambre fera les emplettes; c'est tout gain. Madame se doutera de la chose, ou quelque bonne amie viendra en

poste de Paris pour lui en parler, sans le faire exprès. Ah! Gotte, si tu as de l'esprit, ta fortune est faite. Tu feras de bons rapports, vrais ou faux, tu attiseras le feu, madame se piquera, prendra de l'humeur et se vengera. Croirois-tu que je ne l'ai dit à madame que pour la mettre dans le goût de se venger?

GOTTE.

Tu es un dangereux coquin.

LAFLEUR.

Bon! qu'est-ce que cela fait? Il y a sept ans, dis-tu, que tu es à son service? Il faut qu'un domestique soit bien sot, lorsqu'au bout de sept ans il ne gouverne pas son maître.

GOTTE.

Il ne faudroit pas s'y jouer avec madame; elle me jeteroit là comme une épingle.

LAFLEUR.

Voici, par exemple, pour elle une belle occasion : M. Détieulette est aimable.

GOTTE.

Monsieur?...

LAFLEUR.

Monsieur Détieulette, cet officier.

GOTTE.

Est-ce que tu le connois?

LAFLEUR.

Oui, il m'a reconnu d'abord. Je l'ai beaucoup vu chez mon ancien maître. Il étoit étonné de me voir chez le marquis de Clainville.

GOTTE.

Est-ce que tu lui as dit chez qui tu étois?

LAFLEUR.

Oui.

GOTTE.

Chez M. de Clainville?

LAFLEUR.

Oui, à madame de Clainville.

GOTTE.

A madame de Clainville? Ah! la bonne chose! C'est bien fait, avec ses détours; j'en suis bien aise, sa finesse a ce qu'elle mérite.

LAFLEUR.

Pourquoi donc?

GOTTE.

Je ne m'étonne plus s'il se tuoit de l'appeler madame la comtesse : c'est que, sous le nom de la comtesse de Wordacle... Quoi! on a déjà dîné?

LAFLEUR.

Comme le temps passe vite!

GOTTE, *cachant les manchettes.*

Ciel! voilà madame.

SCÈNE XIX.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE *lance un regard sévère sur Lafleur et sur Gotte.*

Oui, monsieur, notre sexe trouvera toujours aisément le moyen de gouverner le vôtre. L'auto-

rité que nous prenons, marche par une route si fleurie, la pente est si insensible, notre constance dans le même projet a l'air si simple et si naturel, notre patience a si peu d'humeur, que l'empire est pris avant que vous vous en doutiez.

M. DÉTIEULETTE.

Que je m'en doutasse ou non, j'aimerois, madame, à vous le céder.

LA MARQUISE.

Je reçois cela comme un compliment; mais faites une réflexion. Dès l'enfance on nous ferme la bouche, on nous impose silence jusqu'à notre établissement : cela tourne au profit de nos yeux et de nos oreilles. Notre coup-d'œil devient plus fin, notre attention plus soutenue, nos réflexions plus délicates; et la modestie avec laquelle nous nous énonçons, donne presque toujours aux hommes une confiance dont nous profiterions aisément, si nous nous abaissions jusqu'à les tromper.

M. DÉTIEULETTE.

Ah! madame, que n'ai-je ici pour second le colonel d'un régiment dans lequel j'ai servi, le marquis de Clainville!

LA MARQUISE.

Le marquis de Clainville? Vous connoissez le marquis de Clainville?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, madame.

(Ici Gotte écoute avec attention.)

LA MARQUISE.

Ne vous trompez-vous pas?

M. DÉTIEULETE.

Non, madame. C'est un homme qui doit avoir à présent.... oui, il doit avoir à présent cinquante à cinquante-deux ans, de moyenne taille, fort bien prise, beau joueur, bon chasseur, grand parieur, savant, se piquant de l'être, même dans les détails; connoissant tous les arts, tous les talents, toutes les sciences, depuis la peinture jusqu'à la serrurerie, depuis l'astrologie jusqu'à la médecine; d'ailleurs excellent officier, d'un esprit droit, et d'un commerce sûr.

(Ici Gotte sourit.)

LA MARQUISE.

La serrurerie! Ah! vous le connoissez.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sais s'il n'a pas des terres dans cette province.

LA MARQUISE.

Et monsieur de Clainville vous disoit?...

M. DÉTIEULETTE.

Vous le connoissez aussi, madame?

LA MARQUISE.

Beaucoup; et il vous disoit?

M. DÉTIEULETTE.

On m'a dit qu'il étoit veuf, et qu'il alloit se remarier.

LA MARQUISE.

Non, monsieur, il n'est pas veuf.

M. DÉTIEULETTE.

On le plaignoit beaucoup de ce que sa femme...

LA MARQUISE.

Sa femme?.....

M. DÉTIEULETTE.

Avoit la tête un peu...

LA MARQUISE.

Un peu?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, qu'elle avoit une maladie.... d'esprit.... des absences.... jusqu'à ne pas se ressouvenir des choses les plus simples, jusqu'à oublier son nom.

LA MARQUISE.

Pure calomnie. *(Gotte, pendant ce couplet, rit, et enfin éclate. La marquise se retourne et dit à Gotte:)* Qu'est-ce que c'est donc?

GOTTE.

Madame, j'ai un mal de dents affreux.

LA MARQUISE.

Allez plus loin, nous n'avons pas besoin de vos gémissements. (*A M. Détieulette.*) Enfin, que vous disoit monsieur de Clainville sur le chapitre des femmes?

M. DÉTIEULETTE.

Ce qu'il disoit étoit fort simple, et avoit l'air assez réfléchi. Les femmes, disoit monsieur de Clainville : vous m'y forcez, madame, je n'oserois jamais....

LA MARQUISE.

Dites, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Les femmes, disoit-il, n'ont d'empire que sur les âmes foibles; leur prudence n'est que de la finesse, leur raison n'est souvent que du raisonnement; habiles à saisir la superficie, le jugement en elles est sans profondeur : aussi n'ont-elles que le sang-froid de l'instant, la présence d'esprit de la minute, et cet esprit est souvent peu de chose; il éblouit sous le coloris des grâces; il passe avec elles, il s'évapore avec leur jeunesse, il se dissipe avec leur beauté. Elles aiment mieux.... Madame, c'est M. de Clainville qui parle, ce n'est pas moi : je suis si loin de penser....

LA MARQUISE.

Continuez, monsieur : elles aiment mieux?...

M. DÉTIEULETTE.

Elles aiment mieux réussir par l'intrigue que par la droiture et par la simplicité; secrètes sur un seul article, mystérieuses sur quelques autres, dissimulées sur tous. Elles ne sont presque jamais agitées que de deux passions, qui même n'en font qu'une, l'amour d'un sexe, et la haine de l'autre. Défendez-vous (ajoutoit-il). Mais, madame, je...

LA MARQUISE.

Achevez, monsieur, achevez.

M. DÉTIEULETTE.

Défendez-vous, ajoutoit-il, de leur premier coup-d'œil : ne croyez jamais leur première phrase, et elles ne pourront vous tromper. Je ne

l'ai jamais été par elles dans la moindre petite affaire, et je ne le serai jamais.

LA MARQUISE.

Et monsieur de Clainville vous disoit cela ?

M. DÉTIEULETTE.

A moi, madame, et à tous les officiers qui avoient l'honneur de manger chez lui. Là-dessus, il entroit dans des détails....

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fort curieuse. Et sans doute, messieurs, que vous applaudissiez ; car, lorsqu'un de vous s'amuse sur notre chapitre....

M. DÉTIEULETTE.

Je me taisois, madame : mais, si j'avois eu le bonheur de vous connoître, quel avantage n'aurois-je pas eu sur lui ! pour lui prouver que la force de la raison, la solidité du jugement....

LA MARQUISE, *un peu piquée.*

Monsieur, je ne m'aperçois pas que j'abuse de la complaisance que vous avez eue de vous arrêter ici. Vous m'avez dit qu'il vous restoit encore dix lieues à faire, et la nuit....

SCÈNE XX.

GOTTE, LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE.

GOTTE.

Madame, voici monsieur le marquis.... non, monsieur le comte qui revient de la chasse.

LA MARQUISE *joue l'embarras.*

Quoi! déjà?.. O ciel! monsieur.... Je ne sais... Je suis....

M. DÉTIEULETTE.

Madame, quelque chose paroît altérer votre tranquillité. Serois-je la cause....

LA MARQUISE.

J'hésite sur ce que j'ai à vous proposer. Mon mari n'est pas jaloux, non, il ne l'est pas, et il n'a pas sujet de l'être; mais il est si délicat sur certaines choses, et la manière dont je vous ai retenu...

M. DÉTIEULETTE.

Eh bien, madame?

LA MARQUISE.

Il va sans doute venir me dire des nouvelles de sa chasse, et il ne restera pas long-temps.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, que faut-il faire?

LA MARQUISE.

Si vous vouliez passer un instant dans ce cabinet?

M. DÉTIEULETTE.

Avec plaisir.

LA MARQUISE.

Vous n'y serez pas long-temps. Sitôt qu'il sera sorti de mon appartement, vous serez libre. Vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer; vous pourriez, de là, entendre notre conversation. Je serai même charmée que vous nous écoutiez.

SCÈNE XXI.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Ah! M. de Clainville, nous ne prenons d'empire que sur les âmes foibles.... Je suis piquée au vif.... Oui.... oui.... il peut avoir tenu cè discours là.... je le reconnois. Lui.... lui, qui par l'idée qu'il a de son propre mérite, auroit été l'homme le plus aisé... Ah! que je serois charmée si je pouvois me venger.... m'en venger, là, à l'instant, et prouver.... Mais comment pourrois-je m'y prendre?... Si je lui faisois raconter à lui-même, ou en lui faisant plutôt croire... Non... il faut que cela intéresse particulièrement mon officier.... je veux qu'il soit en quelque sorte.... Si par quelque gageure. (*Ici elle fixe la porte et la clef en rêvant.*) M. de Clainville.... Ah! (*Elle dit cela en souriant à l'idée qu'elle a trouvée.*) Non, non.... Il seroit pourtant plaisant.... Mais que risqué-je...? (*Elle se lève, tire la clef du cabinet avec mystère.*) Il seroit bien singulier que cela réussît. (*Elle rit de son idée en*

mettant la clef dans sa poche : elle s'assied.) Gotte, donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Le voilà.

LA MARQUISE, *rêveuse.*

Donnez-moi donc mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Eh! le voilà, madame.

LA MARQUISE.

Ah!

SCÈNE XXII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, GOTTE.

LA MARQUISE *sur sa chaise longue, et faisant des nœuds.*

Eh bien! monsieur, avez-vous été bien mouillé?

LE MARQUIS.

J'aime la pluie. Et vous, madame, avez-vous eu beaucoup de monde?

LA MARQUISE.

Qui que ce soit. Votre chasse a, sans doute, été heureuse?

LE MARQUIS.

Ah! madame, des tours perfides. Nous débusquions des bois de Salveux : voilà nos chiens en défaut. Je soupçonne une traversée; enfin nous ramenons. Je crie à Brevaut que nous en revoyons : il me soutient le contraire. Mais je lui dis : Vois donc la sole pleine, les côtés gros, les pinces ro-

des, et le talon large; il me soutient que c'est une biche brehaigne, cerf dix cors s'il en fut.

LA MARQUISE.

Je suis toujours étonnée, monsieur, de la prodigieuse quantité de mots, de termes que seulement la chasse fait employer. Les femmes croient savoir la langue françoise, et nous sommes bien ignorantes. Que de termes d'arts, de sciences, de talents, et de ces arts que vous appelez....

LE MARQUIS.

Mécaniques.

LA MARQUISE.

Mécaniques. Eh bien! voilà encore un terme.

LE MARQUIS.

Madame, un homme un peu instruit les sait tous, à peu de chose près.

LA MARQUISE.

Quoi! de ces arts mécaniques?

LE MARQUIS.

Oui, madame. Je ne me citerai pas pour exemple: je me suis donné une éducation si singulière; et sans avoir un empire à réformer, Pierre le grand n'est pas entré plus que moi dans les plus petits détails. Il y a peu, je ne dis pas de choses servant aux arts, aux sciences, aux talents, mais même aux métiers, dont je n'eusse dit les noms, j'aurois joûté contre un dictionnaire.

(Pendant ce commencement de scène, M. de Clainville peut défaire ses gants et les donner, ainsi que son couteau de chasse, à un domestique.)

LA MARQUISE.

Je ne joûterois donc pas contre vous ; car moi, à l'instant, je regardois cette porte, et je me disois : chaque petit morceau de fer qui sert à la construire, a certainement son nom ; et, hors la serrure, je n'aurois pas dit le nom d'un seul.

LE MARQUIS.

Eh bien ! moi, madame, je les dirois tous.

LA MARQUISE.

Tous ? Cela ne se peut pas.

LE MARQUIS.

Je le parierois.

LA MARQUISE.

Ah! cela est bientôt dit.

LE MARQUIS.

Je le parie, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Vous le pariez ?

GOTTE, *à part.*

Notre prisonnier a bien besoin de tout cela.

LE MARQUIS.

Oui, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Soit : aussi-bien depuis quelques jours ai-je besoin de vingt louis.

LE MARQUIS.

Que ne vous adressiez-vous à vos amis ?

LA MARQUISE.

Non, monsieur, je ne veux pas vous devoir un

si foible service; je vous réserve pour de plus grandes occasions, et j'aime mieux vous les gagner.

LE MARQUIS.

Vingt louis?

LA MARQUISE.

Vingt louis... soit.

GOTTE, *à part.*

Cela m'impatiente pour lui. Demandez-moi quel propos cette gageure.

LE MARQUIS.

Soit, je le veux bien.

LA MARQUISE.

Et vous me direz le nom de tous les morceaux de fer qui entrent dans la composition d'une porte, d'une porte de chambre, de celle-ci?

LE MARQUIS.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Mais il faut écrire à mesure que vous les nommerez; car je ne me ressouviendrai jamais...

LE MARQUIS.

Sans doute, écrivons. Dubois! (*A Gotte.*) Mademoiselle, je vous prie de faire venir Dubois. Toutes les fois, madame, que je trouverai une occasion de vous prouver que les hommes ont l'avantage de la science, de l'érudition et d'une sorte de profondeur de jugement... Il est vrai, madame, que ce talent divin accordé par la nature, ce charme, cet ascendant avec lequel un seul de vos regards...

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, songez que je suis votre femme, et un compliment n'est rien, quand il est déplacé. Revenons à notre gageure : vous voudriez, je crois, me la faire oublier.

LE MARQUIS.

Non, je vous assure.

SCÈNE XXIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Voici Dubois : nous n'avons pas de temps à perdre pour prouver ce que j'ai avancé, et nous avons encore dix lieues à faire aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Que dites-vous, madame, aujourd'hui?

LA MARQUISE.

Je vous expliquerai cela : notre gageure, notre gageure.

LE MARQUIS.

Dubois, prends une plume et de l'encre, mets-toi à cette table, et écris ce que je vais te dicter.

LA MARQUISE.

Dubois, mettez en tête : Vous donnerez vingt louis au porteur du présent, dont je vous tiendrai compte.

LE MARQUIS.

Ils ne sont pas gagnés, madame.

LA MARQUISE.

Voyons, voyons, commencez.

LE MARQUIS.

Madame, ces détails vont vous paroître bien bas, bien singuliers, bien ignobles.

LA MARQUISE.

Dites bien brillants : je les trouverai d'or, si j'en obtiens ce que je désire. Je suis cependant si bonne, que je veux vous aider à me faire perdre. Vous n'oublierez sans doute pas la serrure et les petits clous qui l'attachent.

LE MARQUIS.

Ce ne sont pas des clous; on appelle cela des vis, serrées par des écrous. Mettez la serrure, les vis, les écrous.

DUBOIS, *écrivant.*

Écrous.

LE MARQUIS.

L'entrée, la pomme, la rosette, les fiches....

LA MARQUISE.

Ah! quelle vivacité, monsieur! ah! vous m'effrayez.

DUBOIS.

Les fiches.

LE MARQUIS.

Attendez, madame, tout n'est pas dit.

LA MARQUISE.

Ah! j'ai perdu, monsieur, j'ai perdu.

LE MARQUIS.

Madame, un instant. Fiches à vase, fiches de brisure, tiges, équerre, verrous, gâches.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, monsieur, c'est fait de mes vingt louis.

LE MARQUIS.

Je n'hésite pas, madame, je n'hésite pas, vous le voyez. Un instant, un instant.

DUBOIS.

Gâches.

LA MARQUISE.

Mais, voyez comme en deux mots, monsieur!

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Voulez-vous dix louis de la gageure?

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Équerre, verrous, gâches.

DUBOIS.

C'est mis.

LA MARQUISE.

Dix louis, monsieur, dix louis.

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Ah! vous voulez parier.

LA MARQUISE.

En voulez-vous quinze louis?

LE MARQUIS.

Je ne ferois pas grâce d'une obole. J'ai perdu trois paris la semaine passée ; il est juste que j'aie mon tour.

LA MARQUISE.

Je baisse pavillon ; je ne demande pas si vous avez oublié quelque terme.

LE MARQUIS.

Je ne le crois pas. Équerre... gâches, verrous, serrure.

LA MARQUISE.

Si c'étoit de ces grandes portes, vous auriez eu plus de peine.

LE MARQUIS.

Je les aurois dit de même. Gâches, verrous.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, avez-vous tout dit?

LE MARQUIS.

Oui... oui, madame, à ce que je crois, équerre, serrure.

LA MARQUISE.

Monsieur, ce qui me jette dans la plus grande surprise, c'est la promptitude, la précision du coup-d'œil avec laquelle vous saisissez....

LE MARQUIS.

Cela vous étonne, madame?

LA MARQUISE.

Cela ne devroit pas me surprendre. Enfin il ne reste plus rien...

LE MARQUIS.

Que de me payer, madame.

LA MARQUISE.

De vous payer? Ah! monsieur, vous êtes un créancier terrible. Si vous avez perdu, je serai plus honnête, et je vous ferai plus de crédit.

LE MARQUIS.

Je n'en demande point.

LA MARQUISE.

Dubois, fermez ce papier, et cachetez-le : voici mon étui.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, madame? cela est inutile.

LA MARQUISE.

Vous me pardonnerez, j'ai l'attention si paresseuse : les femmes n'ont que la présence d'esprit de la minute, et elle est passée cette minute.

LE MARQUIS.

Vous croyez rire; mais ce que vous dites là, je l'ai dit cent fois.

LA MARQUISE.

Oh! je vous crois. J'espère, moi, de mon côté, que vous voudrez bien m'accorder une heure pour réfléchir et examiner si vous n'avez rien oublié.

LE MARQUIS.

Deux jours, si vous l'exigez.

LA MARQUISE.

Non, je ne veux pas plus de temps qu'il ne m'en faut pour vous raconter l'histoire de ma journée : et la voici. Je me suis ennuyée, mais très en-

nuyée; je me suis mise sur le balcon, la pluie m'en a chassée; j'ai voulu lire, j'ai voulu broder, faire de la musique; l'ennui jetoit un voile si noir sur toutes mes idées, que je me suis remise à regarder le grand chemin. J'ai vu passer un cavalier qui pressoit fort sa monture; il m'a pris fantaisie de ne pas dîner seule. Je lui ai envoyé dire que madame la comtesse de Wordacle le prioit d'entrer chez elle.

LE MARQUIS.

Pourquoi la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Une idée : je ne voulois pas qu'il sût que je suis femme de M. de Clainville, (*en élevant la voix*) de M. de Clainville, qui a des terres dans cette province.

LE MARQUIS.

Pourquoi?...

LA MARQUISE.

Je vous le dirai : il a accepté ma proposition. J'ai vu un cavalier qui se présente très bien : il est de ces hommes dont la physionomie honnête et tranquille inspire la confiance. Il m'a fait le compliment le plus flatteur, il n'a échappé aucune occasion de me prouver que je lui avois plu; il a même osé me le dire; et soit que naturellement il soit hardi avec les femmes, ou peut-être, malgré moi, a-t-il vu dans mes yeux tout le plaisir que sa présence me faisoit... Enfin, que vous dirai-je! excusez ma sincérité, mais je connois l'empire que

j'ai sur votre âme : dans l'instant le plus décidé d'une conversation assez vive vous êtes arrivé ; et je n'ai eu que le temps de le faire passer dans ce cabinet, d'où il m'entend, si le récit que je vous en fais lui laisse assez d'attention pour nous écouter. Alors vous êtes entré ; je vous ai proposé ce pari assez indiscrètement : je ne supposois pas que vous l'accepteriez, et j'ai eu tort, fatigué comme vous devez l'être, de vous avoir arrêté....

(*Le marquis par degrés prend un air sérieux, froid et sec.*)

LE MARQUIS.

Madame....

LA MARQUISE.

Mais.... monsieur.... je m'aperçois.... Le cerf que vous avez couru vous a-t-il mené loin ?

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous me paroissez avoir quelque chagrin ?

LE MARQUIS.

Non, madame, je n'en ai point : mais ce monsieur doit s'ennuyer dans ce cabinet.

GOTTE, *à part.*

Ah ciel !

LA MARQUISE.

N'en parlons plus, je vois que cela vous a fait quelque peine, et j'en suis mortifiée. Je.... je.... je souhaiterois être seule.

(*Dubois et Gotte se retirent, d'un air embarrassé, dans le fond du théâtre. Gotte a l'air plus effrayée.*)

LE MARQUIS.

Je le crois.

LA MARQUISE.

Je désirerois....

LE MARQUIS.

Et moi je désire entrer dans ce cabinet, et voir l'homme qui a eu la témérité....

GOTTE.

Ah! quelle imprudence!

LA MARQUISE, *jouant l'embarras.*

Permettez-moi, monsieur, de vous proposer un accommodement....

LE MARQUIS.

Un accommodement, madame? Je ne vois pas quel accommodement....

LA MARQUISE.

Si j'ai perdu le pari, donnez-m'en la revanche.

LE MARQUIS.

Madame, il n'est pas question de plaisanter.

LA MARQUISE.

Je ne plaisante point, je vous demande ma revanche.

LE MARQUIS.

Et moi, madame, je vous demande la clef de ce cabinet, et je vous prie de me la donner.

LA MARQUISE.

La clef, monsieur?

LE MARQUIS.

Oui, la clef, la clef.

LA MARQUISE.

Et si je ne l'ai pas?

LE MARQUIS.

Il est un moyen d'entrer : c'est de jeter la porte en dedans.

LA MARQUISE.

Monsieur, point de violence : ce que vous projetez vous sera aussi facile, lorsque vous m'aurez accordé un moment d'audience.

LE MARQUIS.

Je vous écoute, madame.

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Avant de vous porter à des extrémités qui sont indignes de vous et de moi, je vous prie de me faire payer les vingt louis du pari, parce que vous avez perdu.

LE MARQUIS.

Ah! morbleu! madame, c'en est trop.

LA MARQUISE.

Arrêtez, monsieur : dans ce pari vous avez oublié de parler d'une clef, d'une clef, d'une clef; vous ne doutez pas qu'elle soit de fer. Vous l'avez bien nommée depuis avec une fureur et un emportement que je n'attendois pas : mais il n'est

plus temps. J'ai voulu faire un badinage de ceci, et vous faire demander à vous-même le morceau de fer que vous aviez oublié; mais je vois, et trop tard, que je ne devois pas m'exposer à la singularité de vos procédés. Lisez, monsieur. (*Elle prend le papier, rompt le cachet, et le lui donne tout ouvert. Il le prend avec dépit, et d'un air indécis, distrait et confus.*) Quant à cette clef que vous demandez, tenez, monsieur, la voici cette clef; ouvrez ce cabinet, ouvrez-le vous-même; regardez partout, justifiez vos soupçons, et accordez-moi assez d'esprit pour penser que, lorsque j'ai la prudence d'y faire cacher quelqu'un, je ne dois pas avoir la sottise de vous le dire.

LE MARQUIS, *confus.*

Ah! madame.

LA MARQUISE.

Quoi! vous hésitez, monsieur? Que n'entrez-vous dans ce cabinet? je vais l'ouvrir moi-même.

LE MARQUIS.

Ah! madame, madame, c'est battre un homme à terre.

LA MARQUISE.

Non, non, ce que je vous ai dit est, sans doute, vrai.

LE MARQUIS.

Ah! madame, que je suis coupable!

LA MARQUISE.

Eh! non, monsieur, vous ne l'êtes point.

LE MARQUIS.

Madame, je tombe à vos genoux.

LA MARQUISE.

Relevez-vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Me pardonnez-vous?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Vous ne le dites pas du profond du cœur.

LA MARQUISE.

Je vous assure que je n'en ai nulle peine.

LE MARQUIS.

Que de bonté!

LA MARQUISE.

Ce n'est pas par bonté, c'est par raison.

LE MARQUIS.

Ah! madame, qui s'en seroit méfié? (*En regardant le papier.*) Oui.... oui. O ciel! avec quelle adresse, avec quelle finesse j'ai été conduit à demander cette clef, cette maudite clef. (*Il lit.*) Oui, oui, voilà bien la serrure, les vis, les écrous. Diable de clef! maudite clef! Mais, Dubois, ne l'ai-je pas dit?

DUBOIS.

Non, monsieur, j'ai pensé vous le dire.

LE MARQUIS.

Madame, madame, j'en suis charmé, j'en suis enchanté; cela m'apprendra à n'avoir plus de vivacité avec vous: voici la dernière de ma vie. Je

vais vous envoyer vos vingt louis, et je les paie du meilleur de mon cœur. Vous me pardonnez, madame ?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, oui, monsieur.

LE MARQUIS, *revenant sur ses pas.*

Mais admirez combien j'étois simple, avec l'esprit que je vous connois, d'aller penser.... d'aller croire.... Ah! je suis... je suis... Je vais, madame, je vais faire acquitter ma dette.

LA MARQUISE *le conduit des yeux, et met la clef à la porte du cabinet.*

Gotte, voyez si monsieur ne revient pas.

SCÈNE XXIV.

GOTTE, LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE *ouvre le cabinet.*

SORTEZ, sortez, eh bien! monsieur, sortez.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je suis étonné, je suis confondu de tout ce que je viens d'entendre.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, avez-vous besoin d'autre preuve pour être convaincu de l'avantage que toute femme peut avoir sur son mari? et si j'étois plus jolie et plus spirituelle....

M. DÉTIEULETTE.

Cela ne se peut pas.

LA MARQUISE.

Encore, monsieur, ne me suis-je servie que de nos moindres ressources. Que seroit-ce, si j'avois fait jouer tous les mouvements du dépit, les accents étouffés d'une douleur profonde; si j'avois employé les reproches, les larmes, le désespoir d'une femme qui se dit outragée? Vous ne vous doutez pas, vous n'avez pas l'idée de l'empire d'une femme qui a su mettre une seule fois son mari dans son tort. Je ne suis pas moins honteuse du personnage que j'ai fait; je n'y penserai jamais sans rougir. Ma petite idée de vengeance m'a conduite plus loin que je ne le voulois. Je suis convaincue que le désir de montrer de l'esprit ne nous mène qu'à dire ou à faire des sottises.

M. DÉTIEULETTE.

Quel nom donnez-vous à une plaisanterie?

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, en présence d'un étranger, que j'ai cependant tout sujet de croire un galant homme.

M. DÉTIEULETTE.

Et le plus humble de vos serviteurs.

LA MARQUISE.

J'ai jeté une sorte de ridicule sur mon mari, sur M. de Clainville; car vous savez ma petite finesse à votre égard.

M. DÉTIEULETTE.

Je la savois avant.

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur, vous saviez...

M. DÉTIEULETTE.

Que j'avois l'honneur d'être chez madame de Clainville. Un de vos domestiques me l'avoit dit.

LA MARQUISE.

Comment, monsieur, j'étois votre dupe?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame; mais je n'étois pas la vôtre.

LA MARQUISE.

Ah! comme cela me confond! Et cette femme qui a des absences, qui oublie son nom? Quoi! monsieur, vous me persiffliez?

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je vous en demande pardon.

LA MARQUISE.

Ah! comme cela me confond et me fortifie dans la pensée d'abjurer toute finesse! (*Elle se promène avec dépit.*) Ah ciel! J'espère, monsieur, que cet hiver, à Paris, vous nous ferez l'honneur de nous voir. Je veux alors, en votre présence, demander à monsieur de Clainville pardon du peu de décence de mon procédé. Gotte, faites passer monsieur par votre escalier. Adieu, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Adieu, madame.

LA MARQUISE.

Je vous souhaite un bon voyage.

SCÈNE XXV.

LA MARQUISE, *seule*.

COMMENT! il le savoit? Ah! les hommes, les hommes nous valent bien... J'ai bien mal agi... Il a heureusement l'air d'un honnête homme. J'en suis au désespoir... Mon procédé n'est pas bien; cela est affreux devant un étranger, qui peut aller raconter partout..... Voilà ce qui s'appelle se manquer à soi-même.

SCÈNE XXVI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

AH! madame, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines : vous m'avez fait trembler.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc?

GOTTE.

Et si monsieur étoit entré?

LA MARQUISE.

Eh bien?

GOTTE.

Et s'il avoit vu ce monsieur?

LA MARQUISE.

Alors je lui aurois demandé si, lorsqu'il tient cachées dans son appartement deux femmes, qu'il connoît depuis quinze ans, il ne m'est pas permis

de cacher dans le mien un homme que je ne connois que depuis quinze minutes.

GOTTE.

Ah! c'est vrai, je n'y pensois pas.

LA MARQUISE.

Gotte, vous direz à Dubois de faire demain matin le compte de Lafleur et de le renvoyer.

GOTTE.

Madame, que peut-il avoir fait? c'est un si bon garçon! il est vrai qu'il est un peu bête.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas cela; je le crois bête et malin. Je n'aime point les domestiques qui reportent chez madame ce qui se passe chez monsieur. Cela peut servir de leçon.

GOTTE, *à part.*

Le voilà bien avancé, avec son esprit : il a bien l'air de ne pas avoir mes manchettes. Madame, j'entends la voix de monsieur.

SCÈNE XXVII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE.

Ah ciel!

LE MARQUIS, *à M. Détieulette.*

Madame, madame excusera : vous êtes en bottines, vous descendez de cheval. Voici, madame, M. Détieulette que je vous présente; bon gentil-

homme, brave officier et mon ami, et qui nous appartiendra bientôt de plus près que par l'amitié. Voici les cinquante louis; j'ai voulu vous les apporter moi-même.

LA MARQUISE.

Cinquante louis? Ce n'est que vingt louis.

LE MARQUIS.

Cinquante, madame; je me suis mis à l'amende. Je vous supplie de les accepter, au désespoir de ma vivacité.

LA MARQUISE.

C'est moi qui suis interdite.

LE MARQUIS.

Je ne m'en ressouviendrai jamais que pour me corriger.

LA MARQUISE.

Et moi de même.

LE MARQUIS.

Vous, madame? point du tout; vous badinez. Mon cher ami, vous n'êtes pas au fait; mais je vous conterai cela : c'est un tour aussi bien joué... il est charmant, il est délicieux : vous jugerez de l'esprit de madame et de toute sa bonté. Puisse celle que vous épouserez avoir d'aussi excellentes qualités!... Elle les aura, elle les aura, soyez-en sûr.

M. DÉTIEULETTE.

Je crois que j'ai tout sujet de le souhaiter.

LA MARQUISE.

Monsieur....

LE MARQUIS.

Madame, retenez monsieur ici un instant. Ah! mon ami, quelle satisfaction je me prépare! Je reviens, je reviens à l'instant.

SCÈNE XXVIII.

M. DÉTIEULETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, tout ne sert-il pas à augmenter ma confusion? M. de Clainville vous a donc rencontré?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame, je me suis fait présenter chez lui : il sortoit; il m'a conduit ici. Lorsque j'ai eu l'honneur de vous saluer sur le grand chemin, c'est chez lui que je descendois, c'est chez M. de Clainville que j'avois affaire. Jugez de ma surprise, lorsqu'avec un air de mystère on m'a fait entrer chez vous par la petite porte du parc : ajoutez-y le changement de nom. Je vous l'avouerai, je me suis cru destiné aux grandes aventures.

LA MARQUISE.

Eh! que veut dire M. de Clainville, en disant que vous nous appartiendrez de plus près que par l'amitié?

M. DÉTIEULETTE.

C'est à lui, madame, à vous expliquer cette énigme; et il me paroît qu'il n'a point le dessein de vous faire attendre. Le voici. Ciel! c'est mademoiselle de Clainville.

SCÈNE XXIX.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, M. DÉTIEULETTE, GOTTE, ADÉLAÏDE, LA GOUVERNANTE.

LE MARQUIS.

Oui, la voilà : est-il rien de plus aimable? Mon ami, recevez l'amour des mains de l'amitié. Madame, vous ne saviez pas avoir mademoiselle dans votre château; elle y est depuis hier : je suis rentré trop tard, et je suis aujourd'hui sorti trop matin pour vous la présenter. Elle nous appartient de très près; c'est la fille de feu mon frère, ce pauvre chevalier mort dans mes bras à la journée de Laufeld. Son mariage n'étoit su que de moi. Vous approuverez certainement les raisons qui m'ont forcé de vous le cacher : mon père étoit si dur, et dans la famille... je vous expliquerai cela. Ma chère fille, embrassez votre tante.

LA MARQUISE.

C'est, je vous assure, de tout mon cœur.

ADÉLAÏDE.

Et moi, madame, quelle satisfaction ne dois-je pas avoir!

LE MARQUIS.

Madame, je la marie, et je la donne à monsieur : je dis, je la donne, c'est un vrai présent; et il ne l'auroit pas, si je connoissois un plus honnête homme.

M. DÉTIEULETTE.

Quoi! madame, j'aurai le bonheur d'être votre neveu?

LE MARQUIS.

Oui; mon ami, et avant trois jours. Je cours demain à Paris; il y a quelques détails dont je veux me mêler.

M. D'ÉTIEULETTE.

Mademoiselle, consentez-vous à ma félicité?

ADÉLAÏDE.

Monsieur, je ne connoissois pas toute la mienne, et vous avez à présent à m'obtenir de madame.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, puis-je espérer...

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, et j'en suis enchantée. Le ciel ne m'a point accordé d'enfant, et de cet instant-ci je crois avoir une fille et un gendre. Monsieur, je vous l'accorde.

ADÉLAÏDE, *en donnant sa main.*

C'est autant par inclination que par obéissance.

LE MARQUIS.

Cela doit être. (*A la marquise.*) Ma nièce est charmante.

LA MARQUISE.

Je suis bien trompée, si mademoiselle n'a pas beaucoup d'esprit; et je suis sûre que, sans détours, sans finesse, elle n'en fera usage que pour

se garantir de la finesse des autres, pour bien régler sa maison et faire le bonheur de son mari.

M. DÉTIEULETTE.

Si mademoiselle avoit besoin d'un modèle, je suis assuré, madame, qu'elle le trouveroit en vous.

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, oui, monsieur; la finesse n'est bonne à rien. Point de finesse, point de finesse, on en est toujours la dupe.

LE MARQUIS.

Et surtout avec moi.

LA MARQUISE.

Ah! M. de Clainville, ah! comme j'ai eu tort!

LE MARQUIS.

Quoi?

LA MARQUISE.

Passons chez vous.

GOTTE *les regarde partir, et dit:*

Ah! si cette aventure pouvoit la guérir de ses finesses! Que de femmes, que de femmes à qui, pour être corrigées, il en a coûté davantage!

FIN DE LA GAGEURE IMPRÉVUE.

LE

MARCHAND DE SMYRNE,

COMÉDIE,

PAR CHAMPFORT,

Représentée, pour la première fois, le 26 janvier 1770.

PERSONNAGES.

HASSAN, Turc, habitant de Smyrne.
ZAÏDE, femme de Hassan.
DORNAL, Marseillois.
AMÉLIE, promise à Dornal.
KALED, marchand d'esclaves.
NÉBI, Turc.
FATMÉ, esclave de Zaïde.
ANDRÉ, domestique de Dornal.
UN ESPAGNOL.
UN ITALIEN.
UN VIEILLARD turc, esclave.

La scène est à Smyrne, dans un jardin commun à Hassan et à Kaled, dont les deux maisons sont en regard sur le bord de la mer.

LE

MARCHAND DE SMYRNE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

HASSAN, *seul.*

On dit que le mal passé n'est que songe ; c'est bien mieux, il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y a deux ans que j'étois esclave chez les chrétiens à Marseille, et il y a un an aujourd'hui, jour pour jour, que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne. Cela fait une différence. Quoique bon Musulman, je n'ai qu'une femme. Mes voisins en ont deux, quatre, cinq, six, et pourquoi faire ?... La loi le permet.... heureusement, elle ne l'ordonne pas ; les François ont raison de n'en avoir qu'une ; je ne sais s'ils l'aiment ; j'aime beaucoup la mienne, moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes. On m'a dit en France que cela portoit malheur.... La voici.

SCÈNE II.

HASSAN, ZAÏDE.

HASSAN.

Vous êtes descendue bien tard, ma chère Zaïde.

ZAÏDE.

Je me suis amusée à voir du haut de mon pavillon les vaisseaux rentrer dans le port. J'ai cru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire. Seroit-ce que nos corsaires auroient fait quelque prise?

HASSAN.

Il y a long-temps qu'ils n'en ont fait, et en vérité, je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un chrétien m'a délivré d'esclavage, et m'a rendu à ma chère Zaïde, il m'est impossible de les haïr.

ZAÏDE.

Et pourquoi les haïr? parce qu'ils ne connoissent pas notre saint prophète? Ne sont-ils pas assez à plaindre? D'ailleurs je les aime, moi; il faut que ce soient de bonnes gens, ils n'ont qu'une femme : je trouve cela très bien.

HASSAN, *souriant.*

Oui, mais en récompense....

ZAÏDE.

Quoi?

HASSAN.

Rien. (*A part.*) Pourquoi lui dire cela? C'est

détruire une idée agréable. (*Tout haut.*) J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avoïent fait quelques esclaves aujourd'hui, qui est précisément l'anniversaire de mon mariage, je croirois que le ciel bénit ma reconnoissance.

ZAÏDE.

Que j'aime votre libérateur sans le connoître! Je ne le verrai jamais..... Je ne le souhaite pas, au moins.

HASSAN.

Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle âme!...: Si vous aviez vu.... On rachetoit quelques-uns de nos compagnons; j'étois couché à terre; je songeois à vous, et je soupirois; un chrétien s'avance, et me demande la cause de mes larmes. J'ai été arraché, lui dis-je, à une maîtresse que j'adore. J'étois près de l'épouser, et je mourrai loin d'elle, faute de deux cents sequins. A peine eus-je dit ces mots, des pleurs roulèrent dans ses yeux. Tu es séparé de ce que tu aimes, dit-il; tiens, mon ami, voilà deux cents sequins, retourne chez toi, sois heureux, et ne hais pas les chrétiens. Je me lève avec transport, je retombe à ses pieds, je les embrasse; je prononce votre nom avec des sanglots; je lui demande le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour. Mon ami, me dit-il en me prenant par la main, j'ignorois que tu pusses me le rendre. J'ai cru faire une action honnête : permets qu'elle ne dégénère pas en simple prêt, en échange d'argent. Tu ignoreras mon

nom. Je restai confondu, et il m'accompagna jusqu'à la chaloupe, où nous nous séparâmes les larmes aux yeux.

ZAÏDE.

Puisse le ciel le bénir à jamais! Il sera heureux sans doute, avec une âme si sensible.

HASSAN.

Il étoit près d'épouser une jeune personne qu'il devoit aller chercher à Malte.

ZAÏDE.

Comme elle doit l'aimer!

SCÈNE III.

HASSAN, ZAÏDE, FATMÉ.

ZAÏDE.

Fatmé, que viens-tu donc nous annoncer? tu parois hors d'haleine.

FATMÉ.

Il vient d'arriver des esclaves chrétiens. Cet Arménien, dont vous êtes fâché d'être le voisin, et que vous méprisez tant, parce qu'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, et en a déjà vendu plusieurs.

HASSAN.

Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu. J'aurai le plaisir d'être libérateur à mon tour.

ZAÏDE.

Mon cher Hassan, sera-ce une femme que vous délivrerez?

HASSAN, *souriant.*

Pourquoi? Cela vous inquiète; vous craignez que l'exemple....

ZAÏDE.

Non : je suis sans alarmes. J'espère que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme?

HASSAN.

Sans doute.

ZAÏDE.

Pourquoi pas une femme?

HASSAN.

C'est un homme qui m'a délivré.

ZAÏDE.

C'est une femme que vous aimez.

HASSAN.

Oui.... mais, Zaïde, un peu de conscience. Un pauvre homme en esclavage est bien malheureux; au lieu qu'une femme à Smyrne, à Constantinople, à Tunis, à Alger, n'est jamais à plaindre. La beauté est toujours dans sa patrie. Allons, ce sera un homme, si vous voulez bien.

ZAÏDE.

Soit, puisqu'il le faut.

HASSAN.

Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourse; il ne faut pas qu'un bon Musulman paroisse devant un Arménien sans argent comptant, et surtout devant un avare comme celui-là.

SCÈNE IV.

ZAÏDE, FATMÉ.

ZAÏDE.

Mon mari a quelque dessein, ma chère Fatmé; il me prépare une fête, je fais semblant de ne pas m'en apercevoir, comme cela se pratique. Je veux le surprendre aussi, moi. J'entends du bruit; c'est sûrement Kaled avec ses esclaves; je ne veux pas voir ces malheureux, cela m'attendriroit trop. Suis-moi, et exécute fidèlement mes ordres.

SCÈNE V.

KALED; DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés.*

KALED.

Jamais on ne s'est si fort pressé d'acheter ma marchandise. On voit bien qu'il y a long-temps qu'on n'avoit fait d'esclaves. Il falloit qu'on fût en paix; cela étoit bien malheureux.

DORNAL.

O désespoir! la veille d'un mariage, ma chère Amélie!

KALED, *regardant autour de lui.*

Qu'est-ce que c'est? On dit qu'il y a des pays où l'on ne connoît point l'esclavage.... Mauvais pays. Aurois-je fait fortune là? J'ai déjà fait de bonnes affaires aujourd'hui, je me suis dé-

barrassé de ce vieil esclave qui tiroit de ses poches de vieilles médailles de cuivre, toutes rouillées, qu'il regardoit attentivement. Ces gens-là sont d'une dure défaite : j'y ai déjà été pris. Je ne suis pas fâché non plus d'être délivré de ce médecin françois. Rentrons ; avancez. Qu'est-ce qui arrive? c'est Nébi. Il a l'air furieux. Seroit-il mécontent de son emplette?

SCÈNE VI.

KALED, NÉBI; DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés.*

NÉBI.

KALED, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre esclave, à me rendre mon argent, ou à paroître devant le cadi.

KALED.

Pourquoi donc? De quel esclave parlez-vous? Est-ce de cet ouvrier, de ce marchand? Je consens à les reprendre.

NÉBI.

Il s'agit bien de cela. Vous faites l'ignorant : je parle de votre médecin françois. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le cadi.

KALED.

Comment? Qu'a-t-il donc fait?

NÉBI.

Ce qu'il a fait? J'ai dans mon sérail une jeune

Espagnole, actuellement ma favorite : elle est incommodée ; savez-vous ce qu'il lui a ordonné ?

KALED.

Ma foi, non.

HÉBI.

L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien moi ?

KALED.

Eh ! l'air natal... Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

HÉBI.

Quel médecin ! Apparemment que ses malades ne guérissent qu'à cinq cents lieues de lui. L'ignorant ! il a bien fait d'éviter ma colère : il s'est enfui dans mes jardins ; mais mes esclaves le poursuivent et vont vous l'amener. Mon argent, mon argent.

KALED.

Votre argent ? Oh ! le marché est bon ; il tiendra.

HÉBI.

Il tiendra ? Non, par Mahomet ! j'obtiendrai justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que j'avois d'un médecin. C'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous ; mais je n'en serai plus la dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année dernière, quand vous m'avez vendu ce savant.

KALED.

Quel savant ?

NÉBI.

Oui, oui, ce savant qui ne savoit pas distinguer du maïs d'avec du blé, et qui m'a fait perdre six cents sequins pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

KALED.

Eh bien! est-ce ma faute à moi? Pourquoi faites-vous ensemencer vos terres par des savants? Est-ce qu'ils y entendent rien? N'avez-vous pas des laboureurs? Il n'y a qu'à les bien nourrir et les faire travailler. Regardez-le donc avec ses savants?

NÉBI.

Et cet autre, que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disoit toujours, de qui est-il fils, de qui est-il fils? Et quel est le père, et le grand-père, et le bisaïeul? Il appeloit cela, je crois, être généalogiste. Ne vouloit-il pas me faire descendre, moi, du grand-visir Ibrahim?

KALED.

Voyez le grand malheur! Quel tort cela vous fait-il? Autant vaut descendre d'Ibrahim que d'un autre.

NÉBI.

Vraiment, je le sais bien; mais le prix....

KALED.

Eh bien! le prix : je vous l'ai vendu cher? Apparemment qu'il m'avoit aussi coûté beaucoup. Il y a long-temps de cela. Je n'étois point alors au fait de mon commerce. Pouvois-je deviner que ceux qui me coûtent le plus sont les plus inutiles?

NÉBI.

Belle raison! Cela est-il vraisemblable? Est-il possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe? Excuse de fripon, excuse de fripon. Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes.

KALED.

Excuse de fripon! des fortunes! Vraiment, oui, des fortunes! Ne croit-il pas que tout est profit? Et les mauvais marchés qui me ruinent? n'ont-ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien? Et quand j'ai acheté ce baron allemand, dont je n'ai jamais pu me défaire, et qui est encore là-dedans à manger mon pain; et ce riche Anglois qui voyageoit pour son spleen, dont j'ai refusé cinq cents sequins, et qui s'est tué le lendemain à ma vue et m'a emporté mon argent; cela ne fait-il pas saigner le cœur? Et ce docteur, comme on l'appeloit, croyez-vous qu'on gagne là-dessus? Et à la dernière foire de Tunis, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un procureur et trois abbés, que je n'ai pas seulement daigné exposer sur la place, et qui sont encore chez moi avec le baron allemand?

NÉBI.

Maudit infidèle, tu crois m'en imposer par des clameurs! mais le cadi me fera justice.

KALED.

Je ne vous crains pas; le cadi est un homme juste, intelligent, qui soutient le commerce, qui sait très bien que celui des esclaves va tomber;

parce que tous ces gens-là valent moins de jour en jour.

NÉBI.

Ah! çà, une fois, deux fois, voulez-vous reprendre votre médecin?

KALED.

Non, ma foi.

NÉBI.

Eh bien! nous allons voir.

KALED.

A la bonne heure.

SCÈNE VII.

KALED, LES ESCLAVES.

KALED, *aux esclaves.*

Eh bien! vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme! il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'acheteurs aujourd'hui; rentrons. Qui est-ce que j'entends? Est-ce un chaland?

SCÈNE VIII.

KALED, LES ESCLAVES, UN VIEILLARD TURC.

KALED.

Bon! ce n'est rien. C'est un esclave d'ici près.

LE VIEILLARD.

Bonjour, voisin: est-ce là votre reste?

KALED.

Ne m'arrête pas, tu ne m'acheteras rien.

LE VIEILLARD.

Je n'acheterai rien ? Oh ! vous allez voir.

KALED.

Que veut-il dire ?

DORNAL, *à part.*

Je tremble.

LE VIEILLARD.

Avez-vous bien des femmes ? C'est une femme que je veux.

KALED.

Quel gaillard à son âge !

LE VIEILLARD.

Eh ! il n'y en a qu'une.

KALED.

Encore n'est-elle pas pour toi.

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc cela ?

KALED.

Je l'ai refusée à de plus riches.

LE VIEILLARD.

Vous me la vendrez.

KALED.

Oui, oui.

DORNAL.

Seroit-il possible ! quoi ! ce misérable...

LE VIEILLARD.

Combien vaut-elle ?

KALED.

Quatre cents sequins.

LE VIEILLARD.

Quatre cents sequins? c'est bien cher.

KALED.

Oh! dame, c'est une Françoise; cela se vend bien, tout le monde m'en demande.

LE VIEILLARD.

Voyons-la.

KALED.

Oh! elle est bien.

LE VIEILLARD.

Elle baisse les yeux. Elle pleure : elle me touche. C'est pourtant une chrétienne; cela est singulier. Trois cent cinquante.

KALED.

Pas un de moins.

LE VIEILLARD.

Les voilà.

KALED.

Emmenez.

DORNAL.

Arrêtez... O ma chère Amélie!... Arrêtez.

KALED.

Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre? Vraiment je n'aurai pas assez de peine à me défaire de toi? Vous autres François, les maris de ce pays-ci ne vous achètent point. Vous êtes toujours à rôder autour des sérails, à risquer le tout pour le tout.

DORNAL.

Vieillard, vous ne paroissez pas tout-à-fait insensible, laissez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfants?

LE VIEILLARD.

Moi? non.

DORNAL.

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas, c'est ma femme.

LE VIEILLARD.

Sa femme? Cela est fort différent; mais vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaites.

DORNAL.

Pour toute grâce, achetez-moi du moins avec elle.

LE VIEILLARD.

Hélas! mon ami, je le voudrois bien : mais je n'ai besoin que d'une femme.

DORNAL.

Je vous servirai fidèlement.

LE VIEILLARD.

Tu me serviras? Je suis esclave.

KALED.

Est-ce que tu les écoutes?

ANDRÉ.

Mes pauvres maîtres!

AMÉLIE.

O mon ami, quel sort!

DORNAL.

Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous achetera peut-être ensemble.

LE VIEILLARD.

C'est bien ce qui pourroit t'arriver de pis. Il t'en feroit le gardien.

DORNAL, *à Kaled.*

Ne pouvez-vous différer de quelques jours?

KALED.

Différer? On voit bien que tu n'entends rien au commerce. Est-ce que je puis? Je trouve mon profit, je le prends.

DORNAL.

O ciel! se peut-il?... Mais que dirois-je pour attendrir un pareil homme? Quel métier! quelles âmes! trafiquer de ses semblables!

KALED.

Que veut-il donc dire? Ne vendez-vous pas des nègres? Eh bien! moi, je vous vends.... N'est-ce pas la même chose? Il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

LE VIEILLARD.

En vérité, je n'ai pas le courage....

KALED.

Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi? Je garde ton argent, emmène ta marchandise, si tu veux. Il se fait tard.

AMÉLIE.

Adieu, mon cher Dornal.

DORNAL.

Chère Amélie!

AMÉLIE.

Je n'y survivrai pas.

KALED.

Cela ne me regarde plus.

DORNAL.

J'en mourrai.

KALED.

Tout doucement, toi, je t'en prie, ce n'est pas là mon compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglois? (*Repoussant Dornal.*)

DORNAL.

Ah dieu! faut-il que je sois enchaîné!...

ANDRÉ.

O ma chère maîtresse!

SCÈNE IX.

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN.

KALED.

M'EN voilà quitte pourtant. Je suis bien heureux d'avoir un cœur dur, j'aurois succombé. Ma foi! sans son argent comptant, il ne l'auroit jamais emmenée, tant je me sentois ému. Diable, si je m'étois attendri, j'aurois perdu quatre cents sequins. Un, deux.... il n'y en a plus que quatre. Oh! je m'en déferai bien, je m'en déferai bien.

SCÈNE X.

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN, HASSAN.

HASSAN, *à Kaled.*

Eh bien! voisin, comment va le commerce?

KALED.

Fort mal, le temps est dur. *(A part.)* Il faut toujours se plaindre.

HASSAN.

Voilà donc ces pauvres malheureux? Je ne puis les délivrer tous. J'en suis bien fâché. Tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'est un devoir que cela, c'est un devoir. *(A l'Espagnol.)* De quel pays es-tu, toi? parle. Tu as l'air bien haut.... parle donc....

L'ESPAGNOL.

Je suis gentilhomme espagnol.

HASSAN.

Espagnols! braves gens; un peu fiers, à ce qu'on m'a dit en France.... Ton état?

L'ESPAGNOL.

Je vous l'ai déjà dit : gentilhomme.

HASSAN.

Gentilhomme, je ne sais pas ce que c'est. (fais-tu?

L'ESPAGNOL.

Rien.

HASSAN.

Tant pis pour toi, mon ami; tu vas bien t'ennuyer. (*A Kaled.*) Vous n'avez pas fait là une trop bonne emplète.

KALED.

Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé? Gentilhomme! c'est sans doute comme qui diroit baron allemand. C'est ta faute aussi : pourquoi vas-tu dire que tu es gentilhomme? Je ne pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN, *à l'Italien.*

Et toi, qui es-tu avec ta jaquette noire? Ton pays?

L'ITALIEN.

Je suis de Padoue.

HASSAN.

Padoue? Je ne connois pas ce pays-là.... Ton métier?

L'ITALIEN.

Homme de loi.

HASSAN.

Fort bien : mais quelle est ta fonction particulière?

L'ITALIEN.

De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire souvent réussir les plus désespérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.

HASSAN.

Bon métier! Et dis-moi, rends-tu ce beau service-là à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raison, indifféremment?

L'ITALIEN.

Sans doute : la justice est pour tout le monde.

HASSAN.

Et on souffre cela à Padoue?

L'ITALIEN.

Assurément.

HASSAN, *riant.*

Le drôle de pays que Padoue! Il se passera bien de toi, je m'imagine. (*A André.*) Et toi, qui es-tu?

ANDRÉ.

Moins que rien. Je suis un pauvre homme.

HASSAN.

Tu es pauvre? Tu ne fais donc rien?

ANDRÉ.

Hélas! je suis fils d'un paysan, je l'ai été moi-même.

KALED.

Bon! c'est sur ceux-là que je me sauve.

ANDRÉ.

Je me suis ensuite attaché au service d'un bon maître, mais qui est plus malheureux que moi.

HASSAN.

Cela se peut bien. Il ne sait peut-être pas labourer la terre. Mais c'est l'habit françois que tu as là?

ANDRÉ.

Je le suis aussi.

HASSAN.

Tu es François? bonnes gens que les François : ils ne haïssent personne. Tu es François, mon ami? il suffit, c'est toi qu'il faut que je délivre.

ANDRÉ.

Généreux Musulman, si c'est un François que vous voulez délivrer, choisissez quelqu'autre que moi. Je n'ai ni père, ni mère; ni femme, ni enfants. J'ai l'habitude du malheur; ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre. Délivrez mon pauvre maître.

HASSAN.

Ton maître? Qu'est-ce que j'entends! quelle générosité! quoi!... Ces François.... Mais est-ce qu'ils sont tous comme cela?... Et où est-il, ton maître?

ANDRÉ, *lui montrant Dornal.*

Le voilà, il est abîmé dans sa douleur

HASSAN.

Qu'il parle donc! il se cache, il détourne la vue, il garde le silence. (*Hassan avance, le considère malgré lui.*) Que vois-je! Est-il possible? Je ne me trompe pas; c'est lui, c'est lui-même; c'est mon libérateur. (*Il l'embrasse avec transport.*)

DORNAL.

O bonheur! ô rencontre imprévue!

KALED.

Comme ils s'embrassent! Il l'aime, bon! il le paiera.

HASSAN.

Je n'en reviens point. Mon ami! mon bienfaiteur!

KALED.

Peste! un ami, un bienfaiteur? cela doit bien se vendre, cela doit bien se vendre.

HASSAN.

Mais, dites-moi donc, comment se fait-il?.. par quel bonheur?... Qu'est-ce que je dis? La tête me tourne. Quoi! c'est envers vous-même que je puis m'acquitter? J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un esclave chrétien. Je venois pour remplir mon vœu, et c'est vous....

DORNAL.

O mon ami! connoissez tout mon malheur.

HASSAN.

Du malheur? il n'y en a plus pour vous. (*Se tournant du côté de Kaled.*) Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener?

KALED.

Cinq cents sequins.

HASSAN.

Cinq cents sequins!... Kaled, je ne marchande point mon ami, tenez.

DORNAL.

Quelle générosité!

SCÈNE XI.

HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

Mon cher ami, que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié? C'est à vous que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte?

DORNAL.

Je l'ai perdue.

HASSAN.

Que dites-vous?

DORNAL.

Je l'emmenois à Marseille pour l'épouser, elle a été prise avec moi.

HASSAN.

Eh bien! est-ce l'Arménien qui l'a achetée?

DORNAL.

Oui.

HASSAN.

Courons donc vite.

DORNAL.

Il n'est plus temps; le barbare l'a vendue.

HASSAN.

A qui?

DORNAL.

Je l'ignore. Un esclave de quelque homme riche l'a arrachée de mes bras.

HASSAN.

Ah! malheureux! c'est peut-être pour quelque pacha. Est-elle belle?

DORNAL.

Si elle est belle!

SCÈNE XII.

HASSAN, DORNAL, ZAÏDE.

ZAÏDE.

Mon ami, vous me laissez bien long-temps seule. Et votre esclave chrétien?

HASSAN.

Mon esclave? c'est mon ami, c'est mon libérateur que je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAÏDE.

Étranger, je vous dois le bonheur de ma vie.

SCÈNE XIII.

HASSAN, DORNAL, ZAÏDE, FATMÉ.

FATMÉ.

Est-il temps? ferai-je entrer?

ZAÏDE.

Oui, tu peux....

SCÈNE XIV.

ZAÏDE, HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

Quel est ce mystère?

ZAÏDE.

Mon ami, vous m'avez tantôt soupçonnée de jalousie; je vais vous prouver ma confiance. Je me suis servie de vos bienfaits pour acheter une esclave chrétienne; je venois vous la présenter, afin qu'elle tint sa liberté de vos mains.

SCÈNE XV.

HASSAN, ZAÏDE, DORNAL, FATMÉ, UNE ESCLAVE CHRÉTIENNE, *vêtue en musulmane, avec un voile sur la tête.*

ZAÏDE.

La voici; voyez le spectacle le plus intéressant, la beauté dans la douleur.

HASSAN *s'approche et lève le voile.*

Qu'elle est touchante et belle!

DORNAL.

Amélie! ciel! (*Il vole dans ses bras.*)

AMÉLIE, *avec joie.*

Que vois-je? Mon cher Dornal!

DORNAL.

Ma chère Amélie, vous êtes libre! je le suis aussi. Vous êtes auprès de votre bienfaitrice, de mon li-

bérateur. *(Il saute au cou de Hassan, et veut ensuite embrasser Zaïde, qui recule avec modestie.)*

HASSAN, *à Dornal.*

Embrassez, embrassez, il est honnête, ce transport-là. *(A Zaïde, qui demeure confuse.)* Ma chère amie, c'est la coutume de France.

AMÉLIE, *à Zaïde.*

Madame, je vous dois tout. Que ne puis-je vous donner ma vie!

ZAÏDE.

C'est à moi de vous rendre grâce. Vous ne me devez que votre liberté, et je dois à votre époux la liberté du mien.

AMÉLIE.

Quoi! c'est lui....

HASSAN.

Oh! cela est incroyable. A propos, vous n'êtes point mariés?

DORNAL.

Vraiment, non; nous ne le serons qu'à notre retour. Une de ses tantes nous accompagnoit, elle est morte dans la traversée.

HASSAN.

Vite, vite, un cadi, un cadi... Ah! mais à propos, on ne peut pas; c'est cet habit qui me trompe.

DORNAL.

Ma chère petite musulmane, quand serons-nous en terre chrétienne? Ah! mon dieu, nos pauvres compagnons d'infortunes!

HASSAN.

Si j'étois assez riche... Mais, après tout, l'homme de loi, et cet autre, cela ne doit pas coûter cher, n'est-ce pas ?

DORNAL.

Ah! mon dieu, non : nous les aurons à bon marché.

FATMÉ.

Ah! c'est bien vrai. Je viens de rencontrer l'Arménien; tout ce qu'il demande, c'est de les vendre au prix coûtant.

DORNAL.

D'ailleurs, moi, je suis riche, et je prétends bien....

HASSAN.

Allons, délivrons-les. (*A Fatmé.*) Va les chercher, qu'ils partagent notre joie, qu'ils soient heureux, et qu'ils nous pardonnent de porter un doliman, au lieu d'un justaucorps.

(*Fatmé amène l'Arménien, suivi des esclaves qui ont paru dans la pièce, et de ceux dont il y est parlé. Ils forment un ballet et témoignent leur reconnoissance à Zaide, à Hassan et à Dornal.*)

FIN DU MARCHAND DE SMYRNE.

LE
BOURRU BIENFAISANT,
COMÉDIE,
PAR GOLDONI,

Représentée, pour la première fois, le 4 novembre 1771.

NOTICE

SUR GOLDONI.

CHARLES GOLDONI naquit à Venise en 1707. Il se sentit de bonne heure un penchant décidé pour le théâtre, et composa une comédie dès l'âge de huit ans. Ses parents le placèrent d'abord chez le procureur, et le firent recevoir avocat; mais à peine eut-il plaidé sa première cause, qu'il quitta le barreau et se mit à voyager. Nous n'entreprendrons pas de le suivre dans le cours de ses aventures, dont il a donné une relation fort amusante en trois volumes in-8°. Nous nous bornerons à dire qu'il fut le réformateur du théâtre en Italie, où il donna plus de cent cinquante pièces qui, pour la plupart, ont obtenu un grand succès, et dont plusieurs ont été imitées sur la scène françoise. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de rapporter, pour preuve de l'extrême facilité de cet auteur, qu'é-

tant lié avec une troupe de comédiens à Venise, il fit annoncer à la fin de l'année 1749, que, dans le cours de la suivante, il seroit donné seize pièces nouvelles du sieur Goldoni sous des titres qui furent indiqués. Cet engagement extraordinaire fut rempli avec exactitude, et presque toutes ces pièces réussirent.

Goldoni vint en France en 1761, et ne put résister au désir de travailler pour le théâtre François. Il y fit jouer LE BOURRU BIENFAISANT. Cette comédie parut, pour la première fois, le 4 novembre 1771, et eut treize représentations. On la donne souvent encore, et elle fait toujours plaisir.

L'accueil que l'auteur italien avoit reçu à Paris, le détermina à s'y fixer. L'agrément de son esprit, son extrême gaieté, et l'aimable franchise, qui étoit la base de son caractère, le faisoient désirer partout. Il devint aveugle sur la fin de ses jours, et venoit d'obtenir une pension du gouvernement, lorsqu'il mourut en 1792, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

PERSONNAGES.

MONSIEUR GÉRONTE.

MONSIEUR DALANCOUR, neveu de M. Géronte.

DORVAL, ami de M. Géronte.

VALÈRE, amoureux d'Angélique.

PICARD, laquais de M. Géronte.

Un laquais de M. Dalancour.

MADAME DALANCOUR.

ANGÉLIQUE, sœur de M. Dalancour.

MARTHON, gouvernante de M. Géronte.

La scène se passe dans un salon chez MM. Géronte et Dalancour. Il y a trois portes, dont l'une introduit dans l'appartement de M Géronte; l'autre, vis-à-vis, dans celui de M. Dalancour; et la troisième, dans le fond, sert d'entrée et de sortie à tout le monde. Il y aura des chaises, des fauteuils, et une table avec un échiquier.

LE

BOURRU BIENFAISANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARTHON, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi, Valère, je vous en prie. Je crains pour moi, je crains pour vous. Ah! si nous étions surpris....

VALÈRE.

Ma chère Angélique!...

MARTHON.

Partez, monsieur.

VALÈRE, *à Marthon.*

De grâce, un instant; si je pouvois m'assurer...

MARTHON.

De quoi?

VALÈRE.

De son amour, de sa constance....

ANGÉLIQUE.

Ah! Valère, pourriez-vous en douter?

MARTHON.

Allez, allez, monsieur, elle ne vous aime que trop.

VALÈRE.

C'est le bonheur de ma vie.

MARTHON.

Partez vite. Si mon maître arrivoit...

ANGÉLIQUE, *à Marthon.*

Il ne sort jamais si matin.

MARTHON.

Cela est vrai. Mais dans ce salon (vous le savez bien), il s'y promène, il s'y amuse. Voilà-t-il pas ses échecs? Il y joue très souvent. Oh! vous ne connoissez pas M. Géronte.

VALÈRE.

Pardonnez-moi; c'est l'oncle d'Angélique, je le sais; mon père étoit son ami; mais je ne lui ai jamais parlé.

MARTHON.

C'est un homme, monsieur, comme il n'y en a point; il est foncièrement bon, généreux; mais il est fort brusque et très difficile.

ANGÉLIQUE.

Oui : il me dit qu'il m'aime, et je le crois; cependant toutes les fois qu'il me parle, il me fait trembler.

VALÈRE, *à Angélique.*

Mais qu'avez-vous à craindre ? Vous n'avez ni père ni mère : votre frère doit disposer de vous ; il est mon ami, je lui parlerai.

MARTHON.

Eh ! oui, fiez-vous à M. Dalancour !

VALÈRE, *à Marthon.*

Quoi ! pourroit-il me la refuser ?

MARTHON.

Ma foi, je crois que oui.

VALÈRE.

Comment ?

MARTHON.

Écoutez en quatre mots. (*A Angélique.*) Mon neveu, le nouveau clerc du procureur de monsieur votre frère, m'a appris ce que je vais vous dire. Comme il n'y a que quinze jours qu'il y est entré, il ne me l'a dit que ce matin ; mais c'est sous le plus grand secret qu'il me l'a confié : ne me vendez pas, au moins.

VALÈRE.

Ne craignez rien.

ANGÉLIQUE.

Vous me connoissez.

MARTHON, *adressant la parole à Valère, à demi-voix, et toujours regardant aux coulisses.*

M. Dalancour est un homme ruiné, abîmé ; il a mangé tout son bien, et peut-être celui de sa sœur ; il est perdu de dettes ; Angélique lui pèse sur les

bras, et, pour s'en débarrasser, il voudroit la mettre dans un couvent.

ANGÉLIQUE.

Dieu! que me dites-vous là?

VALÈRE.

Comment! est-il possible? Je le connois depuis long-temps; Dalancour m'a toujours paru un garçon sage, honnête, vif, emporté même quelquefois; mais...

MARTHON.

Vif! oh! très vif, presqu'autant que son oncle; mais il n'a pas les mêmes sentiments; il s'en faut de beaucoup.

VALÈRE.

Tout le monde l'estimoit, le chérissoit. Son père étoit très content de lui.

MARTHON.

Eh! monsieur, depuis qu'il est marié, ce n'est plus le même.

VALÈRE.

Se pourroit-il que madame Dalancour?...

MARTHON.

Oui, c'est elle, à ce qu'on dit, qui a causé ce beau changement. M. Géronte ne s'est brouillé avec son neveu que par la sotte complaisance qu'il a pour sa femme; et..... je n'en sais rien; mais je parierois que c'est elle qui a imaginé le projet du couvent.

ANGÉLIQUE, *à Marthon.*

Qu'entends-je? ma belle-sœur, que je croyois

si raisonnable, qui me marquoit tant d'amitié! je ne l'aurois jamais pensé.

VALÈRE.

C'est le caractère le plus doux....

MARTHON.

C'est précisément cela qui a séduit son mari.

VALÈRE.

Je la connois, et je ne peux pas le croire.

MARTHON.

Vous vous moquez, je crois. Est-il de femme plus recherchée dans sa parure? y a-t-il des modes qu'elle ne saisisse d'abord? y a-t-il des bals, des spectacles où elle n'aille pas la première?

VALÈRE.

Mais son mari est toujours avec elle.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon frère ne la quitte pas.

MARTHON.

Eh bien! ils sont fous tous deux, et ils se ruinent ensemble.

VALÈRE.

Cela est inconcevable.

MARTHON.

Allons, allons, monsieur, vous voilà instruit de ce que vous vouliez savoir; sortez vite, et n'exposez pas mademoiselle à se perdre dans l'esprit de son oncle, qui est le seul qui puisse lui faire du bien.

M. GÉRONTE, *fort et avec vivacité.*

Picard! Picard!

MARTHON, *fort et en colère.*

Picard! Picard!

SCÈNE V.

M. GÉRONTE, PICARD, MARTHON.

PICARD, *à Marthon.*

Me voilà, me voilà.

MARTHON, *à Picard, avec humeur.*

Votre maître....

PICARD, *à M. Géronte.*

Monsieur....

M. GÉRONTE, *à Picard.*

Va chez mon ami Dorval; dis-lui que je l'attends pour jouer une partie d'échecs.

PICARD.

Oui, monsieur; mais....

M. GÉRONTE.

Quoi?

PICARD.

J'ai une commission.

M. GÉRONTE.

Quoi donc?

PICARD.

Monsieur votre neveu....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Va-t-en chez Dorval.

PICARD.

Il voudroit vous parler....

M. GÉRONTE.

Va donc, coquin.

PICARD.

Quel homme!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *s'approchant de la table.*

LE fat! le misérable! Non, je ne veux pas le voir; je ne veux pas qu'il vienne altérer ma tranquillité.

MARTHON, *à part.*

Le voilà maintenant dans le chagrin : il n'y manquoit que cela.

M. GÉRONTE, *assis.*

Le coup d'hier! Oh! ce coup d'hier! Comment ai-je pu être mat avec un jeu si bien disposé? Voyons un peu. Je n'ai pas dormi de la nuit.

(Il examine le jeu.)

MARTHON.

Monsieur, pourroit-on vous parler?

M. GÉRONTE.

Non.

MARTHON.

Non? Cependant j'aurois quelque chose d'intéressant....

M. GÉRONTE.

Eh bien! qu'as-tu à me dire? Dépêche-toi.

MARTHON.

Votre nièce voudroit vous parler.

M. GÉRONTE.

Je n'ai pas le temps.

MARTHON.

Bon!... C'est donc quelque chose de bien sérieux que vous faites là?

M. GÉRONTE.

Oui, cela est très sérieux. Je ne m'amuse guère; mais, quand je m'amuse, je n'aime pas qu'on vienne me rompre la tête, entends-tu?

MARTHON.

Cette pauvre fille!...

M. GÉRONTE.

Que lui est-il arrivé?

MARTHON.

On veut la mettre dans un couvent.

M. GÉRONTE, *se levant.*

Dans un couvent! Mettre ma nièce au couvent! Disposer de ma nièce sans ma participation, sans mon consentement!

MARTHON.

Vous savez les dérangements de M. Dalancour?

M. GÉRONTE.

Je n'entre point dans les désordres de mon neveu, ni dans les folies de sa femme. Il a son bien;

qu'il le mange, qu'il se ruine, tant pis pour lui; mais, pour ma nièce, je suis le chef de la famille, je suis le maître, c'est à moi à lui donner un état.

MARTHON.

Tant mieux pour elle, monsieur; tant mieux. Je suis enchantée de vous voir prendre feu pour les intérêts de cette chère enfant.

M. GÉRONTE.

Où est-elle?

MARTHON.

Elle est tout près d'ici, monsieur; elle attend le moment....

M. GÉRONTE.

Qu'elle vienne.

MARTHON.

Oui, elle le désire très fort; mais....

M. GÉRONTE.

Quoi?

MARTHON.

Elle est timide....

M. GÉRONTE.

Eh bien?

MARTHON.

Si vous lui parlez....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Il faut bien que je lui parle.

MARTHON.

Oui; mais ce ton de voix....

M. GÉRONTE.

Mon ton ne fait de mal à personne. Qu'elle vienne, et qu'elle s'en rapporte à mon cœur et non pas à ma voix.

MARTHON.

Cela est vrai, monsieur; je vous connois; je sais que vous êtes bon, humain, charitable : mais, je vous en prie, ménagez cette pauvre enfant, parlez-lui avec un peu de douceur.

M. GÉRONTE.

Oui, je lui parlerai avec douceur.

MARTHON.

Me le promettez-vous ?

M. GÉRONTE.

Je te le promets.

MARTHON.

Ne l'oubliez pas.

M. GÉRONTE.

Non.

(Il commence à s'impatienter.)

MARTHON.

Surtout, n'allez pas vous impatienter.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Non, te dis-je.

MARTHON, *à part, en s'en allant.*

Je tremble pour Angélique.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

M. GÉRONTE, *seul.*

Elle a raison. Je me laisse emporter quelquefois par ma vivacité; ma petite nièce mérite qu'on la traite avec douceur.

SCÈNE VIII.

M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE, *se tenant à quelque distance.*

M. GÉRONTE.

Approchez.

ANGÉLIQUE, *avec timidité, ne faisant qu'un pas.*

Monsieur....

M. GÉRONTE, *un peu vivement.*

Comment voulez-vous que je vous entende, si vous êtes à une lieue de moi?

ANGÉLIQUE *s'avance en tremblant.*

Excusez, monsieur.

M. GÉRONTE, *avec douceur.*

Qu'avez-vous à me dire?

ANGÉLIQUE.

Marthon ne vous a-t-elle pas dit quelque chose?

M. GÉRONTE, *commençant avec tranquillité et s'échauffant peu à peu.*

Oui; elle m'a parlé de vous; elle m'a parlé de votre frère, de cet insensé, de cet extravagant,

qui se laisse mener par une femme imprudente, qui s'est ruiné, qui s'est perdu, et qui me manque encore de respect! (*Angélique veut s'en aller.*) Où allez-vous?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, vous êtes en colère....

M. GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela vous fait? Si je me mets en colère contre un sot, ce n'est pas contre vous. Approchez, parlez, et n'ayez pas peur de ma colère.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle, je ne saurois vous parler, si je ne vous vois tranquille.

M. GÉRONTE, *à part.*

Quel martyre! (*A Angélique, en se contraignant.*) Me voilà tranquille. Parlez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur.... Marthon vous aura dit....

M. GÉRONTE.

Je ne prends pas garde à ce que m'a dit Marthon, c'est de vous que je le veux savoir.

ANGÉLIQUE, *avec timidité.*

Mon frère....

M. GÉRONTE, *la contrefaisant.*

Votre frère....

ANGÉLIQUE.

Voudroit me mettre dans un couvent.

M. GÉRONTE.

Eh bien! aimez-vous le couvent?

ANGÉLIQUE.

Mais, monsieur....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Parlez donc.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas à moi à me décider.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Je ne dis pas que vous vous décidiez : mais je veux savoir quel est votre penchant.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous me faites trembler.

M. GÉRONTE, *à part.*

J'enrage! *(En se contraignant.)* Approchez, je vous comprends; vous n'aimez donc pas le couvent?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur.

M. GÉRONTE.

Quel est l'état que vous aimeriez davantage?

ANGÉLIQUE.

Monsieur....

M. GÉRONTE, *un peu vivement.*

Ne craignez rien, je suis tranquille, parlez-moi librement.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! que n'ai-je le courage?..

M. GÉRONTE.

Venez ici. Voudriez-vous vous marier?

ANGÉLIQUE.

Monsieur....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, ou non?

ANGÉLIQUE.

Si vous vouliez....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, ou non?

ANGÉLIQUE.

Mais, oui.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Oui? Vous voulez vous marier, perdre la liberté, la tranquillité? Eh bien! tant pis pour vous; oui, je vous marierai.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'il est charmant, avec sa colère!

M. GÉRONTE, *brusquement.*

Avez-vous quelque inclination?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Si j'osois lui parler de Valère!

M. GÉRONTE, *vivement.*

Quoi! auriez-vous quelque amant?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ce n'est pas le moment; je lui ferai parler par sa gouvernante.

M. GÉRONTE, *toujours avec vivacité.*

Allons, finissons. La maison où vous êtes, les personnes avec lesquelles vous vivez, vous au-

roient-elles fourni l'occasion de vous attacher à quelqu'un ? Je veux savoir la vérité ; oui, je vous ferai du bien ; mais à condition que vous le méritiez ; entendez-vous ?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE, *avec le même ton.*

Parlez-moi nettement, franchement ; avez-vous quelque inclination ?

ANGÉLIQUE, *en hésitant et tremblant.*

Mais... non, monsieur, je n'en ai aucune.

M. GÉRONTE.

Tant mieux. Je penserai à vous trouver un mari.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieu ! je ne voudrois pas..... (*A M. Géronte.*) Monsieur....

M. GÉRONTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Vous connoissez ma timidité.

M. GÉRONTE.

Oui, oui, votre timidité. Je connois les femmes : vous êtes à présent une colombe ; quand vous serez mariée, vous deviendrez un dragon.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! mon oncle, puisque vous êtes si bon....

M. GÉRONTE.

Pas trop.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi de vous dire...

M. GÉRONTE, *en s'approchant de la table.*

Mais Dorval ne vient pas.

ANGÉLIQUE.

Écoutez-moi, mon cher oncle...

M. GÉRONTE, *occupé à son échiquier.*

Laissez-moi.

ANGÉLIQUE.

Un seul mot....

M. GÉRONTE, *fort vivement.*

Tout est dit.

ANGÉLIQUE, *à part, en s'en allant.*

Ciel! me voilà plus malheureuse que jamais; que vais-je devenir? Eh! ma chère Marthon ne m'abandonnera pas.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

M. GÉRONTE, *seul.*

C'EST une bonne fille; je suis bien aise de lui faire du bien. Si même elle avoit eu quelque inclination, j'aurois tâché de la contenter; mais elle n'en a point. Je verrai... je chercherai... Mais que diantre fait ce Dorval, qui ne vient pas? Je meurs d'envie d'essayer une seconde fois ce maudit coup qui m'a fait perdre la partie. C'étoit sûr, je devois gagner. Il falloit que j'eusse perdu la tête. Voyons un peu... Voilà l'arrangement de mes pièces; voilà

celui de Dorval. Je pousse le roi à la case de sa tour. Dorval place son fou à la seconde case de son roi. Moi... échec; oui, et je prends le pion. Dorval... a-t-il pris mon fou, Dorval? Oui, il a pris mon fou, et moi... double échec avec le cavalier. Parbleu! Dorval a perdu sa dame. Il joue son roi; je prends sa dame. Ce coquin, avec son roi, a pris mon cavalier. Mais tant pis pour lui; le voilà dans mes filets; le voilà engagé avec son roi. Voilà ma dame; oui, la voilà; échec et mat; c'est clair : échec et mat, cela est gagné... Ah! si Dorval venoit, je lui ferois voir. (*Il appelle.*) Picard!

SCÈNE X.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *à part, et d'un air très embarrassé.*

Mon oncle est tout seul, s'il vouloit m'écouter.

M. GÉRONTE, *sans voir Dalancour.*

J'arrangerai le jeu comme il étoit. (*Il appelle plus fort.*) Picard!

M. DALANCOUR.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *sans se détourner, croyant parler à Picard.*

Eh bien! as-tu trouvé Dorval?

SCÈNE XI.

M. GÉRONTE, DORVAL, M. DALANCOUR.

DORVAL, *qui entre par la porte du milieu, à monsieur Géronte.*

Me voilà, mon ami.

M. DALANCOUR, *d'un air résolu.*

Mon oncle...

(*M. Géronte se retournant, aperçoit Dalancour, se lève brusquement, renverse la chaise, s'en va sans rien dire, et sort par la porte du milieu.*)

SCÈNE XII.

M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *en souriant.*

Qu'est-ce que cela signifie?

M. DALANCOUR, *vivement.*

Cela est affreux; c'est moi à qui il en veut.

DORVAL, *toujours du même ton.*

Je reconnois bien là mon ami Géronte.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché pour vous.

DORVAL.

Vraiment! je suis arrivé dans un mauvais moment.

M. DALANCOUR.

Pardonnez sa vivacité.

DORVAL, *souriant.*

Oh! je le gronderai.

M. DALANCOUR.

Ah! mon cher ami, il n'y a que vous qui puissiez me rendre service auprès de lui.

DORVAL.

Je le voudrois bien de tout mon cœur; mais....

M. DALANCOUR.

Je conviens que, sur les apparences, mon oncle a des reproches à me faire; mais, s'il pouvoit lire au fond de mon cœur, il me rendroit toute sa tendresse, et je suis sûr qu'il ne s'en repentiroit pas.

DORVAL.

Oui, je vous connois; je crois qu'on pourroit tout espérer de vous; mais madame Dalancour....

M. DALANCOUR, *un peu vivement.*

Ma femme, monsieur? Ah! vous ne la connoissez pas; tout le monde se trompe sur son compte, et mon oncle le premier. Il faut que je lui rende justice, et que je vous découvre la vérité: elle ne sait rien de tous les malheurs dont je suis accablé: elle m'a cru plus riche que je n'étois; je lui ai toujours caché mon état. Je l'aime; nous nous sommes mariés fort jeunes: je ne lui ai jamais donné le temps de rien demander, de rien désirer; j'allois toujours au-devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir: c'est de cette manière que je me suis ruiné.

DORVAL.

Contenter une femme! prévenir ses désirs! La besogne n'est pas petite.

M. DALANCOUR.

Je suis sûr que, si elle avoit su mon état, elle eût été la première à me retenir sur les dépenses que j'ai faites pour elle.

DORVAL.

Cependant elle ne les a pas empêchées.

M. DALANCOUR.

Non, parce qu'elle ne s'en doutoit pas.

DORVAL, *en riant.*

Mon pauvre ami!

M. DALANCOUR, *d'un air fâché.*

Quoi?

DORVAL, *toujours en riant.*

Je vous plains.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Vous moqueriez-vous de moi?

DORVAL, *toujours en souriant.*

Point du tout. Mais... vous aimez prodigieusement votre femme.

M. DALANCOUR, *encore plus vivement.*

Oui, je l'aime, je l'ai toujours aimée, et je l'aimerai toute ma vie : je la connois; je connois toute l'étendue de son mérite, et je ne souffrirai jamais qu'on lui donne des torts qu'elle n'a pas.

DORVAL, *sérieusement.*

Doucement, mon ami, doucement; modérez cette vivacité de famille.

M. DALANCOUR, *toujours vivement.*

Je vous demande mille pardons; je serois au désespoir de vous avoir déplu; mais quand il s'agit de ma femme...

DORVAL.

Allons, allons, n'en parlons plus.

M. DALANCOUR.

Mais je voudrois que vous en fussiez convaincu.

DORVAL, *froidement.*

Oui, je le suis.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non, vous ne l'êtes pas.

DORVAL, *un peu plus vivement.*

Pardonnez-moi, vous dis-je.

M. DALANCOUR.

Allons, je vous crois, j'en suis ravi. Ah! mon cher ami, parlez à mon oncle pour moi.

DORVAL.

Je lui parlerai.

M. DALANCOUR.

Que je vous aurai d'obligations!

DORVAL.

Mais, encore, il faudra bien lui dire quelques raisons. Comment avez-vous fait pour vous ruiner en si peu de temps? Il n'y a que quatre ans que votre père est mort; il vous a laissé un bien considérable, et on dit que vous avez tout dissipé?

M. DALANCOUR.

Si vous saviez tous les malheurs qui me sont arrivés! J'ai vu que mes affaires alloient se déranger, j'ai voulu y remédier, et le remède a été encore pire que le mal. J'ai écouté des projets; j'ai entrepris des affaires; j'ai engagé mon bien, et j'ai tout perdu.

DORVAL.

Et voilà le mal. Des projets nouveaux! ils en ont ruiné bien d'autres.

M. DALANCOUR.

Et moi sans retour.

DORVAL.

Vous avez très mal fait, mon cher ami; d'autant plus que vous avez une sœur.

M. DALANCOUR.

Oui, et il faudroit penser à lui donner un état.

DORVAL.

Chaque jour, elle embellit. Madame Dalancour voit beaucoup de monde chez elle; et la jeunesse, mon cher ami.... quelquefois.... vous devez m'entendre.

M. DALANCOUR.

C'est pour cela, qu'en attendant que j'aie trouvé quelque expédient, j'ai formé le projet de la mettre dans un couvent.

DORVAL.

La mettre au couvent; cela est bon : mais en avez-vous parlé à votre oncle?

M. DALANCOUR.

Non; il ne veut pas m'écouter : mais vous lui parlerez pour moi, vous lui parlerez pour Angélique; il vous estime, il vous aime, il vous écoute, il a de la confiance en vous, il ne vous refusera pas.

DORVAL.

Je n'en sais rien.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Oh! j'en suis sûr; voyez-le, je vous en prie, tout à l'heure.

DORVAL.

Je le veux bien. Mais où est-il maintenant?

M. DALANCOUR.

Je vais le savoir. Voyons, holà, quelqu'un?

SCÈNE XIII.

PICARD, M. DALANCOUR, DORVAL.

PICARD, *à M. Dalancour.*

Monsieur.

M. DALANCOUR, *à Picard.*

Mon oncle est-il sorti?

PICARD.

Non, monsieur; il est descendu dans le jardin.

M. DALANCOUR.

Dans le jardin! à l'heure qu'il est?

PICARD.

Cela est égal, monsieur : quand il a de l'humeur, il se promène, il va prendre l'air.

DORVAL, *à M. Dalancour.*

Je vais le joindre.

M. DALANCOUR, *à Dorval.*

Non, monsieur; je connois mon oncle : il faut lui donner le temps de se calmer, il faut l'attendre.

DORVAL.

Mais, s'il alloit sortir, s'il ne remontoit pas?

PICARD, *à Dorval.*

Pardonnez-moi, monsieur, il ne tardera pas à remonter. Je sais comme il est : un demi-quart d'heure lui suffit. D'ailleurs, monsieur, il sera bien aise de vous trouver ici.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Eh bien! mon cher ami, passez dans son appartement; faites-moi le plaisir de l'attendre.

DORVAL.

Je le veux bien. Je sens combien votre situation est cruelle, il faut y remédier; je lui parlerai pour vous; mais à condition....

M. DALANCOUR, *vivement.*

Je vous donne ma parole d'honneur.

DORVAL.

Cela suffit.

(Il entre dans l'appartement de M. Géronte.)

SCÈNE XIV.

PICARD, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR.

Tu n'as pas dit à mon oncle ce que je t'avois chargé de lui dire?

PICARD.

Pardonnez-moi, monsieur, je lui ai dit; mais il m'a renvoyé à son ordinaire.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché. Avertis-moi des bons moments où je pourrai lui parler; un jour je te récompenserai bien.

PICARD.

Je vous suis bien obligé, monsieur; mais, Dieu merci, je n'ai besoin de rien.

M. DALANCOUR.

Tu es donc riche?

PICARD.

Je ne suis pas riche; mais j'ai un maître qui ne me laisse manquer de rien. J'ai une femme, j'ai quatre enfants; je devrois être dans l'embarras; mais mon maître est si bon : je les nourris sans peine, et on ne connoît pas chez moi la misère.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

M. DALANCOUR, *seul*

Ah! le digne homme que mon oncle! Si Dorval gagnoit quelque chose sur son esprit! Si je pouvois me flatter d'un secours proportionné à mon besoin!.... Si je pouvois cacher à ma femme!.... Ah! pourquoi l'ai-je trompée? Pourquoi me suis-je trompé moi-même? Mon oncle ne revient pas. Tous les moments sont précieux pour moi; allons, en attendant, chez mon procureur.... Que j'y vais avec peine! Il me flatte, il est vrai, que, malgré la sentence, il trouvera le moyen de gagner du temps: mais la chicane est odieuse; l'esprit souffre, et l'honneur est compromis. Malheur à ceux qui ont besoin de tous ces honteux détours!

(Il veut s'en aller.)

SCÈNE XVI.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *apercevant sa femme.*

Voici ma femme.

MADAME DALANCOUR.

Ah, ah! vous voilà, mon ami? Je vous cherchois partout.

M. DALANCOUR.

J'allois sortir....

MADAME DALANCOUR.

Je viens de rencontrer ce bourru... il grondoit, il grondoit!

M. DALANCOUR.

Est-ce de mon oncle que vous parlez?

MADAME DALANCOUR.

Oui. J'ai vu un rayon de soleil; j'ai été me promener dans le jardin, et je l'ai rencontré : il pestoit, il parloit tout seul et tout haut; mais tout haut.... Dites-moi une chose.... n'y a-t-il pas chez lui quelque domestique de marié?

M. DALANCOUR.

Oui.

MADAME DALANCOUR.

Assurément, il faut que cela soit : il disoit du mal du mari et de la femme; mais du mal!... Je vous en réponds.

M. DALANCOUR, *à part.*

Je me doute bien de qui il parloit.

MADAME DALANCOUR.

C'est un homme bien insupportable.

M. DALANCOUR.

Cependant il faudroit avoir quelques égards pour lui.

MADAME DALANCOUR.

Peut-il se plaindre de moi? Lui ai-je manqué en rien? Je respecte son âge, sa qualité d'oncle. Si je me moque de lui quelquefois, c'est entre vous et moi; vous me le pardonnez bien. Au reste, j'ai tous les égards possibles pour lui; mais dites-moi

sincèrement, en a-t-il pour vous? en a-t-il pour moi? il nous traite très-durement, il nous hait souverainement; moi, surtout, il me méprise on ne peut pas davantage. Faut-il, malgré tout cela, le flatter, aller lui faire notre cour?

M. DALANCOUR, *avec un air embarrassé.*

Mais.... quand nous lui ferions notre cour.... il est notre oncle; d'ailleurs, nous pourrions en avoir besoin.

MADAME DALANCOUR.

Besoin de lui! Nous? Comment? N'avons-nous pas assez de bien pour vivre honnêtement? Vous êtes rangé; je suis raisonnable; je ne vous demande rien de plus que ce que vous avez fait pour moi jusqu'à présent. Continuons avec la même modération, et nous n'aurons besoin de personne.

M. DALANCOUR, *d'un air passionné.*

Continuons avec la même modération....

MADAME DALANCOUR.

Mais oui; je n'ai point de vanité, je ne vous demande pas davantage.

M. DALANCOUR, *à part.*

Malheureux que je suis!

MADAME DALANCOUR.

Mais vous me paroissez inquiet, rêveur; vous avez quelque chose.... vous n'êtes pas tranquille.

M. DALANCOUR.

Vous vous trompez, je n'ai rien.

MADAME DALANCOUR.

Pardonnez-moi, je vous connois, mon cher ami : si quelque chose vous fait de la peine, voudriez-vous me le cacher ?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

C'est ma sœur qui m'occupe, voilà tout.

MADAME DALANCOUR.

Votre sœur ? Pourquoi donc ? C'est la meilleure enfant du monde, je l'aime de tout mon cœur. Tenez, mon ami, si vous vouliez m'en croire, vous pourriez vous débarrasser de ce soin, et la rendre heureuse en même temps.

M. DALANCOUR.

Comment ?

MADAME DALANCOUR.

Vous voulez la mettre dans un couvent ; et je sais, de bonne part, qu'elle en seroit très fâchée.

M. DALANCOUR, *un peu fâché.*

A son âge, doit-elle avoir des volontés ?

MADAME DALANCOUR.

Non, elle est assez sage pour se soumettre à celle de ses parents. Mais pourquoi ne la mariez-vous pas ?

M. DALANCOUR.

Elle est encore trop jeune.

MADAME DALANCOUR.

Bon ! étois-je plus âgée, quand nous nous sommes mariés ?

M. DALANCOUR, *vivement.*

Eh bien! irai-je de porte en porte lui chercher un mari?

MADAME DALANCOUR.

Écoutez, écoutez-moi, mon cher ami; ne vous fâchez pas, je vous en prie. Je crois, si je ne me trompe, m'être aperçue que Valère l'aime, et qu'il en est aimé.

M. DALANCOUR, *à part.*

Dieu! que je souffre!

MADAME DALANCOUR.

Vous le connoissez : y auroit-il pour Angélique un parti mieux assorti que celui-là?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

Nous verrons; nous en parlerons.

MADAME DALANCOUR.

Faites-moi ce plaisir, je vous le demande en grâce; permettez-moi de me mêler de cette affaire; toute mon ambition seroit d'y réussir.

M. DALANCOUR, *très embarrassé.*

Madame....

MADAME DALANCOUR.

Eh bien?

M. DALANCOUR.

Cela ne se peut pas.

MADAME DALANCOUR.

Non? pourquoi?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

Mon oncle y consentiroit-il?

MADAME DALANCOUR.

A la bonne heure. Je veux bien qu'on lui rende tout ce qui lui est dû; mais vous êtes le frère. La dot est entre vos mains; le plus ou le moins ne dépend que de vous. Permettez-moi de m'assurer de leurs inclinations, et que j'arrange à peu près l'article de l'intérêt....

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non; gardez-vous-en bien, s'il vous plait.

MADAME DALANCOUR.

Est-ce que vous ne voudriez point marier votre sœur?

M. DALANCOUR.

Au contraire.

MADAME DALANCOUR.

Est-ce que....

M. DALANCOUR.

Il faut que je sorte; nous parlerons de cela à mon retour. *(Il veut s'en aller.)*

MADAME DALANCOUR.

Trouvez-vous mauvais que je m'en mêle?

M. DALANCOUR, *en s'en allant.*

Point du tout.

MADAME DALANCOUR.

Écoutez; seroit-ce pour la dot?

M. DALANCOUR.

Je n'en sais rien.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

MADAME DALANCOUR, *seule.*

Qu'est-ce que cela signifie? Je n'y entends rien. Se pourroit-il que mon mari.... Non, il est trop sage, pour avoir rien à se reprocher.

SCÈNE XVIII.

MADAME DALANCOUR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *sans voir madame Dalancour.*

Si je pouvois parler à Marthon....

MADAME DALANCOUR.

Ma sœur.

ANGÉLIQUE, *d'un air fâché.*

Madame.

MADAME DALANCOUR, *avec amitié.*

Où allez-vous, ma sœur?

ANGÉLIQUE, *d'un air fâché.*

Je m'en allois, madame.

MADAME DALANCOUR.

Ah, ah! vous êtes donc fâchée?

ANGÉLIQUE.

Je dois l'être.

MADAME DALANCOUR.

Êtes-vous fâchée contre moi?

ANGÉLIQUE.

Mais, madame....

MADAME DALANCOUR.

Écoutez, mon enfant. Si c'est le projet du couvent qui vous fâche, ne croyez pas que j'y aie part ; au contraire. Je vous aime, et je ferai tout ce que je pourrai pour vous rendre heureuse.

ANGÉLIQUE, *à part, en pleurant.*

Qu'elle est fausse !

MADAME DALANCOUR.

Qu'avez-vous ? vous pleurez, je crois.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Elle m'a bien trompée. *(Elle s'essuie les yeux.)*

MADAME DALANCOUR.

Quel est le sujet de votre chagrin ?

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Hélas ! ce sont les dérangements de mon frère.

MADAME DALANCOUR, *avec étonnement.*

Les dérangements de votre frère ?

ANGÉLIQUE.

Oui ; personne ne le sait mieux que vous.

MADAME DALANCOUR.

Que dites-vous là ? Expliquez-vous, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Cela est inutile.

SCÈNE XIX.

M. GÉRONTE, MADAME DALANCOUR, ANGÉLIQUE; PICARD, *sortant de l'appartement de M. Géronte.*

M. GÉRONTE.

PICARD!

PICARD.

Monsieur.

M. GÉRONTE, *à Picard, vivement.*

Eh bien! Dorval?

PICARD.

Monsieur, il est dans votre chambre; il vous attend.

M. GÉRONTE.

Il est dans ma chambre, et tu ne me le dis pas!

PICARD.

Monsieur, je n'ai pas eu le temps.

M. GÉRONTE, *apercevant Angélique et madame Dalancour, parle à Angélique, mais en se tournant de temps en temps vers madame Dalancour, pour qu'elle en ait sa part.*

Que faites-vous ici? C'est mon salon. Je ne veux pas de femmes ici; je ne veux pas de votre famille; allez-vous-en.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle...

M. GÉRONTE.

Allez-vous-en, vous dis-je.

(*Angélique s'en va mortifiée.*)

SCÈNE XX.

PICARD, MADAME DALANCOUR, M. GÉRONTE.

MADAME DALANCOUR, *à M. Géronte.*

Monsieur, je vous demande pardon.

M. GÉRONTE, *se tournant du côté par où Angélique est sortie; mais, de temps en temps, se tournant vers madame Dalancour.*

Cela est singulier! Cette impertinente! elle veut venir me gêner. Il y a un autre escalier pour sortir. Je condamnerai cette porte.

MADAME DALANCOUR.

Ne vous fâchez pas, monsieur. Pour moi, je vous assure....

M. GÉRONTE *voudroit aller dans son appartement, mais il ne voudroit pas passer devant madame Dalancour. Il dit à Picard :*

Dorval, dis-tu, est dans ma chambre?

PICARD.

Oui, monsieur.

MADAME DALANCOUR, *s'apercevant de la contrainte de M. Géronte, se recule.*

Passez, passez, monsieur; je ne vous gêne pas.

M. GÉRONTE, *à madame Dalancour, en passant, et la saluant à peine.*

Serviteur. Je condamnerai cette porte.

(Il entre chez lui; Picard le suit.)

SCÈNE XXI.

MADAME DALANCOUR, *seule.*

QUEL caractère ! mais ce n'est pas cela qui m'inquiète le plus, c'est le trouble de mon mari, ce sont les propos d'Angélique. Je doute, je crains, je voudrois connoître la vérité, et je tremble de l'approfondir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DORVAL, M. GÉRONTE.

M. GÉRONTE.

ALLONS jouer, et ne m'en parlez plus.

DORVAL.

Mais il s'agit d'un neveu.

M. GÉRONTE, *vivement.*

D'un sot, d'un imbécile, qui est l'esclave de sa femme, et la victime de sa vanité.

DORVAL.

De la douceur, mon cher ami, de la douceur.

M. GÉRONTE.

Et vous, avec votre flegme, vous me feriez enrager.

DORVAL.

Je parle pour le bien.

M. GÉRONTE.

Prenez une chaise. (*Il s'assied.*)

DORVAL, *d'un ton compâtissant, pendant qu'il approche de la chaise.*

Le pauvre garçon!

M. GÉRONTE.

Voyons ce coup d'hier.

DORVAL, *toujours du même ton.*

Vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Point du tout; voyons.

DORVAL.

Vous le perdrez, vous dis-je.

M. GÉRONTE.

Je suis sûr que non.

DORVAL.

Si vous ne le secourez pas, vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Qui?

DORVAL.

Votre neveu.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Eh! je parle du jeu, moi. Asseyez-vous.

DORVAL, *s'asseyant.*

Oui, je veux bien jouer; mais écoutez-moi auparavant.

M. GÉRONTE.

Me parlerez-vous encore de Dalancour?

DORVAL.

Cela se pourroit bien.

M. GÉRONTE.

Je ne vous écoute pas.

DORVAL.

Vous haïssez-donc Dalancour?

M. GÉRONTE.

Point du tout; je ne hais personne.

DORVAL.

Mais si vous ne voulez pas....

M. GÉRONTE.

Finissez; jouez; jouons, ou je m'en vais.

DORVAL.

Encore un mot, et je finis.

M. GÉRONTE.

Quelle patience!

DORVAL.

Vous avez du bien.

M. GÉRONTE.

Oui, grâce au ciel.

DORVAL.

Plus qu'il ne vous en faut.

M. GÉRONTE.

Oui; au service de mes amis.

DORVAL.

Et vous ne voulez rien donner à votre neveu?

M. GÉRONTE.

Pas une obole.

DORVAL.

Par conséquent...

M. GÉRONTE.

Par conséquent?...

DORVAL.

Vous le haïssez.

M. GÉRONTE, *plus vivement.*

Par conséquent vous ne savez ce que vous dites. Je hais, je déteste sa façon de penser, sa mauvaise conduite : lui donner de l'argent ne serviroit qu'à

entretenir sa vanité, sa prodigalité, ses folies. Qu'il change de système, je changerai aussi vis-à-vis de lui. Je veux que le repentir mérite le bienfait, et je ne veux pas que le bienfait empêche le repentir.

DORVAL, *après un moment de silence, paroît convaincu, et dit fort doucement :*

Jouons, jouons.

M. GÉRONTE.

Jouons.

DORVAL, *en jouant.*

J'en suis fâché.

M. GÉRONTE, *en jouant.*

Échec au roi.

DORVAL, *en jouant.*

Et cette pauvre fille?

M. GÉRONTE.

Qui?

DORVAL.

Angélique.

M. GÉRONTE.

Ah! pour celle-là, c'est autre chose. Parlez-moi de cela. (*Il laisse le jeu.*)

DORVAL.

Elle doit bien souffrir aussi.

M. GÉRONTE.

J'y ai pensé, j'y ai pourvu; je la marierai.

DORVAL.

Tant mieux. Elle le mérite bien.

M. GÉRONTE.

Voilà, par exemple, une petite personne accomplie, n'est-ce pas?

DORVAL.

Oui.

M. GÉRONTE.

Heureux celui qui l'aura! (*Il rêve un instant, et se lève en appelant.*) Dorval!

DORVAL.

Mon ami.

M. GÉRONTE.

Écoutez.

DORVAL, *se levant.*

Eh bien?

M. GÉRONTE.

Vous êtes mon ami.

DORVAL.

Oh! sûrement.

M. GÉRONTE.

Si vous la voulez, je vous la donne.

DORVAL.

Quoi?

M. GÉRONTE.

Oui, ma nièce.

DORVAL.

Comment?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment! comment! êtes-vous sourd? ne m'entendez-vous pas? Je parle clairement. Oui, si vous la voulez, je vous la donne.

DORVAL.

Ah! ah!

M. GÉRONTE.

Et, si vous l'épousez, outre sa dot, je lui donnerai cent mille livres du mien. Hem! qu'en dites-vous?

DORVAL.

Mon cher ami, vous me faites honneur.

M. GÉRONTE.

Je vous connois; je ne ferois que le bonheur de ma nièce.

DORVAL.

Mais...

M. GÉRONTE.

Quoi?

DORVAL.

Son frère!...

M. GÉRONTE.

Son frère! Son frère n'est rien.... C'est moi qui en dois disposer; la loi, le testament de mon frère.... J'en suis le maître. Allons, décidez-vous sur-le-champ.

DORVAL.

Mon ami, ce que vous me proposez là n'est pas une chose à précipiter; vous êtes trop vif.

M. GÉRONTE.

Je n'y vois point de difficultés; si vous l'aimez, si vous l'estimez, si elle vous convient, tout est dit.

DORVAL.

Mais...

M. GÉRONTE, *fâché.*

Mais, mais. Voyons votre *mais.*

DORVAL.

Comptez-vous pour rien la disproportion de seize ans à quarante-cinq?

M. GÉRONTE.

Point du tout; vous êtes encore jeune, et je connois Angélique; ce n'est pas une tête éventée.

DORVAL.

D'ailleurs, elle pourroit avoir quelque inclination.

M. GÉRONTE.

Elle n'en a point.

DORVAL.

En êtes-vous bien sûr?

M. GÉRONTE.

Très sûr. Allons, concluons. Je vais chez mon notaire; je fais dresser le contrat; elle est à vous.

DORVAL.

Doucement, mon ami, doucement.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Eh bien! quoi? voulez-vous encore me fatiguer, me chagriner, m'ennuyer avec votre lenteur, votre sang-froid?

DORVAL.

Vous voudriez donc?...

M. GÉRONTE.

Oui, vous donner une jolie fille, sage, honnête, vertueuse, avec cent mille écus de dot, et cent mille livres de présent de noce ; cela vous fâche-t-il ?

DORVAL.

C'est beaucoup plus que je ne mérite.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Votre modestie, dans ce moment-ci, me feroit donner au diable.

DORVAL.

Ne vous fâchez pas. Vous le voulez ?

M. GÉRONTE.

Oui.

DORVAL.

Eh bien ! j'y consens.

M. GÉRONTE, *avec joie.*

Vrai ?

DORVAL.

Mais, à condition....

M. GÉRONTE.

Quoi ?

DORVAL.

Qu'Angélique y consentira.

M. GÉRONTE.

Vous n'avez pas d'autres difficultés ?

DORVAL.

Que celle-là.

M. GÉRONTE.

J'en suis bien aise, je vous en réponds.

DORVAL.

Tant mieux, si cela se vérifie.

M. GÉRONTE.

Sûr, très sûr. Embrassez-moi, mon cher neveu.

DORVAL.

Embrassons-nous donc, mon cher oncle.

SCÈNE II.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE, DORVAL.

(M. Dalancour entre par la porte du fond, il voit son oncle, il écoute en passant. Il se sauve chez lui; mais il reste à la porte pour écouter.)

M. GÉRONTE.

C'EST le jour le plus heureux de ma vie.

DORVAL.

Que vous êtes adorable, mon cher ami!

M. GÉRONTE.

Je vais chez mon notaire; tout sera prêt pour aujourd'hui. (*Il appelle.*) Picard!

SCÈNE III.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE, DORVAL, PICARD.

M. GÉRONTE, *à Picard.*

MA canne, mon chapeau.

(*Picard sort.*)

SCÈNE IV.

DORVAL, M. GÉRONTE; M DALANCOUR, *à sa porte.*

DORVAL.

J'IRAI, en attendant, chez moi.

SCÈNE V.

DORVAL, M. GÉRONTE, M. DALANCOUR, PICARD.

(Picard donne à son maître sa canne et son chapeau, et rentre.)

SCÈNE VI.

DORVAL, M. GÉRONTE; M. DALANCOUR, *à sa porte.*

M. GÉRONTE.

NON, non; vous n'avez qu'à m'attendre. Je vais revenir; vous dînerez avec moi.

DORVAL.

J'ai à écrire. Il faut que je fasse venir mon homme d'affaires qui est à une lieue de Paris.

M. GÉRONTE.

Allez dans ma chambre; écrivez; envoyez la lettre par Picard. Oui, Picard ira lui-même la porter; c'est un bon garçon, sage, fidèle; je le gronde quelquefois, mais je lui veux du bien.

DORVAL.

Allons, j'écrirai là-dedans, puisque vous le voulez absolument.

M. GÉRONTE.

Tout est dit.

DORVAL.

Oui, comme nous sommes convenus.

M. GÉRONTE, *en lui prenant la main.*

Parole d'honneur?

DORVAL, *en donnant la main.*

Parole d'honneur.

M. GÉRONTE, *en s'en allant.*

Mon cher neveu!... (*Il sort.*)

(*M. Dalancour, au dernier mot, marque de la joie.*)

SCÈNE VII.

M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *à soi-même.*

En vérité, tout ce qui m'arrive me paroît un songe. Me marier, moi qui n'y ai jamais pensé!

M. DALANCOUR, *avec la plus grande joie.*

Ah! mon cher ami, je ne sais comment vous marquer ma reconnoissance.

DORVAL.

De quoi?

M. DALANCOUR.

N'ai-je pas entendu ce qu'a dit mon oncle? Il m'aime, il me plaint, il va chez son notaire; il vous a donné sa parole d'honneur, je vois bien ce

que vous avez fait pour moi. Je suis l'homme du monde le plus heureux.

DORVAL.

Ne vous flattez pas tant, mon cher ami. Il n'y a pas le mot de vrai, de tout ce que vous imaginez là.

M. DALANCOUR.

Comment donc?

DORVAL.

J'espère bien, avec le temps, pouvoir vous être utile auprès de lui; et, désormais, j'aurai même un titre pour m'intéresser davantage en votre faveur : mais, jusqu'à présent....

M. DALANCOUR, *vivement.*

Sur quoi a-t-il donc donné sa parole d'honneur?

DORVAL.

Je vais vous le dire... C'est qu'il m'a fait l'honneur de me proposer votre sœur en mariage....

M. DALANCOUR, *avec joie.*

Ma sœur! l'acceptez-vous?

DORVAL.

Si vous en êtes content.

M. DALANCOUR.

J'en suis ravi; j'en suis enchanté. Pour la dot, vous savez mon état actuel.

DORVAL.

Nous parlerons de cela.

M. DALANCOUR.

Mon cher frère, que je vous embrasse de tout mon cœur!

DORVAL.

Je me flatte que votre oncle, dans cette occasion....

M. DALANCOUR.

Voilà un lien qui fera mon bonheur. J'en avois le plus grand besoin. J'ai été chez mon procureur, je ne l'ai pas trouvé.

SCÈNE VIII.

MADAME DALANCOUR, M. DALANCOUR, DORVAL.

M. DALANCOUR, *apercevant sa femme.*

Ah! madame Dalancour....

MADAME DALANCOUR, *à M. Dalancour.*

Je vous attendois avec impatience. J'ai entendu votre voix....

M. DALANCOUR.

Ma femme, voilà M. Dorval que je vous présente, en qualité de mon frère, d'époux d'Angélique.

MADAME DALANCOUR, *avec joie.*

Oui?

DORVAL, *à madame Dalancour.*

Je serai bien flatté, madame, si mon bonheur peut mériter votre approbation.

MADAME DALANCOUR, *à Dorval.*

Monsieur, j'en suis enchantée. Je vous en félicite de tout mon cœur. (*A part.*) Qu'est-ce qu'on me disoit donc du dérangement de mon mari?

M. DALANCOUR, *à Dorval.*

Ma sœur le sait-elle?

DORVAL, *à M. Dalancour.*

Je ne le crois pas.

MADAME DALANCOUR, *à part.*

Ce n'est donc pas Dalancour qui fait ce mariage-là?

M. DALANCOUR.

Voulez-vous que je la fasse venir?

DORVAL.

Non; il faudroit la prévenir: il pourroit y avoir encore une difficulté.

M. DALANCOUR.

Quelle?

DORVAL.

Celle de son agrément.

M. DALANCOUR.

Ne craignez rien; je connois Angélique: d'ailleurs, votre état, votre mérite.... Laissez-moi faire; je parlerai à ma sœur.

DORVAL.

Non, cher ami, je vous en prie; ne gâtons rien; laissons faire M. Géronte.

M. DALANCOUR.

A la bonne heure.

MADAME DALANCOUR, *à part.*

Je n'entends rien à tout cela.

DORVAL.

Je passe dans l'appartement de votre oncle pour y écrire; mon ami me l'a permis : il m'a ordonné même de l'attendre. Sans adieu. Nous nous reverrons tantôt.

(Il entre dans l'appartement de M. Géronte.)

SCÈNE IX.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

MADAME DALANCOUR.

A ce que je vois, ce n'est pas vous qui mariez votre sœur.

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

C'est mon oncle.

MADAME DALANCOUR.

Votre oncle! Vous en a-t-il parlé? Vous a-t-il demandé votre consentement?

M. DALANCOUR, *un peu vivement.*

Mon consentement? n'avez-vous pas vu Dorval? Ne me l'a-t-il pas dit? Cela ne s'appelle-t-il pas demander mon consentement?

MADAME DALANCOUR, *un peu vivement.*

Oui, c'est une politesse de la part de M. Dorval; mais votre oncle ne vous en a rien dit.

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

C'est que....

MADAME DALANCOUR.

C'est que.... il nous méprise complètement.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Mais vous prenez tout de travers, cela est affreux; vous êtes insupportable.

MADAME DALANCOUR, *un peu fâchée.*

Moi, insupportable! Vous me trouvez insupportable! (*Fort tendrement.*) Ah! mon ami, voilà la première fois qu'une telle expression vous échappe. Il faut que vous ayez bien du chagrin, pour vous oublier à ce point.

M. DALANCOUR, *à part, avec transport.*

Ah! cela n'est que trop vrai! (*A madame Dalancour.*) Ma chère femme, je vous demande pardon de tout mon cœur : mais vous connoissez mon oncle; voulez-vous que nous nous brouillions davantage? Voulez-vous que je fasse tort à ma sœur? Le parti est bon, il n'y a rien à dire; mon oncle l'a choisi, tant mieux; voilà un embarras de moins pour vous et pour moi.

MADAME DALANCOUR.

Allons, j'aime bien que vous preniez la chose en bonne part : je vous en loue et vous admire; mais permettez-moi une réflexion. Qui est-ce qui aura soin des apprêts nécessaires pour une jeune personne qui va se marier? Est-ce votre oncle qui s'en chargera? Seroit-il honnête, seroit-il décent?...

M. DALANCOUR.

Vous avez raison... Mais il y a encore du temps, nous en parlerons.

MADAME DALANCOUR.

Écoutez. J'aime Angélique, vous le savez; cette petite ingrate ne mériteroit pas que je prisse aucun soin d'elle ; cependant elle est votre sœur...

M. DALANCOUR.

Comment! vous appelez ma sœur une ingrate! Pourquoi?

MADAME DALANCOUR.

N'en parlons pas, pour le présent. Je lui demanderai une explication entre elle et moi; et, ensuite....

M. DALANCOUR.

Non, je veux le savoir....

MADAME DALANCOUR.

Attendez, mon cher ami....

M. DALANCOUR, *très vivement.*

Non; je veux le savoir, vous dis-je.

MADAME DALANCOUR.

Puisque vous le voulez, il faut vous contenter.

M. DALANCOUR, *à part.*

Ciel! je tremble toujours.

MADAME DALANCOUR.

Votre sœur....

M. DALANCOUR.

Eh bien?

MADAME DALANCOUR.

Je la crois du parti de votre oncle.

M. DALANCOUR.

Pourquoi ?

MADAME DALANCOUR.

Elle a eu la hardiesse de me dire, à moi-même, que vos affaires étoient dérangées, et que....

M. DALANCOUR.

Mes affaires dérangées !... Le croyez-vous ?

MADAME DALANCOUR.

Non ; mais elle m'a parlé de façon à me faire croire qu'elle me soupçonne d'en être la cause, ou du moins d'y avoir contribué.

M. DALANCOUR, *encore plus vivement.*

Vous ? Elle vous soupçonne, vous ?

MADAME DALANCOUR.

Ne vous fâchez pas, mon cher ami. Je vois bien qu'elle n'a pas le sens commun.

M. DALANCOUR, *avec passion.*

Ma chère femme !

MADAME DALANCOUR.

Que cela ne vous affecte pas. Pour moi, tenez, je n'y pense pas. Tout vient de là ; votre oncle est la cause de tout.

M. DALANCOUR.

Eh non ! mon oncle n'est pas méchant.

MADAME DALANCOUR.

Il n'est pas méchant ! ciel ! y a-t-il rien de pis sur la terre ? Tout à l'heure encore, ne m'a-t-il pas fait voir ?... mais je le lui pardonne.

SCÈNE X.

MADAME DALANCOUR, M. DALANCOUR, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à M. Dalancour*.

Monsieur, on vient d'apporter cette lettre pour vous.

M. DALANCOUR, *empressé, prend la lettre*.

Donne.

(Le laquais sort.)

SCÈNE XI.

MADAME DALANCOUR, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *à part, avec agitation*

Voyons. C'est de mon procureur.

(Il ouvre la lettre.)

MADAME DALANCOUR.

Qui est-ce qui vous écrit?

M. DALANCOUR, *embarrassé*.

Un moment.

(Il se retire à l'écart, il lit tout bas, et marque du chagrin.)

MADAME DALANCOUR, *à part*.

Y auroit-il quelque malheur?

M. DALANCOUR, *après avoir lu*.

Je suis perdu.

MADAME DALANCOUR, *à part*.

Le cœur me bat.

M. DALANCOUR, *à part, avec la plus grande agitation.*

Ma pauvre femme, que va-t-elle devenir? Comment lui dire? Je n'en ai pas le courage.

MADAME DALANCOUR, *en pleurant.*

Mon cher Dalancour, dites-moi ce que c'est, confiez-le-moi; ne suis-je pas votre meilleure amie?

M. DALANCOUR.

Tenez, lisez : voilà mon état.

(Il lui donne la lettre et sort.)

SCÈNE XII.

MADAME DALANCOUR, *seule.*

Je tremble. (*Elle lit.*) « Tout est perdu, mon« sieur; les créanciers n'ont pas voulu signer. La « sentence vient d'être confirmée; elle vous sera « signifiée. Prenez-y garde, il y a prise de corps. » Ah! qu'ai-je lu? Que viens-je d'apprendre? Mon mari... endetté... en danger de perdre la liberté!... Mais.... comment cela se peut-il? point de jeu.... point de sociétés dangereuses.... point de faste.... pour lui... Seroit-ce pour moi? Ah dieux! quelle lumière affreuse vient m'éclairer! Les reproches d'Angélique, cette haine de M. Géronte, ce mépris qu'il a toujours marqué pour moi... Le voile se déchire. Je vois la faute de mon mari, je vois la mienne. Son trop d'amour l'a séduit, mon inexpérience m'a aveuglée. Dalancour est coupable, et je

le suis peut-être autant que lui.... Mais quel remède à cette cruelle situation? Son oncle seul... oui, son oncle pourroit y remédier... Mais Dalancour seroit-il en état, dans ce moment d'abattement et de chagrin?.... Eh! si j'en suis la cause.... involontaire... pourquoi n'irois-je pas moi-même? Oui; quand je devrois me jeter à ses pieds... Mais, avec ce caractère âpre, intraitable, puis-je me flatter de le fléchir?... Irai-je m'exposer à ses duretés?... Ah! qu'importe? que sont toutes les humiliations auprès de l'état affreux de mon mari? Oui, j'y cours; cette seule idée doit me donner du courage.

(Elle veut s'en aller du côté de l'appartement de monsieur Géronte.)

SCÈNE XIII.

MADAME DALANCOUR, MARTHON.

MARTHON.

QUE faites-vous ici, madame? M. Dalancour s'abandonne au désespoir.

MADAME DALANCOUR.

Ciel! je vole à son secours.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

MARTHON, *seule.*

QUELS malheurs ! quels désordres ! Si c'est elle qui en est la cause, elle le mérite bien...... Qui vois-je ?

SCÈNE XV.

MARTHON, VALÈRE.

MARTHON.

MONSIEUR, que venez-vous faire ici ? Vous avez mal pris votre temps. Toute la maison est dans le chagrin.

VALÈRE.

Je m'en doutois bien ; je viens de quitter le procureur de Dalancour, et je viens lui offrir ma bourse et mon crédit.

MARTHON.

Cela est bien honnête. Rien n'est plus généreux.

VALÈRE.

M. Géronte est-il chez lui ?

MARTHON.

Non. Le domestique m'a dit qu'il venoit de le voir chez son notaire.

VALÈRE.

Chez son notaire ?

MARTHON.

Oui; il a toujours des affaires. Mais, est-ce que vous voudriez lui parler?

VALÈRE.

Oui; je veux parler à tout le monde. Je vois avec peine le dérangement de M. Dalancour. Je suis seul, j'ai du bien, j'en puis disposer. J'aime Angélique; je viens lui offrir de l'épouser sans dot, et de partager avec elle mon état et ma fortune.

MARTHON.

Que cela est bien digne de vous! Rien ne marque plus l'estime, l'amour, la générosité.

VALÈRE.

Croyez-vous que je puisse me flatter?

MARTHON, *avec joie.*

Oui; d'autant plus que mademoiselle est dans les bonnes grâces de son oncle, et qu'il veut la marier.

VALÈRE.

Il veut la marier?

MARTHON, *avec joie.*

Oui.

VALÈRE.

Mais, si c'est lui qui veut la marier, il voudra être le maître de lui proposer le parti.

MARTHON, *après un moment de silence.*

Cela se pourroit bien.

VALÈRE.

Est-ce une consolation pour moi?

MARTHON.

Pourquoi pas? (*En se tournant vers la coulisse.*) Venez, venez, mademoiselle.

SCÈNE XVI.

MARTHON, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

ANGÉLIQUE.

Je suis toute effrayée.

VALÈRE, *à Angélique.*

Qu'avez-vous, mademoiselle?

ANGÉLIQUE, *à Valère.*

Mon pauvre frère...

MARTHON, *à Angélique.*

Toujours de même?

ANGÉLIQUE, *à Marthon.*

Il est un peu plus tranquille.

MARTHON.

Écoutez, écoutez, mademoiselle : monsieur m'a dit des choses charmantes pour vous et pour votre frère.

ANGÉLIQUE.

Pour lui aussi?

MARTHON.

Si vous saviez le sacrifice qu'il se propose de faire!

VALÈRE, *bas, à Marthon.*

Ne lui dites rien. (*Se tournant vers Angélique.*) Y a-t-il des sacrifices qu'elle ne mérite pas?

MARTHON.

Mais, il faudra en parler à M. Géronte.

ANGÉLIQUE.

Ma bonne amie, si vous vouliez vous en charger.

MARTHON.

Je le veux bien. Que lui dirai-je? Voyons, consultons. Mais j'entends quelqu'un (*Elle court vers l'appartement de M. Géronte et revient.*) C'est monsieur Dorval. (*A Valère.*) Ne vous montrez pas encore. Allons dans ma chambre, et nous parlerons à notre aise.

VALÈRE, *à Angélique.*

Si vous voyez vôtre frère....

MARTHON.

Eh! venez donc, monsieur, venez donc.
(*Elle le pousse, le fait sortir, et elle sort avec lui.*)

SCÈNE XVII.

DORVAL, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à soi-même.*

Que ferai-je ici avec M. Dorval? Je puis m'en aller.

DORVAL, *à Angélique, qui va pour sortir.*

Ah! mademoiselle... mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Monsieur.

DORVAL.

Avez-vous vu monsieur votre oncle? ne vous a-t-il rien dit?

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je l'ai vu ce matin.

DORVAL.

Avant qu'il sortît?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

DORVAL.

Est-il rentré?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur.

DORVAL, *à part.*

Ah! bon; elle ne sait encore rien.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je vous demande pardon. Y a-t-il quelque chose de nouveau qui me regarde?

DORVAL.

Il vous aime bien, votre oncle.

ANGÉLIQUE, *avec modestie.*

Il est bon.

DORVAL.

Il pense à vous..... sérieusement.

ANGÉLIQUE.

C'est un bonheur pour moi.

DORVAL.

Il pense à vous marier. (*Angélique ne marque que de la modestie.*) Hem! Qu'en dites-vous? (*An-*

gélique ne marque toujours que de la modestie.) Seriez-vous bien aise de vous marier?

ANGÉLIQUE, *modestement.*

Je dépends de mon oncle.

DORVAL.

Voulez-vous que je vous dise quelque chose de plus?

ANGÉLIQUE, *avec un peu de curiosité.*

Mais.... tout comme il vous plaira, monsieur.

DORVAL.

C'est que le choix en est déjà fait.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah ciel! que je crains!

DORVAL, *à part.*

C'est de la joie, je crois.

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, oserois-je vous demander...:

DORVAL.

Quoi, mademoiselle?

ANGÉLIQUE, *toujours en tremblant.*

Connoissez-vous celui qu'on m'a destiné?

DORVAL.

Oui, je le connois; et vous le connoissez aussi.

ANGÉLIQUE, *avec un peu de joie.*

Je le connois aussi?

DORVAL.

Certainement, vous le connoissez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, oserois-je....

DORVAL.

Parlez, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Vous demander le nom du jeune homme?

DORVAL.

Le nom du jeune homme?

ANGÉLIQUE.

Oui; si vous le connoissez.

DORVAL.

Mais.... Si ce n'étoit pas tout-à-fait un jeune homme?

ANGÉLIQUE, *à part, avec agitation.*

Ciel!

DORVAL.

Vous êtes sage.... Vous dépendez de votre oncle....

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Croyez-vous, monsieur, que mon oncle veuille me sacrifier?

DORVAL.

Qu'appelez-vous sacrifier?

ANGÉLIQUE, *avec passion.*

Mais.... sans l'aveu de mon cœur. Il est si bon! Qui pourroit lui avoir donné ce conseil? Qui est-ce qui lui auroit proposé ce parti?

DORVAL, *un peu piqué.*

Mais.... ce parti.... Si c'étoit moi, mademoiselle?...

ANGÉLIQUE, *avec de la joie.*

Vous, monsieur? Tant mieux.

DORVAL, *avec un air content.*

Tant mieux?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous connois, vous êtes raisonnable, vous êtes sensible; je me confie à vous. Si vous avez donné cet avis à mon oncle, si vous avez proposé ce parti, j'espère que vous trouverez le moyen de l'en détourner.

DORVAL, *à part.*

Ah! ah! cela n'est pas mal. (*A Angélique.*) Mademoiselle?

ANGÉLIQUE, *tristement.*

Monsieur.

DORVAL.

Auriez-vous le cœur prévenu?

ANGÉLIQUE, *avec passion.*

Ah, monsieur!

DORVAL.

Je vous entends.

ANGÉLIQUE.

Ayez pitié de moi.

DORVAL, *à part.*

Je l'ai bien dit; je l'avois bien prévu; heureusement je n'en suis pas amoureux, mais je commençois à y prendre un peu de goût.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous ne me dites rien.

DORVAL.

Mais, mademoiselle....

ANGÉLIQUE.

Prendriez-vous quelque intérêt particulier à celui qu'on voudroit me donner?

DORVAL.

Un peu.

ANGÉLIQUE, *avec passion et fermeté.*

Je le haïrois, je vous en avertis.

DORVAL, *à part.*

La pauvre enfant! j'aime sa sincérité.

ANGÉLIQUE.

Hélas! soyez compatissant, soyez généreux.

DORVAL.

Eh bien! mademoiselle.... je le serai.... je vous le promets... Je parlerai à votre oncle pour vous; je ferai mon possible pour que vous soyez satisfaite.

ANGÉLIQUE, *avec joie.*

Ah! que je vous aime!

DORVAL, *content.*

La pauvre petite!

ANGÉLIQUE, *avec transport.*

Vous êtes mon bienfaiteur, mon protecteur, mon père. (*Elle le prend par la main.*)

DORVAL.

Ma chère enfant!

SCÈNE XVIII.

DORVAL, M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE.

M. GÉRONTE, *avec gaîté, à sa manière.*

Bon, bon, courage! J'en suis ravi, mes enfants. (*Angélique se retire toute mortifiée, et Dorval sourit.*) Comment donc? est-ce que ma présence vous fait peur? Je ne condamne pas des empressements légitimes. Tu as bien fait, toi, Dorval, de la prévenir. Allons, mademoiselle, embrassez votre époux.

ANGÉLIQUE, *consternée.*

Qu'entends-je?

DORVAL, *à part, en souriant.*

Me voilà découvert.

M. GÉRONTE, *à Angélique, avec vivacité.*

Qu'est-ce que cela signifie? Quelle modestie déplacée! Quand je n'y suis pas, tu t'approches; et quand j'arrive, tu t'éloignes. Avance-toi. (*A Dorval, en colère.*) Allons, vous, approchez donc aussi.

DORVAL, *en riant.*

Doucement, mon ami Géronte.

M. GÉRONTE.

Oui, vous riez, vous sentez votre bonheur; je veux bien que l'on rie: mais je ne veux pas qu'on me fasse enrager; entendez-vous, monsieur le rieur? Venez ici, et écoutez-moi.

DORVAL.

Mais écoutez vous-même.

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Approchez donc.

(Il veut la prendre par la main.)

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mon oncle...

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Tu pleures, tu fais l'enfant. Tu te moques de moi, je crois. (*Il la prend par la main et la force de s'avancer au milieu du théâtre; ensuite il se tourne du côté de Dorval, et lui dit avec une espèce de gaîté :*) Je la tiens.

DORVAL.

Laissez-moi parler, au moins.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Paix!

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Paix. (*Il change de ton et dit tranquillement :*) J'ai été chez mon notaire; j'ai tout arrangé; il a fait la minute devant moi; il l'apportera tantôt, et nous signerons.

DORVAL.

Mais, si vous vouliez m'écouter...

M. GÉRONTE.

Paix! Pour la dot, mon frère a fait la sottise de la laisser entre les mains de son fils : je me doute bien qu'il y aura quelque malversation de sa part;

mais cela ne m'embarrasse pas. Ceux qui ont fait des affaires avec lui les auront mal faites, la dot ne peut pas périr, et, en tout cas, c'est moi qui vous en réponds.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je n'en puis plus.

DORVAL, *embarrassé.*

Tout cela est très bien; mais....

M. GÉRONTE.

Quoi?

DORVAL, *regardant Angélique.*

Mademoiselle auroit quelque chose à vous dire là-dessus.

ANGÉLIQUE, *vite et en tremblant.*

Moi, monsieur?...

M. GÉRONTE.

Je voudrois bien voir qu'elle trouvât quelque chose à redire sur ce que je fais, sur ce que j'ordonne et sur ce que je veux. Ce que je veux, ce que j'ordonne et ce que je fais, je le fais, je le veux et je l'ordonne pour ton bien; entends-tu?

DORVAL.

Je parlerai donc moi-même.

M. GÉRONTE.

Et qu'avez-vous à me dire?

DORVAL.

Que j'en suis fâché, mais que ce mariage ne peut pas se faire.

M. GÉRONTE.

Ventrebleu! (*Angélique s'éloigne toute effrayée,*

Dorval recule aussi.) Vous m'avez donné votre parole d'honneur.

DORVAL.

Oui, mais à condition....

M. GÉRONTE, *se retournant vers Angélique.*

Seroit-ce cette impertinente? Si je pouvois le croire.... Si je pouvois m'en douter.... (*Il la menace.*)

DORVAL, *sérieusement.*

Non, monsieur; vous avez tort.

M. GÉRONTE, *se tournant vers Dorval.*

C'est donc vous qui me manquez?

(*Angélique saisit le moment et se sauve.*)

SCÈNE XIX.

M. GÉRONTE, DORVAL.

M. GÉRONTE *continue.*

Qui abusez de mon amitié et de mon attachement pour vous?

DORVAL, *haussant la voix.*

Mais écoutez les raisons...

M. GÉRONTE.

Point de raisons; je suis un homme d'honneur, et, si vous l'êtes aussi, allons tout à l'heure... (*En se retournant, il appelle* :) Angélique!

DORVAL, *en se sauvant.*

Peste soit de l'homme! il me pousseroit à bout.

M. GÉRONTE.

Où est-elle? Angélique! Holà! quelqu'un!

SCÈNE XX.

M. GÉRONTE, *seul. Il appelle toujours.*

PICARD! Marthon! la Pierre! Courtois!.... Mais je la trouverai. C'est vous à qui j'en veux. (*Il se tourne et ne voit plus Dorval : il reste interdit.*) Comment donc! il me plante là? (*Il appelle.*) Dorval! mon ami Dorval! Ah l'indigne! ah l'ingrat! Holà! quelqu'un! Picard!

SCÈNE XXI.

PICARD, M. GÉRONTE.

PICARD.

MONSIEUR.

M. GÉRONTE.

Coquin! tu ne réponds pas?

PICARD.

Pardonnez-moi, monsieur, me voilà.

M. GÉRONTE.

Malheureux! je t'ai appelé dix fois.

PICARD.

J'en suis fâché...

M. GÉRONTE.

Dix fois, malheureux!

PICARD, *à part, d'un air fâché.*

Il est bien dur quelquefois.

M. GÉRONTE.

As-tu vu Dorval?

PICARD, *brusquement.*

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il?

PICARD.

Il est parti.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment est-il parti?

PICARD, *brusquement.*

Il est parti comme l'on part.

M. GÉRONTE, *très fâché.*

Ah! pendard! est-ce ainsi que l'on répond à son maître?

(Il le menace et le fait reculer.)

PICARD, *en reculant, d'un air très fâché.*

Monsieur, renvoyez-moi...

M. GÉRONTE.

Te renvoyer, malheureux!

(Il le menace, le fait reculer; Picard, en reculant, tombe entre la chaise et la table; M. Géronte court à son secours et le fait lever.)

PICARD.

Ahi!

(Il s'appuie au dos de la chaise, et il marque beaucoup de douleur.)

M. GÉRONTE, *embarrassé.*

Qu'est-ce que c'est donc?

PICARD.

Je suis blessé, monsieur; vous m'avez estropié.

M. GÉRONTE, *d'un air pénétré et à part.*

J'en suis fâché. (*A Picard.*) Peux-tu marcher?

PICARD, *toujours fâché; il essaie et marche mal.*

Je crois que oui, monsieur.

M. GÉRONTE, *brusquement.*

Va-t-en.

PICARD, *tristement.*

Vous me renvoyez, monsieur?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Point du tout. Va-t-en chez ta femme, qu'on te soigne. (*Il tire sa bourse, et veut lui donner de l'argent.*) Tiens, pour te faire panser.

PICARD, *à part, et attendri.*

Quel maître!

M. GÉRONTE, *en lui offrant de l'argent.*

Tiens donc.

PICARD, *modestement.*

Eh! non, monsieur : j'espère que cela ne sera rien.

M. GÉRONTE.

Tiens toujours.

PICARD, *en refusant par honnêteté.*

Monsieur....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment! tu refuses de l'argent? est-ce par orgueil? est-ce par dépit? est-ce par haine? crois-tu que je l'aie fait exprès? Prends cet argent, prends-le, mon ami; ne me fais pas enrager.

PICARD, *prenant l'argent.*

Ne vous fâchez pas, monsieur, je vous remercie de vos bontés.

M. GÉRONTE.

Va-t-en tout à l'heure.

PICARD.

Oui, monsieur.

(Il marche mal.)

M. GÉRONTE.

Va doucement.

PICARD.

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Attends, attends; tiens ma canne.

PICARD.

Monsieur.

M. GÉRONTE.

Prends-la, te dis-je, je le veux.

PICARD *prend la canne et dit en s'en allant.*

Quelle bonté!

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE.

C'EST la première fois de ma vie.... Peste soit de ma vivacité! *(Se promenant à grands pas.)* C'est Dorval qui m'a impatienté.

MARTHON.

Monsieur, voulez-vous dîner?

M. GÉRONTE, *très vivement.*

Va-t-en à tous les diables.

(Il court et s'enferme dans son appartement.)

SCÈNE XXIII.

MARTHON, *seule.*

Bon! fort bien. Je ne pourrai rien faire aujourd'hui pour Angélique; autant vaut que Valère s'en aille.

FIN DU SECOND ACTE.

MARTHON.

Oui, je lui parlerai; mais à présent il est trop en colère.

PICARD.

Je vais voir, je vais lui reporter sa canne.

MARTHON.

Allez; et, si vous voyez que l'orage soit un peu calmé, dites-lui quelque chose de l'état malheureux de son neveu.

PICARD.

Oui, je lui en parlerai, et je vous en donnerai des nouvelles.

(Il ouvre tout doucement, il entre dans l'appartement de M. Géronte et il ferme la porte.)

MARTHON.

Oui, mon cher ami. Allez doucement.

SCÈNE II.

MARTHON, *seule.*

C'EST un bon garçon que ce Picard, doux, honnête, serviable; c'est le seul qui me plaise dans cette maison. Je ne me lie pas avec tout le monde, moi.

SCÈNE III.

MARTHON, DORVAL.

DORVAL, *parlant bas et souriant.*

Eh bien, Marthon?

MARTHON.

Monsieur, votre très-humble servante.

DORVAL, *en souriant.*

M. Géronte est-il toujours en colère?

MARTHON.

Il n'y auroit rien d'extraordinaire en cela; vous le connoissez mieux que personne.

DORVAL.

Est-il toujours bien indigné contre moi?

MARTHON.

Contre vous, monsieur? il s'est fâché contre vous?

DORVAL, *en riant et parlant toujours.*

Sans doute; mais cela n'est rien : je le connois, je parie que, si je vais le voir, il sera le premier à se jeter à mon cou.

MARTHON.

Cela se pourroit bien; il vous aime, il vous estime; vous êtes son ami unique.... C'est singulier cependant, un homme vif comme lui! Et vous, sauf votre respect, vous êtes le mortel le plus flegmatique,....

DORVAL.

C'est cela précisément qui a conservé si longtemps notre liaison.

MARTHON.

Allez, allez le voir.

DORVAL.

Pas encore : je voudrois auparavant voir mademoiselle Angélique. Où est-elle ?

MARTHON, *avec passion.*

Elle est avec son frère. Savez-vous tous les malheurs de son frère ?

DORVAL, *d'un air pénétré.*

Hélas ! oui ; tout le monde en parle.

MARTHON.

Et qu'est-ce qu'on en dit ?

DORVAL.

Peux-tu le demander ? Les bons le plaignent, les méchants s'en moquent, et les ingrats l'abandonnent.

MARTHON.

Ah ciel ! et cette pauvre demoiselle ?

DORVAL.

Il faut que je lui parle.

MARTHON.

Pourrois-je vous demander de quoi il s'agit ? Je m'intéresse trop à elle pour ne pas mériter cette complaisance.

DORVAL.

Je viens d'apprendre qu'un certain Valère....

MARTHON, *en riant.*

Ah ! ah ! Valère ?

DORVAL.

Le connoissez-vous ?

MARTHON.

Beaucoup, monsieur; c'est mon ouvrage que tout cela.

DORVAL.

Tant mieux; vous me seconderez.

MARTHON.

De tout mon cœur.

DORVAL.

Il faut que j'aille m'assurer si Angélique....

MARTHON.

Et, ensuite, si Valère.....

DORVAL.

Oui, j'irai le chercher aussi.

MARTHON, *en souriant.*

Allez, allez chez M. Dalancour. Vous ferez d'une pierre deux coups.

DORVAL.

Comment donc?

MARTHON.

Il est là.

DORVAL.

Valère?

MARTHON.

Oui.

DORVAL.

J'en suis bien aise; j'y vais de ce pas.

MARTHON.

Attendez, attendez; voulez-vous que je vous fasse annoncer?

DORVAL, *en riant.*

Bon ! irai-je me faire annoncer chez mon beau-frère ?

MARTHON.

Votre beau-frère ?

DORVAL.

Oui.

MARTHON.

Qui donc ?

DORVAL.

Tu ne sais donc rien ?

MARTHON.

Non.

DORVAL.

Eh bien ! tu le sauras une autre fois.

(*Il entre chez M. Dalancour.*)

SCÈNE IV.

MARTHON, *seule.*

Il est fou....

SCÈNE V.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *parlant toujours vers la porte de son appartement.*

Reste là; je ferai porter la lettre par un autre : reste là.... je le veux.... (*Il se retourne.*) Marthon ?

MARTHON.

Monsieur?

M. GÉRONTE.

Va chercher un domestique, et qu'il aille tout à l'heure porter cette lettre à Dorval. (*Se tournant vers la porte de son appartement.*) L'imbécile! il boite encore, et il voudroit sortir! (*A Marthon.*) Va donc.

MARTHON.

Mais, monsieur....

M. GÉRONTE.

Dépêche-toi....

MARTHON.

Mais Dorval....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, chez Dorval.

MARTHON.

Il est ici.

M. GÉRONTE.

Qui?

MARTHON.

Dorval.

M. GÉRONTE.

Où?

MARTHON.

Ici.

M. GÉRONTE.

Dorval est ici?

MARTHON.

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il ?

MARTHON.

Chez M. Dalancour.

M. GÉRONTE, *d'un air fâché.*

Chez Dalancour! Dorval chez Dalancour! Je vois à présent ce que c'est; je comprends tout. (*A Marthon.*) Va chercher Dorval; dis-lui de ma part.... Non, je ne veux pas qu'on aille dans ce maudit appartement. Si tu y mets les pieds, je te renvoie sur-le-champ. Appelle les gens de ce misérable.... Point du tout, qu'ils ne viennent pas... Vas-y toi, oui, oui; qu'il vienne tout de suite. Eh bien ?

MARTHON.

Irai-je ? ou n'irai-je pas ?

M. GÉRONTE.

Vas-y, ne m'impatiente pas davantage.

(*Marthon entre chez M. Dalancour.*)

SCÈNE VI.

M. GÉRONTE, *seul.*

Oui, c'est cela. Dorval a pénétré dans quel abîme affreux ce malheureux est tombé; oui, il l'a su avant moi; et je n'en aurois rien su encore, si Picard ne me l'eût pas dit. C'est cela même; Dorval craint l'alliance d'un homme perdu; il est là, il l'examine peut-être pour s'en assurer davantage. Mais pourquoi ne me l'a-t-il pas dit? Je l'aurois

persuadé, je l'aurois convaincu... Pourquoi n'a-t-il pas parlé? Dira-t-il que ma vivacité ne lui a pas donné le temps? Point du tout; il n'avoit qu'à attendre; il n'avoit qu'à rester, ma fougue se seroit calmée et il auroit parlé. Neveu indigne! traître! perfide! tu as sacrifié ton bien, ton honneur; je t'ai aimé, scélérat! je ne t'ai aimé que trop; je t'effacerai tout-à-fait de mon cœur et de ma mémoire.... Sors d'ici, va périr ailleurs.... Mais où iroit-il? N'importe, je n'y pense plus; c'est sa sœur qui m'intéresse, c'est elle seule qui mérite ma tendresse, mes soins.... Dorval est mon ami, Dorval l'épousera; je lui donnerai la dot, je lui donnerai tout mon bien, tout. Je laisserai souffrir le coupable; mais je n'abandonnerai jamais l'innocente.

SCÈNE VII.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE.

M. DALANCOUR, *avec un air effrayé, se jette aux pieds de M. Géronte.*

AH! mon oncle, écoutez-moi, de grâce!

M. GÉRONTE *se retourne, voit Dalancour et recule un peu.*

Qu'est-ce que tu veux? lève-toi.

M. DALANCOUR, *dans la même posture.*

Mon cher oncle! voyez le plus malheureux des hommes; de grâce, écoutez-moi.

M. GÉRONTE *un peu touché, mais toujours avec colère.*

Lève-toi, te dis-je.

M. DALANCOUR, *à genoux.*

Vous dont le cœur est si généreux, si sensible, m'abandonnerez-vous pour une faute qui n'est que celle de l'amour, et d'un amour honnête, et vertueux? J'ai eu tort, sans doute, de m'écarter de vos conseils, de négliger votre tendresse paternelle; mais, mon cher oncle, au nom du sang qui m'a donné la vie, de ce sang qui vous est commun avec moi, laissez-vous toucher, laissez-vous fléchir.

M. GÉRONTE *peu à peu s'attendrit et s'essuie les yeux en se cachant de Dalancour, et dit à part:*

Quoi! tu oses encore!...

M. DALANCOUR.

Ce n'est pas la perte de mon état qui me désole : un sentiment plus digne de vous m'anime, c'est l'honneur. Souffrirez-vous que votre neveu ait à rougir? Je ne vous demande rien pour nous. Que je m'acquitte noblement; et je réponds, pour ma femme et pour moi, que l'indigence n'effraiera pas nos cœurs, quand, au sein de l'infortune, nous aurons pour consolation une probité sans tache, notre amour, votre tendresse et votre estime.

M. GÉRONTE.

Malheureux!... tu mériterois.... Mais je suis un imbécile; cette espèce de fanatisme du sang me

parle en faveur d'un ingrat! Lève-toi, traître! je paierai tes dettes, et par là je te mettrai peut-être en état d'en faire d'autres.

M. DALANCOUR, *d'un air pénétré.*

Éh! non, mon oncle, je vous réponds.... vous verrez par ma conduite....

M. GÉRONTE.

Quelle conduite, misérable écervelé! celle d'un mari infatué, qui se laisse mener par sa femme, par une femme vaine, présomptueuse, coquette....

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non, je vous jure : ce n'est point la faute de ma femme; vous ne la connoissez pas...

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Tu la défends! tu ments devant moi! Prends garde : il s'en faut peu qu'à cause de ta femme, je ne révoque la promesse que tu m'as arrachée.... Oui, oui, je la révoquerai; tu n'auras rien de moi. Ta femme, ta femme! je ne peux pas la souffrir, je ne veux pas la voir.

M. DALANCOUR.

Ah! mon oncle, vous me déchirez le cœur!

SCÈNE VIII.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE, MADAME DALANCOUR.

MADAME DALANCOUR.

HÉLAS! monsieur, si vous me croyez la cause des dérangements de votre neveu, il est juste que j'en porte seule la peine. L'ignorance dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent, n'est pas une excuse suffisante à vos yeux. Jeune, sans expérience, je me suis laissé conduire par un mari que j'aimois; le monde m'a entraînée, l'exemple m'a séduite; j'étois contente, et je me croyois heureuse : mais je parois coupable, cela suffit; et pourvu que mon mari soit digne de vos bienfaits, je souscris à votre fatal arrêt; je m'arracherai de ses bras. Je ne vous demande qu'une grâce: modérez votre haine pour moi; excusez mon sexe, mon âge; excusez la foiblesse d'un mari qui, par trop d'amour....

M. GÉRONTE.

Eh! madame, croyez-vous m'abuser?

MADAME DALANCOUR.

O ciel! il n'est donc plus de ressource! Ah! mon cher Dalancour, je t'ai donc perdu.... Je me meurs.

(Elle tombe sur un fauteuil; M. Dalancour court à son secours.)

M. GÉRONTE, *inquiet, ému, touché.*

Holà! quelqu'un! Marthon!

SCÈNE IX.

M. GÉRONTE, MARTHON, M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

MARTHON.

Monsieur, monsieur, me voilà.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Voyez... là... allons; allez, voyez, portez-lui du secours.

MARTHON.

Madame, madame, qu'est-ce que c'est donc?

M. GÉRONTE, *donnant un flacon à Marthon.*

Tenez, tenez, voici de l'eau de Cologne. (*A M. Dalancour.*) Eh bien!

M. DALANCOUR.

Ah! mon oncle!...

M. GÉRONTE *s'approche de madame Dalancour, et lui dit brusquement :*

Comment vous trouvez-vous?

MADAME DALANCOUR, *se levant tout doucement et avec une voix languissante.*

Monsieur, vous êtes trop bon de vous intéresser pour moi. Ne prenez pas garde à ma foiblesse, c'est le cœur qui parle; je recouvrerai mes forces, je partirai, je soutiendrai mon malheur.

(*M. Géronte s'attendrit, mais il ne dit mot.*)

M. DALANCOUR, *tristement.*

Ah! mon oncle, souffrirez-vous....

M. GÉRONTE, *à M. Dalancour, vivement.*

Tais-toi. (*A madame Dalancour, brusquement.*) Restez à la maison avec votre mari.

MADAME DALANCOUR.

Ah, monsieur!

M. DALANCOUR, *avec transport.*

Ah! mon cher oncle!

M. GÉRONTE, *sérieux, mais sans emportement, et les prenant l'un et l'autre par la main.*

Écoutez : mes épargnes n'étoient pas pour moi; vous les auriez trouvées un jour; vous les mangez aujourd'hui, la source en est tarie; prenez-y garde : si la reconnoissance ne vous touche pas, que l'honneur vous y engage.

MADAME DALANCOUR.

Votre bonté...

M. DALANCOUR.

Votre générosité...

M. GÉRONTE.

Cela suffit.

MARTHON.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *à Marthon.*

Tais-toi, bavarde.

MARTHON.

Monsieur, vous êtes en train de faire du bien : ne ferez-vous pas aussi quelque chose pour mademoiselle Angélique?

M. GÉRONTE, *vivement.*

A propos, où est-elle ?

MARTHON.

Elle n'est pas loin.

M. GÉRONTE.

Son prétendu y est-il ?

MARTHON.

Son prétendu ?

M. GÉRONTE.

Oui ; est-ce qu'il est courroucé ? est-ce qu'il ne veut plus me voir ? seroit-il parti ?

MARTHON.

Monsieur.... son prétendu.... y est.

M. GÉRONTE.

Qu'ils viennent ici.

MARTHON.

Angélique et son prétendu ?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, Angélique et son prétendu.

MARTHON.

Tant mieux. Tout à l'heure, monsieur. (*En s'approchant de la coulisse.*) Venez, venez, mes enfants ; n'ayez pas peur.

SCÈNE X.

M. DALANCOUR, VALÈRE, DORVAL, M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE, MADAME DALANCOUR, MARTHON.

M. GÉRONTE, *voyant Valère et Dorval.*

Qu'est-ce que cela? Que veut-il, cet autre?

MARTHON.

Monsieur, c'est qu'il y a le prétendu et le témoin.

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Approchez.

ANGÉLIQUE *s'approche en tremblant, et adresse la parole à madame Dalancour.*

Ah! ma sœur, que j'ai de pardons à vous demander!

MARTHON, *à madame Dalancour.*

Et moi aussi, madame....

M. GÉRONTE, *à Dorval.*

Venez ici, monsieur le prétendu. Eh bien! êtes-vous encore fâché? Ne viendrez-vous pas?

DORVAL.

Est-ce moi?

M. GÉRONTE.

Vous-même.

DORVAL.

Pardonnez-moi; je ne suis que le témoin.

M. GÉRONTE.

Le témoin?

DORVAL.

Oui, voilà le mystère. Si vous m'aviez laissé parler....

M. GÉRONTE.

Du mystère! (*A Angélique.*) Il y a du mystère?

DORVAL, *d'un ton sérieux et ferme.*

Écoutez-moi, mon ami. Vous connoissez Valère; il a su les désastres de cette maison; il est venu offrir son bien à M. Dalancour, et sa main à Angélique. Il l'aime, il est prêt à l'épouser sans dot, et à lui assurer un douaire de douze mille livres de rente. Je vous connois, je sais que vous aimez les belles actions; je l'ai retenu, et je me suis chargé de vous le présenter.

M. GÉRONTE, *fort en colère, et à Angélique.*

Tu n'avois pas d'inclination? Tu m'as trompé. Non, je ne le veux pas; c'est une supercherie de part et d'autre, je ne le souffrirai pas.

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mon cher oncle....

VALÈRE, *d'un air passionné et suppliant.*

Monsieur....

M. DALANCOUR.

Vous êtes si bon!...

MADAME DALANCOUR.

Vous êtes si généreux!...

MARTHON.

Mon cher maître!...

M. GÉRONTE, *à part, et touché.*

Maudit soit mon chien de caractère! Je ne puis

pas garder ma colère comme je le voudrois. Je me souffleterois volontiers. (*Tous à la fois répètent leurs prières et l'entourent.*) Taisez-vous, laissez-moi ; que le diable vous emporte, et qu'il l'épouse.

MARTHON, *fort.*

Qu'il l'épouse sans dot?

M. GÉRONTE, *à Marthon vivement.*

Comment sans dot! Est-ce que je marierai ma nièce sans dot ? Est-ce que je n'aurois pas le moyen de lui donner une dot? Je connois Valère; l'action généreuse qu'il vient de se proposer mérite même une récompense. Oui, il aura la dot, et les cent mille livres que je lui ai promis.

VALÈRE.

Que de grâces!

ANGÉLIQUE.

Que de bontés!

MADAME DALANCOUR.

Quel cœur!

M. DALANCOUR.

Quel exemple!

MARTHON.

Vive mon maître!

DORVAL.

Vive mon bon ami!

(*Tous à la fois l'entourent, l'accablent de caresses et répètent ses éloges.*)

M. GÉRONTE *tâche de se débarrasser et crie fort.*

Paix, paix, paix! (*Il appelle.*) Picard!

SCÈNE XI.

M. DALANCOUR, VALÈRE, DORVAL, M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE, MADAME DALANCOUR, MARTHON, PICARD.

PICARD.

Monsieur?

M. GÉRONTE.

L'on soupera chez moi; tout le monde est prié. Dorval, en attendant, nous jouerons aux échecs.

FIN DU BOURRU BIENFAISANT.

LA MANIE DES ARTS,

OU

LA MATINÉE A LA MODE,

COMÉDIE,

PAR ROCHON DE CHABANNES,

Représentée, pour la première fois, le mercredi 1er juin 1763.

NOTICE

SUR ROCHON DE CHABANNES.

MARC-ANTOINE-JACQUES ROCHON DE CHABANNES naquit à Paris le 27 janvier 1730. Parmi ses premiers ouvrages on distingue sa satire sur les hommes. Cette pièce, intitulée LES SOUHAITS, et imitée de Juvénal, parut, pour la première fois, en 1758. Depuis cette époque, Rochon travailla pour le Théâtre François et pour l'Opéra. On voit encore à ce dernier, et toujours avec un nouveau plaisir, LE SEIGNEUR BIENFAISANT et LES PRÉTENDUS.

La première pièce que notre auteur donna au Théâtre François, fut HEUREUSEMENT, comédie en un acte, en vers, jouée le 29 novembre 1762 avec beaucoup de succès.

LA MANIE DES ARTS, ou LA MATINÉE A LA MODE, comédie en un acte, en prose, mise au théâtre le 1er juin 1763, fut dès-lors très bien

accueillie, ce qui n'empêcha pas Rochon d'y faire quelques changements qui ont contribué à la faire applaudir à toutes ses reprises.

Les Valets maîtres de la maison, comédie en un acte, en prose, fut donnée, pour la première fois, le 11 février 1768, et obtint onze représentations.

Le 10 décembre de la même année, parut Hylas et Silvie, pastorale en un acte avec des divertissements.

Les Amants généreux, comédie en cinq actes, en prose, fut mise au théâtre le 13 octobre 1774, et jouée douze fois avec un très grand succès.

L'Amour françois, comédie en un acte, en vers, représentée, pour la première fois, le 17 avril 1779, eut treize représentations consécutives; mais elle n'a point été reprise.

Le Jaloux, comédie en cinq actes, en vers, est la dernière que son auteur ait fait représenter au Théâtre François. Elle y parut, pour la première fois, le 11 mars 1784. Le 16 du même

mois elle fut jouée à la cour, où elle obtint le succès le plus flatteur.

Rochon de Chabannes passa ses dernières années au sein de l'amitié, et mourut à Paris le 15 mai 1800, âgé de soixante-dix ans.

---

chez un protecteur artiste. Vingt instruments de toutes les façons, répandus dans tous les coins et recoins du salon; de mauvaise musique étalée sur le bureau, et notée à la main; un tableau détestable placé sur le chevalet; tout m'annonce la manie de mon original, et le caractère de ses protégés, qui l'entretiennent sans doute dans autant de ridicules.... Eh bien! qu'importe? il ne faut point perdre ses pas. Je comptois trouver un grand homme, des gens à talents; je verrai un nain, un pygmée monté sur des échasses, à qui des flatteurs persuaderont qu'il est véritablement grand : cela m'amusera; ce tableau peut mériter un coup d'œil philosophique : il est bon de voir de près certains ridicules, pour n'être pas tenté de les prendre soi-même. Voilà sans doute deux protégés de monsieur le marquis : ils s'avancent, écoutons-les.

(Il s'assied derrière un bureau.)

SCÈNE II.

LE PHILOSOPHE, ALLÉGRO, DU COLORIS.

ALLÉGRO, *s'avançant.*

Si c'est du bel air que de se faire attendre, il faut convenir que M. de Forlise attrape mieux cet air-là que personne.

DU COLORIS.

Il ne sait pas apparemment que le temps qu'un grand fait perdre à l'attendre, est toujours employé à parler mal de lui.

LE PHILOSOPHE.

Bon.

DU COLORIS.

Je ne connois rien de plus ridicule que ce personnage.

ALLÉGRO.

Dites, de plus impudent.

DU COLORIS.

Il a la manie de tout savoir, et ne sait rien.

ALLÉGRO.

Il veut être artiste, musicien; et nous le sommes pour lui.

LE PHILOSOPHE, *à part.*

Voilà deux lâches qui font le portrait d'un sot.

ALLÉGRO.

Et avec tout cela, il ne nous ménage pas.

DU COLORIS.

Il nous traite avec orgueil, avec mépris.

ALLÉGRO.

Il n'est pas jusqu'à ses valets qui ne nous mesurent du haut en bas.

LE PHILOSOPHE, *à part.*

Que je leur sais bon gré de leur insolence!

DU COLORIS.

Cependant monsieur s'habille, fait sa toilette, s'amuse avec ses chiens ou ses valets, dit une mauvaise plaisanterie qu'il veut que nous trouvions bonne, se lève, prétexte une affaire, nous tend la main, et nous renvoie.

ALLÉGRO.

Et M. Dumont son valet de chambre?

DU COLORIS.

C'est encore un autre impertinent.

ALLÉGRO.

Il vous protège aussi.

DU COLORIS.

Il faut le ménager pour avoir l'oreille de son maître.

LE PHILOSOPHE, *à part.*

M. Dumont doit valoir son pesant d'or.

DU COLORIS.

Patience, que j'aie fait mon chemin....

ALLÉGRO.

Que je me voie au-dessus de mes affaires....

DU COLORIS.

Comme je vous le mène, ce petit monsieur!

ALLÉGRO.

Comme je lui fais changer de ton! Je ne veux plus qu'on me parle musique.

DU COLORIS.

Ni moi, peinture.

ALLÉGRO.

Je me refuse aux empressements des sots.

DU COLORIS.

On me retient à dîner trois mois d'avance, et j'y manque.

ALLÉGRO.

Moi, j'y vais; mais c'est pour boire, manger et

ne dire mot; si je chante, ce n'est que par contradiction.

LE PHILOSOPHE.

Bravo! mes bons amis, bravo! rampants d'abord, impertinents après; c'est dans l'ordre: voilà le caractère des gens médiocres.

DU COLORIS.

Monsieur....

LE PHILOSOPHE.

Ah! ne vous fâchez pas; point d'aigreur: recevez de bonne grâce l'apostrophe; vous le devez, du moins, par politique. J'ai votre secret; et il ne tient qu'à moi d'en abuser pour vous perdre.

ALLÉGRO, *à du Coloris.*

Il a raison, contraignons-nous.

LE PHILOSOPHE.

Point d'inquiétude: je n'ai point envie de vous brouiller. Vous êtes faits l'un pour l'autre. Forlise vous traite comme vous le méritez, vous le traitez comme il le mérite; c'est à sa place. Je voudrois bien qu'il vînt à paroître, ce M. Forlise; vous feriez une bonne scène ensemble, je m'imagine. On ouvre.

SCÈNE III.

LE PHILOSOPHE, DUMONT, DU COLORIS, ALLEGRO.

DU COLORIS ET ALLÉGRO.

Ah! c'est M. Dumont.

LE PHILOSOPHE, *à part.*

Cette scène ne doit pas être moins curieuse, voyons le valet pour nous dispenser de voir le maître. (*Il s'assied.*)

DU COLORIS ET ALLÉGRO.

Serviteur à M. Dumont.

DUMONT.

Bonjour. Y a-t-il long-temps que vous attendez monsieur le marquis ?

ALLÉGRO.

Eh! mais, il y a environ deux heures.

DUMONT.

Nous causions et nous riions ensemble.

LE PHILOSOPHE, *à part.*

Cela donne envie d'attendre.

DU COLORIS.

Vous êtes de ses amis, M. Dumont?

DUMONT.

Oui, nous vivons en assez bonne intelligenee... Je lui passe ses défauts, il me corrige quelquefois des miens; mais tout cela se fait de la meilleure amitié du monde.

ALLÉGRO.

Il a bien raison de vous aimer, M. Dumont, il a bien raison de vous aimer, vous lui êtes fort attaché.

DUMONT.

Eh! mais, oui; il paie bien. Ce n'est pas l'intérêt qui me mène; mais il faut vivre, mes amis, il faut vivre.

DU COLORIS.

Sans doute. Mais c'est que monsieur le marquis ne se borne pas à lui donner des preuves de son amitié; c'est qu'il le considère, M. Allégro.

ALLÉGRO.

Je m'en suis aperçu comme vous.

DUMONT.

Messieurs....

DU COLORIS.

Il le consulte.

ALLÉGRO.

Il prend ses avis.

DUMONT.

Messieurs....

ALLÉGRO

Il faut entendre M. Dumont parler musique....

DU COLORIS.

Et peinture, mon cher, et peinture....

ALLÉGRO.

Il a une oreille!

DU COLORIS.

Un coup d'œil...

DUMONT.

Allons, vous voulez rire... Mais si nous nous asseyions, nous causerions aussi à notre aise.

ALLÉGRO.

En effet, nous vous tenons debout.

DU COLORIS.

Voilà un siège, M. Dumont.

DUMONT *s'assied.*

Et vous?

ALLÉGRO.

Ne prenez pas garde à nous.

DUMONT.

A la bonne heure.

LE PHILOSOPHE, *à part.*

Je ne m'attendois pas à ce dernier trait; les voilà debout devant M. Dumont.

ALLÉGRO.

Eh bien! M. Dumont, que nous direz-vous de bon? Verrons-nous aujourd'hui monsieur le marquis?

DUMONT.

Un moment tout au plus; car il a de grandes affaires.

ALLÉGRO.

Il est occupé sans doute du projet d'un petit opéra que nous avons concerté ensemble, et dont je viens lui montrer l'exécution.

DUMONT.

Il n'y pense plus aujourd'hui.

DU COLORIS.

Je me suis aperçu qu'il avoit retouché notre tableau, et il m'attend sans doute...

DUMONT.

Non, il ne vous attend ni l'un ni l'autre. Il attend M. Dorilas pour mettre la dernière main à une tragédie qu'il a composée ce matin. Je ne m'y connois pas; mais, en vérité, c'est la plus belle chose du monde... Mais quel est cet original, cette espèce d'ours qui se tient tapis dans un coin, nous observe et paroît se moquer de nous? Se croiroit-il déshonoré de me faire une révérence? (*Au philosophe.*) Monsieur, peut-on savoir?...

LE PHILOSOPHE, *à Dumont.*

Pourquoi je n'ai pas volé au-devant de vous comme ces messieurs?..... Vous en méritez bien la peine, mon ami, car vous êtes bon à voir : mais, tenez, je vois aussi bien de loin que de près.

DUMONT, *à part.*

Cet homme-là se moque de moi.

LE PHILOSOPHE.

Non, je vous admire; vous jouez le rôle de votre maître si parfaitement, si parfaitement, que ces messieurs prennent le change. Oh! il faut avoir de véritables talents pour jouer ainsi la comédie.

DUMONT, *à part.*

Il me feroit perdre mon crédit, il faut l'expédier. (*Haut.*) Votre nom, monsieur, pour que je vous annonce.

LE PHILOSOPHE.

Non, mon ami, je ne veux pas voir votre maître; je doute qu'il puisse valoir mieux que vous. Je suis resté par curiosité; elle est satisfaite. Adieu.

SCÈNE IV.

DUMONT, DU COLORIS, ALLÉGRO.

DUMONT.

Voilà un homme singulier, messieurs.

ALLÉGRO.

A qui le dites-vous?

DUMONT.

Il m'a étourdi.

DU COLORIS.

On le seroit à moins.

DUMONT.

Si j'avois su à qui j'avois affaire...

ALLÉGRO.

A un fou.

DUMONT.

Je l'ai pensé de même.

DU COLORIS.

Il faut passer quelque chose à ces gens-là.

DUMONT.

Aussi, vous voyez comme je me suis conduit.

ALLÉGRO.

Nous avons admiré votre retenue.

DUMONT.

Il ne faudroit pas me marcher sur le pied.

DU COLORIS.

On passeroit mal son temps.

DUMONT.

Je ne suis pas brutal; mais.... Ah! j'aperçois monsieur le marquis; je vais vous présenter.

SCÈNE V.

FORLISE, *suivi d'un nombreux domestique;* ALLÉGRO, DU COLORIS, DUMONT.

FORLISE.

MILLE pardons, messieurs, mille pardons. (*A Dumont, en lui donnant un rouleau de papier.*) Tenez, M. Dumont.

DUMONT.

Malepeste! c'est la tragédie.

FORLISE.

Point de curiosité, mons Dumont; mettez tout cela sur mon bureau.

DUMONT, *à du Coloris.*

Il ne veut pas que je lise sa pièce; tantôt il me forcera de l'écouter.

FORLISE, *à ses gens.*

Qu'on m'habille. (*Aux protégés.*) Vous permettez... (*A Dumont.*) A propos, as-tu porté ce livre chez la duchesse?

DUMONT.

Oui ; je lui ai dit qu'il étoit d'un de vos amis et qu'il falloit qu'elle le trouvât bon.

FORLISE.

A merveille.

DUMONT.

Elle m'a remis celui-ci, qu'il faut que vous trouviez mauvais.

FORLISE.

C'est juste... Eh bien! mon cher M. du Coloris, que dites-vous de notre tableau? avez-vous remarqué?...

DU COLORIS.

Des changements considérables.

FORLISE.

Dont vous êtes content, sans doute...

DU COLORIS.

Mais, oui; l'on ne peut nier..

FORLISE.

Dumont, je sors à trois heures, ayez soin d'en prévenir mon cocher.

DUMONT.

Mais, monsieur le marquis, vous ne sauriez sortir...

FORLISE, *à Dumont.*

Comment?... (*A ses gens.*) Mon habit.... Vous ne finissez pas, entre nous, ce que vous faites, mon cher du Coloris, vous ne finissez pas; ce tableau avoit grand besoin d'être retouché... Je ne

saurois sortir, M. Dumont? Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

DUMONT.

Pour une petite bagatelle.

FORLISE.

Une petite bagatelle? On saura sans doute cette petite bagatelle?

DUMONT, *avec un geste d'impatience de ne pouvoir lui répondre.*

C'est....

FORLISE, *à ses gens.*

Ma montre... Apportez-vous notre opéra, mon cher Allégro?

ALLÉGRO.

Le voici.

FORLISE.

Qu'est-ce qui me retient donc, monsieur Dumont? qu'est-ce qui me retient donc? répondez.

DUMONT.

A qui répondre?

FORLISE, *à Allégro.*

Avez-vous fait copier les parties?

ALLÉGRO.

Oui, monsieur.

FORLISE, *à Dumont.*

Je ne me souviens d'aucun engagement... Parle donc.

DUMONT.

Il faudroit être sûr que vous m'écoutassiez.

FORLISE.

J'écoute.

DUMONT.

Vous avez...

FORLISE, *au musicien.*

Nous avons un ballet à la fin?

ALLÉGRO.

Un grand chœur.

FORLISE, *à Dumont.*

Eh bien! achève donc? j'ai...,

DUMONT.

Du monde à dîner.

FORLISE, *à Allégro.*

Un grand chœur : cela fera un grand effet. (*A Dumont.*) Du monde à dîner, dis-tu? Quel contretemps! Il faut pourtant que je sorte, mons Dumont : comment faire? J'ai promis à Montfort de l'aller voir; c'est un jeune artiste que je veux mettre en réputation; c'est une visite essentielle, cela marquera.

DUMONT.

Vous êtes bien embarrassé! Envoyez votre carrosse à sa porte; cela lui fera autant d'honneur que si vous y alliez vous-même.

FORLISE.

Oui, l'on peut en effet.... Rien de mieux raisonné.... Tu as un gros bon sens qui m'étonne quelquefois. (*A part.*) Il faut pourtant que je me débarrasse de ces messieurs. (*Haut.*) Voilà donc notre opéra, mon cher? je verrai cela à tête repo-

sée.... De l'émulation, M. du Coloris, de l'émulation. Adieu : je ne vous retiens pas. Il y a longtemps que vous m'attendez, j'en suis honteux..... M. Allégro, en vous en allant, remettez les parties copiées à mes musiciens, et dites-leur qu'ils ne s'écartent pas. Si j'ai un moment à moi, je les ferai avertir. Nous exécuterons quelques morceaux de notre opéra. Je vous baise les mains ; au revoir.... J'irai vous rendre visite au premier jour.

DUMONT.

Oui, nous enverrons le carrosse.

ALLÉGRO.

Nous reviendrons vous faire notre cour.

FORLISE.

Vous savez bien que je ne veux pas qu'on me fasse la cour : regardez-moi comme votre ami, l'un et l'autre, je vous en conjure. Venez dîner ici quand vous voudrez ; je suis au désespoir de ne pouvoir vous retenir aujourd'hui. Serviteur : nous parlerons musique et peinture une autre fois ; je vous laisse aller. Venez revoir votre tableau, et vous votre opéra, vous ne les reconnoîtrez plus.

(Le peintre et le musicien sortent.)

SCÈNE VI.

FORLISE, DUMONT.

DUMONT.

Voilà des gens bien reçus pour avoir attendu trois heures!

FORLISE.

Ils s'en vont les plus contents du monde.... (*Appelant un de ses gens.*) Hola! hé! quelqu'un? Si Dorilas vient, qu'on le laisse entrer.... Ma tragédie l'étonnera, sur ma parole. Comment ai-je pu trouver un pareil sujet? Non, je n'en reviens pas. Qu'on dise qu'il n'y a plus rien de neuf; oui, pour des esprits stériles; mais pour ces heureux génies favorisés des cieux.... M. Dumont, il faut passer aux François, leur demander lecture de ma part pour Dorilas; je veux lui faire présent de ma tragédie.

DUMONT.

Monsieur le marquis est magnifique.

FORLISE.

Quel début! il fixera votre attention, messieurs les comédiens, il fixera votre attention; vous prêterez l'oreille à Dorilas; il fera tomber la navette de vos mains, mesdames; vous n'aurez pas envie de vous regarder pour vous faire rire; vous pleurerez, morbleu! vous pleurerez : et vous, messieurs, vous ne vous amuserez pas long-temps de l'embarras, de la modestie, ou des prétentions de

l'auteur; il vous attendrira, il vous subjuguera. Je vous entends d'ici vous récrier, vous extasier. « Bon! encore mieux! à miracle! à merveille! j'é-« touffe, je n'en puis plus; laissez-nous respirer : « c'est du Corneille, du Racine, du Crébillon, du « Voltaire! cela ira aux nues! voilà ce qui s'ap-« pelle une tragédie! C'est un fier génie que cet « homme-là! Au scrutin, messieurs : point de « scrutin; enregistrons : faites copier les rôles, « monsieur l'auteur. A qui destinez-vous la prin-« cesse, l'amant, le tyran?.. » Que d'embrassades, de la part des dames, je vous ménage là, M. Dorilas! Que de compliments vous allez recevoir de ces messieurs! La louange, la flatterie, le miel coulent de toutes les bouches. Vous sortez, vous descendez les marches de la comédie, c'est un consul romain qui descend du Capitole; on vous précède, on vous entoure, on vous suit; votre triomphe est écrit sur tous les fronts, et sur le vôtre particulièrement, monsieur l'auteur : les oisifs du café sont sous les armes, et vous attendent. Quel moment! quelle sortie! Je ne sais pas comment un auteur peut quitter ce jour-là la porte de la comédie.

DUMONT.

Voilà qui est beau : mais quand la pièce est refusée?

FORLISE.

C'est un courtisan disgracié, à qui tout le monde tourne le dos; il descend les marches de la

comédie sans escorte, l'œil morne, et la tête baissée; sort sans regarder devant ni derrière lui, à droite ni à gauche, et file le long du mur; mais Dorilas n'éprouvera point ce revers, je t'en réponds. Voyons, continuons ce que nous avons si bien commencé : Dumont, ne m'interromps plus, mon démon me saisit, j'entre en verve; écrivons.

DUMONT, *à lui-même.*

Si je faisois aussi des vers; qu'est-ce qui m'en empêche? En les faisant recorriger par un autre, cela n'est pas difficile. M. Dorilas aura bien la complaisance de faire pour moi ce qu'il fait pour mon maître.... Poétisons.... Mais pour qui? Comment! pour Philis... ma maîtresse; elle a un petit nez retroussé bien capable d'ouvrir la veine.

FORLISE.

Quelle rapidité! quelle foule d'idées! Comme cela se présente!

DUMONT.

Voilà une plume, de l'encre, du papier; il y aura bien du malheur, si je ne fais pas des vers avec tout cela. Il faut d'abord se frotter le front, se ronger les doigts, regarder le ciel, fixer les yeux en terre, frapper du pied, battre la muraille de sa tête, marcher à grands pas, s'arrêter tout court, s'asseoir tantôt sur une chaise, tantôt sur une autre : essayons toutes ces manières-là... Bon! je commence à entrevoir quelques idées; promenons-les pour les étendre.... m'y voilà....

De même qu'un taureau....

Mais cette comparaison-là effrayera ma maîtresse.... Tout coup vaille; écrivons.

FORLISE.

Voyons, que j'arrange ma situation, que je mesure un peu l'étendue de la scène pour mon coup de théâtre.... Bon.... il y aura de la place; l'effet sera merveilleux.... On auroit mis là autrefois du sentiment, le cri de la douleur, du désespoir; mais nous nous y entendons bien mieux aujourd'hui. Une déclamation, un coup d'œil philosoque; voilà ce qu'il faut.

DUMONT.

De même qu'un taureau bondissant dans les airs....

FORLISE.

Courage! Forlise.

DUMONT.

Courage! Dumont.

FORLISE.

Que je suis content de moi!

DUMONT.

Que je suis enchanté de ma petite personne! Je me caresserois, je me baiserois volontiers.

FORLISE.

Comment ai-je pu trouver cela?

DUMONT.

Comment l'esprit humain peut-il aller jusque là?

FORLISE, *embrassant son papier.*

O trop heureux Forlise!

DUMONT, *le regardant.*

C'est encore apparemment une des cérémonies de la magie. (*Faisant comme son maître.*) O trop heureux Dumont!... En effet, je sens que cela m'échauffe l'imagination.... O trop heureux Dumont!

FORLISE.

Voilà de quoi faire tourner la tête à toutes nos femmes.

DUMONT.

Je ne sais si la tête en tournera à Philis; mais elle m'en tourne, à moi.

FORLISE.

Je ne me possède pas..... Je suis dans une ivresse....

DUMONT.

Et moi, je suis comme un homme ivre-mort. Ce que c'est que la poésie!

FORLISE.

Si Dumont n'étoit pas si bête....

DUMONT.

Si mon maître ne croyoit pas avoir tant d'esprit....

FORLISE.

Je lui lirois ce morceau.

DUMONT.

Je lui ferois voir ce petit plat de mon métier.

FORLISE.

Mais, non; il ne sentira point.

DUMONT.

Mais, non; il se moquera de moi.

FORLISE.

Dumont, te tairas-tu?

DUMONT.

Non, ma Philis, non....

FORLISE, *se levant.*

Comment, non?... Maraud!

DUMONT.

Monsieur, je parlois à Philis.

FORLISE.

Qu'est-ce à dire, à Philis?

DUMONT.

Ce sont de petits vers.

FORLISE.

Je crois, Dieu me pardonne, que le maroufle..

DUMONT.

Oui, monsieur.

FORLISE.

Ah! voyons cela, M. Dumont, voyons cela.

DUMONT.

Eh! mais, cela n'est pas si mauvais que vous vous l'imaginez bien.

FORLISE.

Tu te fâches? Prends la peine d'aller bouder et extravaguer plus loin, et laisse-moi.

DUMONT, *à lui-même.*

Extravaguer ici tout seul, à la bonne heure.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FORLISE, *seul.*

J'AI fait assez de noir avec ma tragédie. Changeons d'occupation pour nous distraire. (*Il se met au chevalet, après le tableau de M. du Coloris.*) Ah! M. du Coloris, que vous me donnez de peine! mais je vous rendrai un homme célèbre, en dépit de vous-même. (*Il prend la palette et donne quelques coups de pinceau au tableau.*) C'est Prométhée qui vient, un flambeau à la main, animer la peinture. Quel jour j'ai répandu sur ce tableau! quel feu! quelle âme! Il semble que la déesse respire.

SCÈNE VIII.

FORLISE, DUMONT, LA COMTESSE.

DUMONT, *annonçant.*

MADAME la comtesse.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FORLISE, LA COMTESSE, DUMONT.

FORLISE, *surpris et se levant.*

EH! madame, comment jusqu'ici?

LA COMTESSE.

Oui; votre salon est plein; votre frère en fait parfaitement les honneurs, et j'ai esquivé la com-

pagnie pour venir vous surprendre dans vos hautes occupations.... Mais, comment, monsieur le marquis, vous peignez! Eh! mais, je ne vous connoissois pas encore ce talent.

FORLISE.

Ah! comtesse, ce sont des essais d'écolier.

LA COMTESSE.

Qui valent des coups de maître... Je suis jalouse de ce tableau d'imagination. Allons, remettez-vous à votre place, et moi je vais m'asseoir ici. Peignez-moi.

FORLISE, *très embarrassé.*

Eh! mais, vous n'y pensez pas, et je ne suis pas assez habile...

LA COMTESSE.

Pour attraper une femme. Nous verrons. (*S'asseyant et s'arrangeant.*) Me voilà bien, commencez: si vous vous y prenez mal, on vous le dira.

FORLISE.

Mais je n'ai pas de toile.

LA COMTESSE.

Eh bien! effacez cette tête, et mettez-moi à la place.

FORLISE.

Mais c'est une tête de caractère.

LA COMTESSE, *avec un peu d'humeur.*

Vous verrez que je n'ai pas de caractère.

FORLISE.

Non, vous êtes trop jolie.

LA COMTESSE.

Il a quelque raison.

FORLISE.

Et puis avez-vous des heures à me donner?

LA COMTESSE.

Des moments, passe. M'en voilà dégoûtée. (*Elle vole au bureau de Forlise.*) Avez-vous là quelque chose de nouveau?

FORLISE, *à la comtesse, qui ravage tout sur le bureau.*

Ah! comtesse, prenez garde.

LA COMTESSE.

Je ne touche à rien; je n'en veux qu'à cette musique.

FORLISE,

C'est un petit opéra.

LA COMTESSE.

Vous avez fait un opéra, monsieur le marquis? Voyons, voyons. Comment! mais cela me paroît très agréable; voilà une ariette tout-à-fait de mon goût.

FORLISE.

Si vous vouliez nous la chanter?...

LA COMTESSE.

M'accompagnerez-vous?

FORLISE.

Volontiers, comtesse. C'est une bergère à qui le réveil vient d'effacer l'image de son amant. (*Il essaie de jouer du violon.*) Je ne suis pas en train, je ne sais ce que j'ai dans les doigts..., Dumont?

DUMONT.

Monsieur?

FORLISE.

Mes musiciens sont-ils là?

DUMONT.

Les voilà; il y a une heure qu'ils attendent pour répéter votre opéra.

FORLISE.

Qu'ils jouent; acte premier, scène troisième, après l'air de basse-taille. Allons, messieurs.

LA COMTESSE *chante.*

Sommeil, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne retrouve plus Silvandre;
Silvandre étoit à mes genoux,
Je ne retrouve plus Silvandre.
Silvandre étoit à mes genoux,
Il me pressoit de me rendre,
Il me fixoit d'un air si doux,
Il me parloit d'un ton si tendre,
Sommeil, etc.

(Dumont, qui n'est pas fort content de la musique de son maître, sort avec humeur.)

SCÈNE X.

FORLISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *continuant.*

Il ravissoit, ce cher amant,
Mon cœur, mes sens et mon oreille;
Toujours le bien vient en dormant,
Et les regrets quand on s'éveille.

Et les regrets quand on s'éveille : cela est vrai, mon cher marquis, cela est vrai; je l'ai éprouvé plusieurs fois.

FORLISE.

Comment trouvez-vous mon ariette?

LA COMTESSE.

Charmante.

FORLISE.

Je ne l'ai pas encore retouchée.

SCÈNE XI.

FORLISE, LA COMTESSE, UN VALET.

LE VALET.

MONSIEUR, c'est madame votre mère.

FORLISE.

Eh bien! faites entrer.

LA COMTESSE.

La fâcheuse rencontre! Que vient-elle faire?

FORLISE.

Comtesse, un moment est bientôt passé.

LA COMTESSE.

Ah! je vais rejoindre la compagnie.

FORLISE.

Non, de grâce! Ce sont des conseils, des remontrances ou des sollicitations pour des protégés; car ma mère a aussi des protégés, et votre présence à coup sûr abrégera sa visite.

LA COMTESSE.

A la bonne heure; mais je m'enfuis, si elle ne finit pas.

SCÈNE XII.

MADAME FORLISE, LA COMTESSE, FORLISE.

MADAME FORLISE.

Mon fils, je viens vous parler en faveur d'un homme d'un vrai mérite, vous engager à lui rendre service, à le présenter au ministre; c'est un homme essentiel, rempli de bonnes vues, qui n'a jamais rêvé qu'au bien de sa patrie et de ses concitoyens. Des établissements utiles et glorieux; des projets de réforme et d'amélioration dans les finances; d'excellentes observations sur le commerce, l'agriculture et le défrichement des terres : voilà les pièces de son porte-feuille, les trésors qu'il a amassés depuis vingt ans; il faut lui en faire faire la distribution.

FORLISE.

Tenez, ma mère, les systèmes, les grandes

idées, les choses qui ont l'air du bien public, échauffent votre imagination ; mais moi, je me défie de tous ces grands raisonneurs.

MADAME FORLISE.

Vous, mon fils, examinez, jugez par vous-même.

FORLISE.

Eh bien! soit, nous verrons, nous examinerons, nous jugerons ; envoyez-moi cet homme-là, qu'il vienne me voir, que nous causions un peu ensemble.

MADAME FORLISE.

Ce n'est pas un homme à se morfondre dans une antichambre, je vous en avertis. Il est fier, d'un caractère un peu dur.... Il faut....

LA COMTESSE.

Ne faut-il pas que monsieur le marquis aille le trouver, le prévenir, lui offrir sa protection ?...

MADAME FORLISE.

Et pourquoi non, madame ? il faut quelquefois déterrer le talent, aller au-devant du mérite ; l'homme pour qui je m'intéresse, craint le mépris des sots, le jargon des beaux esprits, la table des riches, l'audience des grands, et la toilette des femmes.

LA COMTESSE.

Et avec toutes ces belles frayeurs-là, on n'attrape rien : les places se donnent aux gens qui les demandent, les sollicitent...

MADAME FORLISE.

Quelquefois à ceux qui les méritent. Il est encore des riches et des grands qui ne donnent pas aux flatteurs et aux sots les places qui appartiennent au mérite et à la vertu. Vous les voyez chercher avec empressement le grand homme, lui tendre une main bienfaisante, le protéger, l'enhardir et vaincre sa misanthropie par la délicatesse de leur procédé. Ils dédaignent l'encens, les petits soins, et la servile adulation des gens médiocres; ils estiment, ils aiment même la franchise et la simplicité des hommes de génie. Voilà les protecteurs que je révère, voilà ceux à qui je voudrois que vous ressemblassiez, mon fils; ce sont les soutiens des arts et de la littérature, les autres en sont les fléaux et les destructeurs. Le véritable protecteur est un dieu bienfaisant, qui purge un champ de mauvaises herbes pour en ranimer les plantes salutaires.

FORLISE.

C'est le mieux du monde, madame, et je conviens avec vous qu'il est glorieux de s'intéresser pour un homme de mérite : je pense même à cet égard que votre protégé exige tous mes soins; mais j'ai peu de crédit, je n'importune guère le ministre....

LA COMTESSE.

Ah! pour cela rien de plus vrai, madame. Tenez, il y a six mois que je persécute monsieur le marquis pour présenter un de mes protégés au mi-

nistre, et je ne saurois en venir à bout.... C'est pourtant un homme charmant que mon protégé; il a fait des vers délicieux pour ma petite chienne...

MADAME FORLISE.

Je ne croyois pas mon fils si raisonnable, madame; ce seroit mal faire sa cour au ministre que de lui présenter votre protégé.

LA COMTESSE.

Comment, madame?

MADAME FORLISE.

Permettez-moi de ne vous en pas dire davantage. Je vous laisse, mon fils; je me flatte que vous ne m'oublierez pas, et que vous aurez égard à ma recommandation.... Adieu.... Ne me reconduisez pas.... mes gens sont là.... Vous avez du monde... Demeurez.... je le veux....

(*Elle sort.*)

LA COMTESSE.

Heureusement, nous en voilà débarrassés.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, FORLISE, UN GASCON.

LE GASCON.

Serviteur à l'honorable compagnie. J'entre sans façon; j'ai eu le bonheur, monsu, d'échapper à vos valets, et jé viens mé présenter à vous avec confiance. Jé né vous aurois peut-être pas vu d'aujourd'hui, si j'avois rencontré lé moindre de vos gens, votre petit houssard; car avant que ces mes-

sieurs s'avisent d'annoncer un galant homme, qué vous leur fassiez réponse, et qu'ils s'avisent dé nous la porter, dieu mé damne, la justice féroit vendre les terres d'un Gascon par décret.

FORLISE.

Je serois fâché, monsieur, que leur impertinence m'eût privé du plaisir....

LE GASCON.

Eh donc! jé lé crois bien. Jé viens vous rendre un petit service.

FORLISE.

A moi, monsieur? Eh! comment reconnoître?..

LE GASCON.

Point dé reconnoissance. J'ai appris dé par lé monde qué vous aviez besoin d'un sécrétaire.

FORLISE.

Il est vrai.

LE GASCON.

Vous êtes un homme dé mérite, vous avez des talents, des connoissances; jé né suis pas un sot, un ignorant. Eh bien! jé viens mé présenter.

FORLISE.

Vous?

LE GASCON.

Moi-même. Personne n'est plus en état qué moi dé vous dire à quoi jé suis propre et cé qué jé vaux.

FORLISE.

Mais, monsieur....

LE GASCON.

On né sé loue pas ordinairement, jé lé sais; mais, quand on veut sé faire connoître tout d'un coup, il faut bien faire les honneurs dé sa personne.

LA COMTESSE.

Il a quelque raison.

LE GASCON.

Jé n'ai dé recommandation que moi-même, et cé petit placet dé ma façon, dont jé veux vous régaler.

FORLISE.

Madame, qu'en dites-vous? monsieur veut vous régaler d'un placet.

LE GASCON.

Jé mé flatte qu'il vous fera plaisir.

LA COMTESSE.

C'est un fou dont il faut se débarrasser.

LE GASCON.

C'est un placet en vers, madame.

LA COMTESSE.

Un placet en vers, monsieur?

FORLISE.

L'idée est neuve.

LA COMTESSE.

Originale, plaisante. (*A Forlise.*) Ce pourroit être un homme d'un vrai mérite, monsieur le marquis.

FORLISE, *à la comtesse.*

Nous pourrions bien en avoir été la dupe. (*Au*

gascon.) Voyons votre placet, monsieur, nous vous écoutons.

LA COMTESSE.

Nous sommes toute oreille.

LE GASCON.

Jé commence : écoutez.

Jé suis faiseur dé petits vers,
Ét dé bourgeoises comédies,
Compositeur dé petits airs,
Dé parades, dé parodies;
Rieur et bouffon excellent,
Lé singe d'une compagnie.
Jé posséde l'heureux talent
D'amuser un grand qui s'ennuie.
J'ai fait rire à temps un Anglois
Qui songeoit à ses funérailles,
Un Allemand, un Hollandois,
Un ministre allant à Versailles..
Plaise de grâce à monseigneur,
Laisser, du haut de sa grandeur,
Tomber un regard protecteur
Sur son très humble serviteur.

LA COMTESSE.

A miracle! voilà qui est charmant, délicieux, divin! c'est le plus joli placet du monde!

FORLISE.

On ne sauroit demander mieux.

LA COMTESSE.

Avec plus d'esprit.

FORLISE, *à la comtesse.*

Et à plus de titre, s'il tient tout ce qu'il promet; mais c'est un homme impayable.

LE GASCON.

Jé passe.

LA COMTESSE.

Voilà mon protégé, moi, voilà mon protégé. Je veux avoir votre placet; vous me le copierez, monsieur.

LE GASCON.

Oui, madame : jé ferai plus, j'aurai soin dé vous lé noter. Jé l'ai mis en musique.

FORLISE.

En musique?

LE GASCON.

Oui, monsu.

LA COMTESSE.

Votre placet en musique? Oh! je vais rafoler de vous, mon cher petit monsieur. Son placet en musique, monsieur le marquis! Oh! il n'y a rien au-dessus de cela. Si vous ne le prenez pas, monsieur le marquis, je le prends, moi... Votre air? votre air, mon cher monsieur? Ne nous faites pas languir.

LE GASCON.

J'en ai justement sur moi les parties copiées, jé vais les distribuer à vos musiciens, si vous lé trouvez bon, et nous exécuterons ensemble mon pétit placet.

(*Il chante.*)

Jé suis faiseur, etc.

LA COMTESSE.

Bravo! de mieux en mieux! l'air surpasse les paroles; on n'y tient pas... C'est un homme unique, incomparable. Hâtez-vous de vous l'attacher, craignez qu'on ne vous l'enlève, qu'on ne vous l'arrache...

FORLISE.

Je commence à sentir, comme vous, tout le prix de cette acquisition.

LE GASCON.

Cé n'est pas tout encore : c'est-qué l'air est dansant, et qué j'en ai fait une danse de caractère.

LA COMTESSE.

Eh! mais, voilà qui est d'une folie unique. Voyons, dansons le placet.

FORLISE.

Très volontiers, cela sera charmant, allons.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, FORLISE, LE GASCON, DUMONT.

DUMONT.

Vous êtes servi, monsieur le marquis.

FORLISE.

Remettons la danse du placet après dîner. Allons, comtesse. Monsieur, j'accepte vos services; nous suivez-vous?

LE GASCON.

Jé mé garderai bien dé réfuser cet honneur.

Air des petits ballets.

Allons dans un brillant salon
Préférable au sacré vallon ;
Allons dans un brillant salon
Nous asseoir à côté d'Apollon.
Les neuf sœurs qu'on adore au Parnasse
A Vénus y céderont la place,
Et l'eau qu'on y boit ne servira plus
Que pour mettre au frais la liqueur de Bacchus.
Allons dans un brillant salon, etc.

(Ils sortent tous trois en dansant et chantant.)

FIN DE LA MANIE DES ARTS.

LES

AMANTS GÉNÉREUX,

COMÉDIE,

PAR ROCHON DE CHABANNES,

Représentée, pour la première fois, le 13 octobre 1774.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE BRUXHAL.

TÉLEIM, major d'un régiment prussien, amoureux de Minna.

VERNER, maréchal des logis du régiment du major.

L'HÔTE.

JUSTIN, valet du major.

UN DOMESTIQUE du comte de Bruxhal.

LA COMTESSE MINNA DE BARLEIM, nièce du comte.

FANCHETTE, femme-de-chambre de Minna.

Garçons de l'hôte, } personnages muets.
Gens du comte, }

La scène est à Berlin, dans un hôtel garni, et représente un salon meublé modestement, qui conduit à plusieurs appartements.

LES AMANTS GÉNÉREUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

L'HÔTE, UN DOMESTIQUE *en livrée,* GARÇONS *d'auberge, et gens de livrée, personnages muets.*

(L'hôte entre, suivi de quelques-uns de ses garçons qui sont en veste, en bonnet, en tablier vert, et de quelques gens de livrée portant des valises.)

L'HÔTE, *à ses garçons.*

ALLONS, grand feu partout : que le sommeiller, le cuisinier et l'écuyer ne s'écartent pas, et soient aux ordres des illustres étrangers qui nous arrivent. *(A un des domestiques.)* Qui sont vos maitres ?

LE DOMESTIQUE.

De grands seigneurs.

L'HÔTE.

Tant pis : cela fait beaucoup de bruit et peu de dépense. (*Aux domestiques portant des valises.*) Attendez, attendez un moment ici, messieurs; on va vous faire passer là-dedans. (*Au domestique.*) Nous donnons à vos maîtres l'appartement d'un officier disgracié qui loge ici depuis long-temps, et nous le plaçons un peu plus haut; mais encore faut-il bien le déménager pendant son absence, et avoir soin de ses effets; car vous n'en répondriez pas, messieurs.

LE DOMESTIQUE.

Ce ne seroit pas la peine de les trouver.

L'HÔTE.

Je le conçois. (*A ses garçons.*) Qu'on donne à ces gens-ci de mauvais lits et de bon vin, afin qu'ils s'amusent plutôt à boire qu'à dormir. (*Au domestique.*) Vos maîtres seront bien, auront de bons lits, des appartements commodes. C'est le meilleur hôtel garni de Berlin. C'est ici que logent tous les princes d'Allemagne, et j'ai eu l'honneur d'y recevoir les ministres de France et de l'empereur.

LE DOMESTIQUE.

Il vous manquoit d'avoir reçu monsieur le comte.

L'HÔTE.

A la bonne heure. Fait-il de la dépense? Aime-t-il la bonne chère?

LE DOMESTIQUE.

Il boit et mange en Allemand, et paie en Anglois.

L'HÔTE.

Oh! s'il fait de la dépense, je le traiterai comme une altesse : cela ne nous coûte rien à nous autres, et nous donnons ici du monseigneur à tous les aventuriers qui voyagent avec des ducats, quoique nous apprenions de leurs gens que ce soient des marchands de Londres ou de Paris.

LE DOMESTIQUE.

Fort bien.

L'HÔTE.

Monsieur le comte est donc un gros seigneur, qui fait de la dépense et qui paie ? C'est bon à savoir. Et cette personne qui voyage avec lui, est-ce sa femme, sa fille, ou bien sa.... bonne amie ?... Elle est jolie, au moins.

LE DOMESTIQUE.

C'est sa nièce. Il n'a jamais voulu se marier, parce qu'il n'y avoit pas de parti assez noble pour lui en Allemagne.

L'HÔTE.

Quel malheur pour sa postérité !

LE DOMESTIQUE.

Mais au reste c'est un bon humain que le comte de Bruxhal.... Il est un peu fier, un peu prompt, un peu brutal ; mais il vous donne un soufflet, un coup de pied, et un ducat en même temps.

L'HÔTE.

Et un ducat en même temps ? Oh ! le marché est bon ; et sa nièce, donne-t-elle des soufflets et des ducats ?...

LE DOMESTIQUE.

Oh! elle donne, elle, des ducats et de bonnes paroles. C'est la plus douce, la plus aimable, la plus modeste et la plus honnête personne du monde.

L'HÔTE.

Et comment vit-elle avec son oncle?

LE DOMESTIQUE.

Comme on vit avec un oncle dont on attend toute sa fortune.... Mais les voici.

(Les garçons de l'auberge se retirent.)

SCÈNE II.

FANCHETTE, LA COMTESSE, LE COMTE, L'HÔTE, *et les gens de livrée.*

LE COMTE, *avec humeur.*

Eh bien! où est donc cet appartement qu'on nous fait attendre là-bas depuis trois quarts d'heure?... L'hôte se moque-t-il?

L'HÔTE.

Pardonnez, monseigneur.... Encore un moment, et je suis en état de vous recevoir comme vous le méritez. Je fais déménager un officier....

MINNA, *à l'hôte.*

Voilà ce qu'on vient de nous dire, et j'en suis vraiment fâchée : j'aurois bien voulu, monsieur l'hôte, que vous n'eussiez pas dérangé cet officier....

L'HÔTE.

Oh! les officiers, madame, sont accoutumés à camper et à décamper.... Et ce sont mes affaires, après tout.

LE COMTE.

Oui, oui, ce sont les affaires de l'hôte, ma nièce; et vous n'auriez pas dû vous en mêler.

L'HÔTE.

Notre officier se fâchera, s'il veut; je m'en embarrasse peu. Je n'ai pas osé lui dire de s'en aller; mais il décrédite ma maison, et je ne serois pas fâché qu'il prît son parti.

LE COMTE.

Comment?

L'HÔTE.

Ah! c'est une longue histoire, une histoire de corps.... Et si elle pouvoit intéresser votre excellence?...

LE COMTE.

Une affaire d'honneur?

L'HÔTE.

Non : il se bat tant qu'on veut; mais il aime l'argent; et au fond je ne le blâme pas. Il y a été attrapé; voilà le mal. Il n'y a que les maladroits qui aient tort. Tant y a que tout le monde lui tourne aujourd'hui le dos, et que plusieurs de ses camarades et de ses meilleurs amis même viennent de quitter ma maison, pour n'être pas dans le cas de le voir, de le rencontrer, ni même de le saluer.

LE COMTE.

Eh bien! ma nièce, vous avez fait là une belle étourderie, d'avoir envoyé chez cet homme?...

MINNA.

Lui faire des excuses d'avoir pris son appartement.... Il n'y a pas d'inconvénient à cette démarche; et nous ne devons pas entrer....

LE COMTE.

Oh! non, nous ne devons rien examiner. Il est du régiment (*bas, à sa nièce*) du major; et il faut, à quelque prix que ce soit....

L'HÔTE.

C'est un homme poli, au reste, et qui sait vivre.

LE COMTE.

Aux dépens d'autrui.

MINNA.

Eh! mon oncle, nous avons appris, aux dépens d'un ami bien respectable, à nous méfier du jugement des hommes!... Celui-ci n'est peut-être pas moins malheureux que le major Téleim.

L'HÔTE, *avec vivacité.*

Le major Téleim! Eh! mais... c'est...

MINNA.

Eh! qui sait même, mon oncle?...

LE COMTE.

Es-tu folle?... Je voudrois bien que le faquin s'avisât de me parler ainsi du major Téleim.... Je le ferois mourir sous le bâton.

L'HÔTE, *à part.*

Gardons-nous de lui dire que c'est lui-même... J'allois faire une belle sottise!

LE COMTE.

Achevez de me déménager votre officier, et jetez-moi par la porte ou par la fenêtre tout ce qui peut appartenir à ce fripon-là.

L'HÔTE, *à part.*

Je n'ai garde de rien laisser chez lui qui puisse le faire reconnoître, et me procurer les honoraires de mon panégyrique.

LE COMTE.

Qu'il n'ait rien à réclamer ici, et qu'il se dispense de nous remercier de nos politesses, entendez-vous?

L'HÔTE.

Je ferai en sorte que vous n'entendiez seulement pas parler de lui. (*Aux domestiques du comte.*) Allons, messieurs, suivez-moi.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

LE COMTE.

Nous allons avoir une visite de cet officier.

MINNA.

Eh bien! mon oncle, nous le recevrons.

LE COMTE.

J'aimerois mieux recevoir le diable qu'un mal

honnête homme. Vous ne saurez pas ce qu'est devenu Téleim : j'en suis fâché. Tâchez de le découvrir par un autre moyen, à la bonne heure : je vous aiderai même volontiers dans vos recherches. Mais...

MINNA.

Mais, mon oncle, cet officier... si c'étoit...

LE COMTE.

C'est un fripon... Ne m'en parle plus. Il n'est pas le seul, au reste, qui puisse nous donner des nouvelles du major Téleim... Et je t'en promets, moi, aujourd'hui, dans l'instant même. On saura ce qu'il est devenu à la cour, et j'y vole. Ferme la porte sur le nez à notre officier, s'il se présente, et moi, je vais aller servir Téleim. Je n'ai quitté la Saxe que pour lui, et on m'écoutera sans doute ici : je parlerai haut, du moins.

FANCHETTE.

Oh! nous n'en doutons pas.

LE COMTE.

Oui, je dois justice à Téleim, et je la lui rendrai. J'irai au directeur de la guerre, j'irai au roi s'il le faut, et je lui dirai : « Vous n'avez pas un « plus honnête homme que Téleim dans votre « royaume; c'est un sujet fidèle, un ennemi géné-« reux : rendez-lui ses biens, son honneur, son « état, et placez-le auprès de vous, vous ne sau-« riez mieux faire; les honnêtes gens sont rares, et « surtout à la cour. »

MINNA.

Ah! mon oncle, adoucissez...

LE COMTE.

Je n'adoucirai rien. Je dirai au roi : « On vous « a trompé ; vous avez cru les accusateurs ou plu- « tôt les ennemis de Téleim. Ils vous ont persuadé « que sa conduite n'étoit pas nette dans les contri- « butions qu'il avoit levées sur nous pendant la « dernière guerre, et que l'on trouveroit chez lui « des traces de ses connivences avec nous. Vous « avez fait enlever ses papiers, et vous l'avez con- « damné sur un billet qui ne prouve que sa bien- « faisance et son humanité. Vous aviez laissé Té- « leim maître de se contenter de telles contribu- « tions, s'il ne pouvoit en obtenir de plus fortes : « Téleim a exécuté vos ordres ; il s'est borné à la « dernière extrémité, et, après même avoir vérifié « l'excès de notre misère, à exiger la moins oné- « reuse de vos demandes ; mais cette demande « étoit encore bien au-dessus de nos forces, et il « faut que vous sachiez comment il nous a mis « en état de vous obéir. Nos bailliages avoient en « vain représenté à Téleim l'impossibilité de vous « satisfaire ; il les avoit en vain menacés d'une exé- « cution militaire ; tous nos citoyens, les mains « jointes et levées vers lui, l'implorant au nom de « l'Être suprême, de l'humanité, et de vous-même, « sire, attendoient ce qu'il alloit résoudre, la « flamme, le pillage et la mort, qu'il retenoit en- « core et qu'ils voyoient errer autour de lui ;

« Téleim écarte cette scène d'horreur, porte la joie « et la consolation dans l'âme de tant de malheu- « reux, délie en pleurant les cordons de sa bourse « et complète avec eux la somme que vous en exi- « giez. Voilà la dette des Saxons et le crime du « major Téleim; la reconnoissance que tout un « peuple lui a signée à genoux, et non, comme on « a voulu le faire croire ici, le salaire de ses per- « fides complaisances envers les bailliages. Que « votre majesté répare ses torts, c'est le plus beau « droit de l'autorité et la plus belle action que « puisse faire un souverain; qu'elle les répare, ou « nous les réparerons pour elle. Oui, votre majesté « peut garder le billet que nous avons fait à Té- « leim, et que la calomnie et la bassesse ont porté « au pied de son trône; mais nous paierons tou- « jours à ce brave officier les deux mille pistoles « qu'il nous a avancées, et rien n'effacera jamais « la reconnoissance de nos cœurs. »

MINNA.

Ah! mon oncle, que vous êtes bon et généreux! On voit combien la vertu vous enflamme; mais prenez garde d'irriter notre juge : il faut parler aux rois avec tant de ménagements!..

LE COMTE.

Eh! pourquoi donc? Tous ces ménagements trahissent toujours la vérité; et je ne mets au-dessous de celui qui approche des rois et la leur déguise, que le souverain qui ne veut pas l'entendre.

MINNA.

Mon oncle, vous avez raison; mais vous aimez Téleim, et vous devez craindre de le compromettre en voulant le servir.

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire, le compromettre en voulant le servir? Me prenez-vous pour un sot, un idiot? Ah! voilà comme les enfants en veulent toujours savoir plus long que nous! Eh bien! servez Téleim, conduisez cette grande affaire (*le comte s'assied*); je ne m'en-mêle plus.

FANCHETTE, *à part.*

Elle n'en iroit pas plus mal.

MINNA.

Mais, mon oncle, vous ne me comprenez pas. Une réflexion...

LE COMTE.

Je réfléchis tout seul.. Je suis bien bon de me donner tant de peine et de tracas!...

MINNA.

Vous aimez à obliger, mon cher oncle...

LE COMTE.

Oui, c'est vrai, c'est mon foible; mais je veux qu'on me laisse faire.

FANCHETTE, *à part.*

Nous y avons été tant de fois trompées!

LE COMTE.

Qu'on ait confiance en nous...

MINNA.

C'est juste.

LE COMTE.

Qu'on me laisse réfléchir tout seul....

FANCHETTE, *à part.*

Le moyen de vous en empêcher?

LE COMTE.

Et qu'on ne croie pas enfin avoir plus d'esprit que moi.

MINNA.

Je n'en ai jamais eu l'idée.

FANCHETTE.

Ce seroit conscience.

MINNA.

Mon oncle, mon cher oncle, soyez persuadé ..

LE COMTE.

Voilà qui est bien. Taisez-vous donc, et me laissez faire. Je t'ai promis de courir après Téleim, et j'y cours aussi, malgré ma goutte, parce qu'il te convient et me convient également. C'est pourtant un homme singulier, que ton Téleim... Te refuser parce que tu es trop riche!..... L'action est belle, au reste, et me pique de générosité. Oh! je le servirai, je le servirai.

MINNA.

Que de grâces...

LE COMTE.

Oui; car je t'avouerai que je ne suis pas trop curieux de me présenter devant le roi de Prusse, parce que j'ignore comme il me recevra. Il n'aime

que les militaires et les gens de lettres, ce prince-là. Je ne suis plus l'un, je ne serai jamais l'autre; je n'ai pas envie de déroger à mes seize quartiers, et de me rendre homme de lettres pour lui faire plaisir... N'ai-je pas vu des *Algarotti*, des *Maupertuis*, des *Voltaire* dans ses équipages? Eh! qu'est-ce qu'ils prouvoient, ces gens-là?

MINNA.

Téleim vous a fait cependant plusieurs fois convenir que la science...

LE COMTE.

Je ne suis jamais convenu de rien avec lui. Il est taquin; je me fâchois; et il étoit obligé d'avouer que j'avois raison.

FANCHETTE, *à part.*

Cela persuade.

LE COMTE.

Il est aussi un peu entiché de littérature, notre Téleim; mais je lui pardonne, parce qu'enfin il me lit les gazettes, et qu'à tout prendre il y a de bonnes choses dans ces ouvrages-là : on y lit les promotions que font les souverains, les noms des gens en place, les mariages et les morts des chefs de maison, enfin tout ce qu'il y a d'intéressant à savoir....

FANCHETTE, *à part.*

Pour les seize quartiers.

LE COMTE.

Mais je te laisse, et vais voir ce qu'on me donne à dîner, et où je coucherai; après quoi je

vole au directoire, à la cour, chez les ministres, les commis même; et je fais entendre raison à tous ces gens-là, s'il y a moyen de la leur faire entendre.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Mon oncle me fait trembler.

FANCHETTE.

Comment, monsieur le comte!... Il aime monsieur le major autant que vous; il n'est occupé que de vos intérêts.

MINNA.

Il est vrai.

FANCHETTE.

Il a fait ce que vous n'auriez osé faire sans lui.

MINNA.

J'en conviens.

FANCHETTE.

Il quitte sa maison, sa patrie pour venir le défendre.

MINNA.

D'accord.... C'est le meilleur humain de la terre; mais il nuit toujours à ceux qu'il veut servir.

FANCHETTE.

Assez souvent, du moins.

MINNA.

Il se fâchera dans l'antichambre contre les valets, s'ils ne le laissent pas entrer d'abord; dans le cabinet contre les ministres, s'ils ne lui font pas excuse du moindre retard : il dira, « Vous devez « me connoître, messieurs » (à des gens qui n'auront peut-être jamais entendu parler de lui); et si l'on ne le connoît pas, si on lui fait la plus légère observation sur l'affaire de Téleim, il sera d'abord aux champs, dira du mal des ministres, des commis, les traitera d'envieux, de fripons et de sots; et tout sera perdu.

FANCHETTE.

Oui, mais il revient aussitôt.

MINNA.

Eh! les gens offensés reviennent-ils de même? Et si Téleim n'étoit pas justifié, autre embarras : qui viendroit à bout de ce singulier personnage?.. Ne m'a-t-il pas écrit une belle lettre, ce Téleim? Non; il y a des moments où je suis tentée de le haïr.

FANCHETTE.

Ils sont courts, heureusement.

MINNA.

Il est vrai, Fanchette. Eh! ne dois-je pas en effet lui pardonner cette injuste délicatesse qui l'éloigne en ce moment de moi? Elle a quelque chose de si noble, de si héroïque, de si imposant!... Non; il me semble que Téleim est un être privilégié qui fait honte au reste de la terre; oui, Fan-

chette, oui.... De là peut-être un peu d'indiscrétion et de franchise dans mon goût pour lui.

FANCHETTE.

Il faut bien avouer ce qu'on ne peut pas cacher.

MINNA.

Et ce qu'on ne doit pas cacher. J'aime Téleim, non pas comme on aime les autres hommes, avec cette défiance et cette réserve qu'inspirent le mépris qu'on a pour l'humanité, et les préjugés dans lesquels on est élevé; je l'aime avec sécurité, je le lui avoue avec franchise, je n'en fais mystère à personne, parce que je ne crains ni le public, ni mon amant, ni moi-même. Il y a des passions qui en imposent même à la perversité des mœurs. Qui pourrois-je aimer qui valût mieux que lui, et qui répondît mieux au public de la délicatesse de mes sentiments?

FANCHETTE.

N'êtes-vous pas veuve d'ailleurs, veuve affligée de dix-neuf ans, mais enfin maîtresse de vos actions?

MINNA.

Mais, quand je serois encore sous la puissance paternelle, je ne mettrois guère moins de franchise dans mes procédés. Je dirois à mes parents : « Voilà l'homme qui peut seul me rendre heu« reuse; au public, voilà celui que j'ai préféré, « parce qu'il est le plus vertueux, et que je veux « estimer et aimer mon mari. »

FANCHETTE.

Il n'y a pas un mot à répondre à cela.

MINNA.

Que ces femmes, que ces hommes qui se marient sans respecter le mariage, ou qui restent célibataires pour pervertir l'ordre de la société, rougissent de leur conduite; cette pudeur n'est que la honte de leurs dérèglements; c'est un remords, et non pas une vertu. Mais moi, puis-je rougir d'aimer Téleim? Je veux être mère tendre, épouse fidèle; j'ai consulté mon cœur pour assurer ma vertu. Ne sommes-nous pas nées pour aimer? Ah! la belle passion que l'amour, quand il n'y a pas un seul homme en droit de nous la reprocher, et surtout quand nous ne pouvons pas nous la reprocher à nous-mêmes! J'aime Téleim; et, après le plaisir de le lui dire, je ne sens que celui de l'avouer à tout le monde.

FANCHETTE.

Vous avez raison; je pense comme vous: mais je ne suis pas si à mon aise avec Paul Verner, et, quand on m'en parle, je rougis; et cependant, madame....

MINNA.

Oh! je le crois. Tu es trop bien élevée pour avoir la fausse pudeur dont je viens de parler; à ton âge, on rougit, parce qu'on n'a pensé à rien.

FANCHETTE.

Grand merci de la politesse, mais j'ai pensé à tout.

MINNA.

Tais-toi.... Mais Ridern, que j'ai envoyé vers cet officier du même régiment que Téleim, ne revient pas : qui peut le retenir ? Non, j'ai une impatience de savoir....

FANCHETTE.

Mais Ridern vient de partir, madame.

MINNA.

Mais pour faire mes excuses à cet officier que nous avons délogé, il ne faut pas tant de temps....

FANCHETTE.

Mais pour lui demander où peut être Téleim, les circonstances de son affaire....

MINNA.

Mais je ne l'ai point chargé de cela, mademoiselle; je ne lui ai ordonné que de prier l'officier...

FANCHETTE.

Oh! je ne sais pas au juste ce que vous lui avez ordonné; car vous l'avez fait venir et revenir dix fois, pour lui faire son thême de dix façons; et je ne serois pas surprise qu'il n'en eût retenu aucune.

MINNA.

Nous voilà bien avancées! Que ne me disois-tu cela? Je t'aurois chargée toi-même....

FANCHETTE.

D'aller trouver un officier! Votre servante, madame; ils ne sont pas tous comme Téleim.

MINNA.

Il est vrai. Connois-tu quelqu'un qui ait plus de qualités que Téleim?

FANCHETTE.

Verner a bien aussi son mérite.

MINNA.

Qui soit plus généreux, plus bienfaisant ?

FANCHETTE.

Il n'a rien à lui.

MINNA.

Qui se présente mieux ?

FANCHETTE.

Il ne fait que l'exercice, mais il le fait bien.

MINNA.

Qui ait plus de liant, de douceur dans le caractère ?

FANCHETTE.

Il jure, mais sans faire de mal à personne.

MINNA.

Il jure ?

FANCHETTE.

Rarement; mais il me donne envie de rire quand cela lui arrive.

MINNA.

Et son esprit ?

FANCHETTE.

Il est plaisant, il m'amuse.

MINNA.

Eh! mais... c'est qu'il dit les choses comme personne ne les dit.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JUSTIN, L'HÔTE.

JUSTIN.

Monsieur le major ne veut ni de l'appartement où tu as placé ses effets, ni de tout autre. Tu nous as délogés pour des étrangers, sans nous en demander notre avis : voilà ton argent, et nous sortons. Retire-toi.

SCÈNE II.

JUSTIN, VERNER, L'HÔTE.

VERNER.

Que faites-vous avec ce coquin-là, monsieur Justin?

JUSTIN.

Je le paie, M. Verner, et lui dis de se retirer.

VERNER.

Et il se fait prier!... Sors, ou je vais te payer comme tu le mérites.

L'HÔTE.

Je ne demande plus rien.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE III.

JUSTIN, VERNER.

VERNER.

J'APPORTE de l'argent à monsieur le major, et je vais faire la guerre aux Tartares, aux Cosaques, aux Calmoucks.

JUSTIN.

Qui sont ces animaux-là ?

VERNER.

Vous avez entendu parler de Pugast-chew.

JUSTIN.

Non ; qu'est-ce qu'un Pugast-chew ?

VERNER.

C'est un chef de révoltés, et je n'aime pas ces gens-là, moi. Je vais me joindre aux Russes pour le mettre à la raison. Dieu soit loué, qu'il y ait au moins guerre en quelque coin du monde ! J'espérois qu'on recommenceroit en Allemagne, mais on n'y fait que des camps, des revues ; et je veux des batailles, moi. Oui, Justin, né soldat, soldat je veux mourir. Je vais faire une campagne avec les Russes contre les Calmoucks et les Tartares. Je veux voir si ces gens-là valent nos Européens, nos Allemands, et surtout un soldat prussien.

JUSTIN.

J'espère que vous ne serez pas assez fou pour abandonner votre jolie terre.

VERNER.

Je la porte sur moi : je l'ai vendue.

JUSTIN.

Vendue?

VERNER.

Oui ; j'en ai tiré hier deux cents ducats, et je les apporte à mon major.

JUSTIN.

Eh! que voulez-vous qu'il en fasse?

VERNER.

Qu'il les boive, qu'il les mange, qu'il les joue. Il faut qu'un homme comme lui ait de l'argent. C'est bien affreux qu'on lui retienne si long-temps ce qu'on lui doit, et qu'on traite le plus honnête homme de l'armée avec tant d'injustice et de barbarie. Ah! si j'étois à sa place, j'enverrois ce service-ci au diable, et j'irois avec Paul Verner.

JUSTIN.

Vous êtes trop bon, monsieur Verner : nous ne voulons pas de votre argent; gardez vos ducats. Vous pourrez aussi reprendre la somme que vous avez déja prié mon maître de vous conserver; car il m'a chargé de vous dire de venir l'en débarrasser.

VERNER.

Le major a donc de l'argent?

JUSTIN.

Non.

VERNER.

Eh! de quoi vivez-vous?

JUSTIN.

Des débris de notre fortune.

VERNER.

Et il refuse de garder mon argent dans une pareille détresse?

JUSTIN.

Oui; et il vient de me traiter très durement, parce que je lui faisois entendre, comme nous en étions convenus, qu'il pouvoit en disposer.

VERNER.

Oh! nous verrons qui l'emportera.

JUSTIN.

Ne l'espérez pas, M. Verner. Tenez, il vient de faire une action qui a achevé de me confondre, et qui doit vous ôter toute espérance de lui faire accepter votre petite fortune.

VERNER.

Qu'est-ce que c'est?

JUSTIN.

Vous connoissez bien la comtesse de Marloff?

VERNER.

Oui; c'est la veuve d'un de ses anciens camarades, une femme bien respectable et bien malheureuse, chargée d'une nombreuse famille et sans fortune.

JUSTIN.

Elle sort d'ici.

VERNER.

Son mari devoit considérablement au major.

JUSTIN.

Il ne lui doit plus rien, et monsieur le major n'en est pas plus riche.

VERNER.

Comment?

JUSTIN.

J'étois dans un coin de l'appartement du major sans qu'il en sût rien; et j'ai été témoin de la scène la plus extraordinaire que j'aie jamais vue de ma vie : madame Marloff est entrée, lui a dit qu'elle venoit acquitter les dettes de son mari, retirer ses billets et le payer. Le major a nié la dette, les billets, l'a forcée de remporter son argent, et a tout déchiré dès qu'elle a été partie.

VERNER.

Et on persécute de pareils gens! et des camarades, qui devroient être à ses pieds, sont assez lâches pour lui tourner le dos! Ah! il faut que je fuie ce pays-ci, Justin; il le faut absolument; car je manquerois à la subordination, et j'attaquerois, je crois, notre colonel lui-même.

JUSTIN.

Eh! que ne fuyez-vous du côté de la Saxe?

VERNER.

Je ne peux pas, mon ami. Monsieur le major y a laissé une maîtresse aussi aimable que la mienne, et il ne veut pas l'aller rejoindre. Il faut bien aller se battre : mademoiselle Fanchette et la gloire, moi je ne reconnois que ces deux maîtresses-là. Ah!

tenez, ne me rappelez pas ce souvenir; il m'afflige le cœur!

JUSTIN.

Mais, mademoiselle Fanchette vous aime-t-elle comme vous l'aimez?

VERNER.

Je n'en sais rien, mon pauvre Justin.

JUSTIN.

Comment! vous n'en savez rien?

VERNER.

Non. Vous m'avez vu à l'armée; je ne suis pas poltron, je braverois le diable : eh bien! je n'ai jamais eu le courage de la regarder en face et de lui demander si elle m'aimoit.

JUSTIN.

Quelle foiblesse!

VERNER.

Mais je crois qu'elle m'aime; et ce sont de ces choses qu'on laisse toujours mieux voir qu'on ne les dit.

JUSTIN.

A la bonne heure. Au plaisir, M. Verner, je vais voir où nous logerons la nuit prochaine.

(*Il sort.*)

VERNER.

Eh! mais, je vous suis.

SCÈNE IV.

MINNA, VERNER.

MINNA, *à part.*

Voyez si Fanchette reviendra! (*Haut.*) O ciel! est-il possible? en croirai-je mes yeux? Quoi! c'est vous, M. Verner?

VERNER.

Eh! mais, est-il bien vrai? ne me trompé-je pas? Quoi! c'est vous, madame la comtesse?

MINNA.

Oui, c'est moi-même, et je ne reviens pas de cet heureux hasard.

VERNER.

Mais je suis bien plus étonné de vous trouver ici; qui vous amène?

MINNA.

Je viens consoler monsieur le major.

VERNER.

Ah! madame la comtesse, vous voilà bien là, et vous valez mieux que tout le reste de la terre. Tenez, notre régiment est en garnison ici. Il n'y a pas un officier du corps que monsieur le major n'ait obligé, et les ingrats l'évitent tous depuis sa disgrâce.

MINNA.

Ah dieux! quel coup pour sa sensibilité!

VERNER.

Il leur rend mépris pour mépris; mais son âme

est blessée, et il n'y a que vous qui puissiez le guérir.

MINNA.

A-t-il douté de ma tendresse?

VERNER.

Ah! il est tout occupé de son malheur.

MINNA.

Mais est-il irréparable? et le témoignage de nos États...

VERNER.

Il ne veut pas le réclamer; il dit qu'on le croiroit mendié, et que ses ennemis en tireroient de nouveaux avantages contre lui.

MINNA.

Mais, si notre première noblesse venoit elle-même?

VERNER.

Vous amèneriez ici toute la Saxe, que cela n'avanceroit de rien. On commence bien à s'apercevoir qu'on a été trop vite; mais on ne sera pas assez généreux pour revenir sur ses pas. Par exemple, on lui avoit défendu de sortir de Berlin; on vient de lui rendre toute sa liberté. Eh bien! il a répondu qu'il ne quitteroit pas la ville qu'il n'eût confondu ses ennemis, dussent-ils lui faire porter la tête sur l'échafaud. Cela s'appelle répondre.

MINNA.

Oh! je le reconnois bien là.

VERNER.

Le directeur de la caisse de guerre, son ennemi

secret, vient même de lui dire de passer dans une heure chez lui, sans doute pour lui ordonner de se retirer, ou pour lui offrir une grâce....

MINNA.

Qu'il rejettera.

VERNER.

N'en doutez pas. Il a promis de s'y rendre; mais je suis sûr que l'accusé confondra l'accusateur. Heureusement vous voilà ici, madame, et je ne doute pas de la consolation que vous nous y apporterez. Il reste encore à mon major une brave femme qu'il aime, son maréchal-des-logis qui se feroit tuer pour lui, et sa bonne conscience : en voilà assez pour vivre heureux et tranquille. Je cours le prévenir que vous êtes ici... Ah dieu! mademoiselle Fanchette!

(*Verner fait un mouvement qui marque son embarras, et se met un peu à l'écart pour laisser parler mademoiselle Fanchette.*)

SCÈNE V.

FANCHETTE, MINNA, VERNER.

FANCHETTE.

Ah! madame, ah! madame, je viens de le voir, il s'est précipité dans mes bras!... Ah! Fanchette, ma chère Fanchette, m'a-t-il dit, que vient faire ici ta maîtresse? Je ne devrois pas la voir.....Je ne le devrois pas; mais je n'ai pas le courage de l'éviter, et je te suis.

MINNA.

Ah! Fanchette, je vais donc le voir, il va donc m'être rendu! Mais que dit-il, qu'il devroit m'éviter, qu'il ne devroit pas me voir? Pourquoi ne me l'as-tu pas amené? Je tremble.

FANCHETTE.

Eh! donnez-lui le temps d'arriver jusqu'ici, car le pauvre garçon étoit si abattu, si accablé, qu'il ne pouvoit me suivre... et puis, vous le savez, ils sont fiers les hommes... Il faut que celui-ci s'essuie les yeux, qu'il s'arme de courage. Un peu de patience, et vous allez le voir arriver... Il est peut-être déjà dans votre appartement.

MINNA.

Je cours l'y recevoir. Mais je veux te rendre service pour service, ma chère Fanchette; tu m'annonces Téleim, et je te laisse avec Verner.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

FANCHETTE, VERNER, *tous deux embarrassés.*

FANCHETTE.

Ah! monsieur....

VERNER.

Ah! mademoiselle....

FANCHETTE, *à part.*

Je suis toute troublée....

VERNER, *à part.*

Je ne sais que lui dire. (*Haut.*) Je vous croyois bien loin, mademoiselle.

FANCHETTE.

Nous n'aurions jamais cru vous trouver ici.

VERNER.

Ce n'est pas que je sois fâché de la rencontre, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Ni moi, assurément, M. Verner.

VERNER.

J'admirois tout à l'heure votre bon cœur pour monsieur le major, mademoiselle Fanchette : avec quel plaisir vous annonciez son arrivée à madame la comtesse!

FANCHETTE.

Ah! M. Verner, c'est que j'étois bien sûre de lui apporter une bonne nouvelle.... On a tant de plaisir à annoncer aux autres leur bonheur!

VERNER.

Ah! oui. (*A part.*) Et on est si embarrassé de parler du sien!

FANCHETTE.

Il y a si long-temps qu'il est absent, monsieur le major!

VERNER.

Il y a deux ans, trois mois et dix-huit jours et demi que dure cette absence-là.

FANCHETTE.

C'est mon compte. Et notre réunion, M. Verner, combien durera-t-elle?

VERNER.

Je voudrois bien qu'elle durât toujours, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Et moi... Et ma maîtresse aussi, M. Verner.

VERNER.

Elle aime donc toujours bien monsieur le major, madame la comtesse?

FANCHETTE.

Est-ce qu'on peut s'oublier, M. Verner?

VERNER.

Cela n'est pas possible..... Si je vous disois tout ce que nous faisions pour nous ressouvenir de vous.....

FANCHETTE.

Nous ne faisions rien, nous, et cela venoit tout seul... C'étoit à propos de tout, et à propos de rien.

VERNER.

Et nous aussi.

FANCHETTE.

Au milieu de la meilleure compagnie...

VERNER.

Quand nous étions absolument seuls...

FANCHETTE.

Madame me disoit ; « Vois-tu rien là qui res« semble à Téleim? »

VERNER.

Nous disions : autant ne voir personne, quand on ne voit pas madame la comtesse... et mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Si l'on faisoit à madame le récit d'une belle action, d'une action généreuse... « Cela ressemble à « Téleim. »

VERNER.

Et à Verner aussi, avec votre permission, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Ah! je le pensois bien de même, M. Verner.... Et puis nous prenions une carte de géographie.

VERNER.

Ah! et pourquoi faire?

FANCHETTE.

Pour chercher où vous étiez. Nous vous suivions partout. Madame me disoit : « Ils sont ici, ils sont « là; les Autrichiens sont campés en cet endroit, « et les Prussiens en cet autre; il y aura bataille « aujourd'hui ou demain, monsieur le major char« gera à la tête du régiment. »

VERNER, *en se redressant.*

Et Verner?

FANCHETTE.

Je n'osois regarder, quand elle faisoit ces récits; nous tremblions comme des enfants, et nous pensions qu'il ne se tireroit pas un coup de fusil qui ne fût pour vous, M. Verner.

VERNER.

Ah! mademoiselle, que de grâces!... Et quand nous étions d'un détachement, quand nous renversions des escadrons, enfoncions des lignes.... nous disions : Ah! si elles n'avoient pas peur, que nous aurions de plaisir à combattre sous leurs yeux! Et puis je me proposois, à mon retour, de vous conter les belles actions que j'aurois faites pour la gloire et pour vous, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE, *un peu troublée.*

Comment! pour moi, M. Verner?

VERNER, *déconcerté.*

Pardon, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Il n'y a pas de quoi, M. Verner. (*A part.*) Je n'ose l'écouter.

VERNER, *à part.*

Je n'ai pas la force de lui en dire davantage.

FANCHETTE.

Je vois combien monsieur le major est attaché à madame la comtesse....

VERNER.

Je vois toute la tendresse de madame la comtesse pour monsieur le major...

FANCHETTE.

Et je cours la prévenir sur son bonheur.

VERNER.

Et je cours l'assurer du sien.

(Ils se retournent tous les deux pour s'en aller, l'un à droite, et l'autre à gauche; mais un mouvement de curiosité les ramène en face, et ils n'en sont que plus embarrassés.)

FANCHETTE.

Votre servante, M. Verner.

VERNER.

Votre serviteur, mademoiselle Fanchette.

(Fanchette sort précipitamment en faisant une petite révérence, et Verner reste un moment confondu comme quelqu'un qu'on a laissé sur ce qu'il alloit dire.)

SCÈNE VII.

VERNER, *seul.*

LA voilà partie, et mon secret est resté en chemin; courons après elle, mais serai-je plus hardi quand je la reverrai?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Tu vois comme il te suivoit.... Ah! sans doute il t'a trompée! Il aura volé chez le ministre qui l'attendoit, et il n'y aura point porté cette modération qui lui est nécessaire, et que je lui aurois peut-être inspirée.

FANCHETTE.

Eh non! madame, non : il m'a dit qu'il me suivoit... Tenez... un moment... chut! je crois l'entendre... oui, c'est lui-même.

MINNA.

Contraignons-nous, et combattons son désespoir par un air riant et ouvert, qui lui fasse douter, s'il se peut, de la réalité de son malheur, et l'assure en même temps de mon empressement à le réparer.

SCÈNE II.

FANCHETTE, MINNA, TÉLEIM.

(L'actrice qui représente le rôle de Minna doit dans cette scène nuancer son rôle, marquer par des moments de tristesse, en écoutant Téleim, la violence qu'elle se fait pour lui répondre gaîment; passer peu à peu de ce ton de gaîté à un ton plus touchant et plus ferme. Fanchette s'assied derrière eux, et s'occupe à faire du filet, ou d'autres petits ouvrages.)

TÉLEIM, *d'un ton sombre pendant presque toute la scène.*

QUOI! c'est vous, ma chère Minna?

MINNA, *d'un ton gai, noble et consolant.*

Ah, mon cher Téleim!

TÉLEIM.

Vous ici! vous ici! Que cherchez-vous, madame?

MINNA.

Je ne cherche plus rien.... Et vous, Téleim?

TÉLEIM.

Moi, je cherche quelle vertu pourra m'aider à braver mes malheurs.

MINNA.

Quelle vertu! notre amour.

TÉLEIM.

Il me fait trembler.

MINNA.

Il me rassure. Téleim, m'aimez-vous encore?

TÉLEIM.

Si je vous aime, Minna? Ah! cent fois plus que moi-même.

MINNA.

Vous m'aimez, Téleim. .. vous avez votre Minna, et vous êtes malheureux! Écoutez combien je suis vaine et sensible. Je m'étois imaginée que je suffisois à votre bonheur.

TÉLEIM.

Il n'en est pas pour moi, privé de vous, madame. Je puis supporter mes disgrâces, m'endurcir contre la cruauté et l'injustice des hommes; mais je ne survivrai pas au coup qui nous sépare.

MINNA.

Eh! qui nous séparera? Sera-ce vous, Téleim?

TÉLEIM.

Ce sera l'honneur. Je ne suis plus ce Téleim que vous connûtes dans votre patrie, cet homme devant qui la carrière de l'honneur et de la fortune étoit ouverte; je suis un soldat disgracié, ruiné, perdu par ses ennemis, et je ne dois pas vous associer à mes malheurs.

MINNA.

Et voilà précisément ce que je suis venue chercher.

TÉLEIM.

Il ne me faut plus qu'un désert.

MINNA.

Et Minna? Je vous permets d'en vouloir à toute la nature humaine; mais il faut que cette haine-là

tourne au profit de notre amour. Vous avez à vous plaindre des hommes, mon cher Téleim? Eh bien! abandonnez-les pour moi. Que je leur ai d'obligation de m'avoir cédé tous leurs droits sur vous! Je ne les partageois qu'à regret avec eux, je vous en avertis. Concevez-vous tout mon bonheur? Téleim n'a plus d'engagements, de devoirs, de liens; il ne tient plus aux rois, à leur cour, à d'injustes supérieurs; tous ses moments sont à lui, et il me les donne : l'injustice des hommes l'a séparé d'eux; il retourne à Minna, qui connoît, chérit, respecte ses vertus; et l'estime et l'amour de Minna suffiront à sa félicité.

TÉLEIM.

Où suis-je? Laissez-moi; ne m'offrez pas le bonheur trop incertain de vous appartenir; et tremblez que je n'aie pas la force de vous résister.

MINNA.

Eh! mais, je l'espère bien pourtant.

TÉLEIM.

Rappelez-vous à vous-même, et songez à ce qu'est un homme tombé dans la disgrâce de son maître, et attaqué dans son honneur.

MINNA.

S'il est coupable, je le plains; s'il est innocent, je le respecte davantage.

TÉLEIM.

C'est un homme rayé de la société, que le plus vil citoyen est en droit de mépriser, dont on évite l'entretien, l'approche, le regard, et qui se rend

justice, en s'éloignant de tout le monde; il n'a plus de connoissances, d'amis, de parents : il est marqué du sceau de l'infamie.

MINNA.

Arrêtez, arrêtez, s'il vous plaît : je ne veux pas de cet homme-là. J'en veux un que tout le monde m'envie; et cet homme, c'est vous. Venez, venez, Téleim, au milieu de ma patrie, au milieu de ces mêmes Saxons à qui vous avez conservé les biens, la vie et l'honneur; et vous verrez si je serai humiliée de vous appartenir!

TÉLEIM.

Ah! madame, quelle ingénieuse adresse pour m'élever au-dessus de moi-même!

MINNA.

Eh! mais, non; il n'y a pas d'adresse à tout cela. Voilà l'homme qu'on connoît en Saxe, et qu'on méconnoît à Berlin. Mais, si je vous suis chère, Téleim, n'ai-je pas à me plaindre de votre désespoir? Tout est-il malheureux pour vous dans cette affaire, et n'y voulez-vous rien voir qui vous console? N'est-ce pas sur le bruit que faisoit votre conduite en Saxe que j'ambitionnai de vous connoître? Je volai dans toutes les sociétés où j'espérois vous rencontrer : sans cette belle action, vous m'auriez échappé; mais n'est-ce pas là de quoi vous réconcilier avec vos malheurs? Tout ne réussit pas également dans le monde, Téleim; on n'a pas toujours tout ce qu'on mérite : mais il faut recevoir les dédommagements que la fortune nous

donne, et dire : « J'ai perdu l'estime de quelques « gens prévenus et trompés; mais j'ai fait une « belle action qui m'a valu le cœur de Minna. » Un roi vous condamne, une femme vous rend justice; eh bien! oubliez le roi, et prenez-moi pour votre souveraine : nos récompenses valent bien celles des rois.

TÉLEIM.

Ah! Minna, un trône et vous, je ne balancerois pas : mais je ne puis vous tendre la main pour vous attirer dans le précipice.

MINNA.

Mais vous avez de singulières idées... Vous craignez de m'associer à votre sort; et c'est ce refus de votre main qui va me déshonorer. Oui, monsieur, voilà le seul tort que vous puissiez me faire. Nos Saxonnes ont connu mon amour, ma foiblesse; toutes m'ont envié le bonheur d'avoir pu vous fixer.

TÉLEIM, *avec un ris amer.*

Ah! oui, je connois les femmes. Elles vous envieront le partage de mon infortune!... Non, madame, non, l'heureuse Minna n'est point faite pour le malheureux Téleim.

MINNA.

Et moi, je vous dis que nous n'avons jamais été mieux faits l'un pour l'autre. Nous avons mille choses à partager; moi vos chagrins, et vous mes consolations. Je ne suis pas, à la vérité, la moins

heureuse dans ce partage ; mais vous m'aimez trop pour m'envier cet avantage sur vous. O mon cher Téleim ! voilà des vérités de sentiment incontestables. Estimez-vous ; c'est la justice que vous vous devez : aimez-moi ; c'est la consolation que je vous offre : acceptez ma main ; vous le devez à ma réputation.

TÉLEIM, *attendri.*

Vous vous trompez, Minna ; ou plutôt vous cherchez à vous tromper vous-même, et je n'ai jamais essuyé un plus rude combat entre l'amour et le devoir. Je ne connois ni l'ambition, ni l'avarice, ni toutes les passions qui tyrannisent les hommes ; (*avec toute l'expression du sentiment*) je ne connois que l'amour, et l'amour que vous m'inspirez ; sans vous, point de dédommagement pour moi dans le monde ; avec vous, point de regrets dans un désert ; le ciel même, le ciel n'a point de bienfaits pour moi sur la terre, s'il les sépare de vous. Voilà votre Téleim, voilà ce qu'il sera jusqu'au dernier soupir, et vous n'en doutez pas : (*avec fermeté*) mais rien ne peut me faire oublier ce que je me dois, et ce que je vous dois à vous-même. Oui, dans ce moment où je vous retrouve contre toute apparence, où vous enflammez mon âme par l'aspect du bonheur, où votre générosité, votre délicatesse, votre amour devroient tout surmonter dans mon cœur, dans ce même moment, j'ai le courage de vous annoncer que, si le roi ne me rend pas mon état, mon honneur....

MINNA.

N'achevez pas, Téleim.

TÉLEIM, *avec noblesse et fermeté.*

J'acheverai, madame. Je vais, dans l'instant, avoir un entretien qui décidera peut-être de mon sort. Le directeur de la caisse de guerre m'attend. J'y vole. *(Avec transport.)* Si tout est changé pour moi, vous concevez l'excès de mon bonheur. *(Du ton le plus sombre.)* Si l'injustice des hommes en a autrement ordonné, plus de Minna pour Téleim, plus rien pour Téleim. Adieu, madame.

(Il s'échappe.)

SCÈNE III.

FANCHETTE, MINNA.

FANCHETTE.

Et vous le laissez aller?

MINNA.

Oui : sa fermeté m'en a imposé; et je ne saurois douter de son amour. Quel homme! Ah! respirons. Je viens d'affecter vis à vis de Téleim une tranquillité qui me pèse encore sur le cœur. Je voulois égayer sa douleur, dissiper sa mélancolie, le ramener à lui-même, en ne lui offrant que mon amour. Vains projets; chaque réponse qu'il m'a faite, m'a convaincue que tout étoit perdu pour nous, s'il n'obtenoit pas la plus éclatante justification.

FANCHETTE.

Ah! madame, il l'obtiendra; croyez que la démarche de nos États, le témoignage de monsieur le comte en faveur de monsieur le major, ouvriront les yeux au roi; et que sa justice....

MINNA.

Je l'espère.

FANCHETTE.

J'en suis sûre.... Le roi lui rendra tout, et par-delà. C'est notre ennemi; mais voilà comme je le juge.

MINNA.

Ce dernier trait vaudroit bien ses victoires; mais, qu'il est loin, cet évènement, et que d'incertitude encore dans mon sort!

FANCHETTE.

Point; il n'est pas possible que monsieur votre oncle ne soit écouté, et que monsieur le major ne reparoisse avec tout son éclat. Je crois que monsieur votre oncle fait à présent un beau bruit dans les bureaux.

MINNA.

Peut-être trop.

FANCHETTE.

Oh! les grands brailleurs y ont quelquefois raison. Préparez-vous à le bien embrasser à son retour.

MINNA.

Ah! Fanchette, je n'ose encore t'en croire.

FANCHETTE.

Ou plutôt, madame, occupons-nous du soin de lui faire trouver son dîner prêt ; car voilà la meilleure façon de lui faire notre cour, et de le remercier de ses peines.

MINNA.

Tu as raison ; mais, à propos, as-tu donné des ordres?

FANCHETTE.

Des ordres?... Ah! il les aura donnés lui-même. Tranquillisez-vous : il n'y a point d'affaire qui puisse le distraire du soin de son dîner ; et le moment de la table est le seul où il oublie de se mettre en colère, et de parler de ses aïeux... Mais, tenez, voici monsieur l'hôte qui achèvera de vous mettre l'esprit en repos à cet égard.

SCÈNE IV.

FANCHETTE, MINNA, L'HÔTE.

FANCHETTE.

Monsieur l'hôte, vous arrivez à propos pour nous dire si monsieur le comte vous a commandé son dîner.

L'HÔTE.

Oui, madame, et des plus fins.

FANCHETTE.

Eh bien! n'avois-je pas raison de ne pas m'en inquiéter?

L'HÔTE.

Il aime la bonne chère, les bons morceaux, le bon vin, monsieur le comte; il en parle en homme instruit, éclairé, qui a le tact fin, le goût exercé; mais je ne suis ni maladroit, ni ignorant; et il est bien tombé. Tout jeune, madame, tout jeune j'avois des dispositions; je les ai perfectionnées par de bonnes études. Car enfin, madame, la nature ne fait qu'ébaucher un homme; il faut que l'art y mette la dernière main. J'ai voyagé, j'ai couru le monde, j'ai servi en Angleterre, en France, en Italie; je me suis fait aimer, estimer; enfin j'espère que monsieur le comte sera content de mon savoir-faire.

MINNA.

Ne diroit-on pas que c'est un savant qui vient de faire le tour du monde?

L'HÔTE.

Feu monsieur le baron d'Ernatri m'honoroit de son amitié, et je le servirois encore, s'il n'étoit pas mort d'indigestion d'un petit dîner que je lui ai servi.

FANCHETTE.

Oh! nous ne vous demandons pas d'attestation de vos talents : songez seulement à ne nous pas servir comme vous serviez feu monsieur le baron.

L'HÔTE.

Je venois demander à son excellence quand elle voudroit être servie.

MINNA.

Eh! mais... quand mon oncle sera arrivé.

L'HÔTE.

C'est juste.

FANCHETTE.

Et dès qu'il paroîtra.

L'HÔTE.

Tout est prêt.

SCÈNE V.

LE COMTE, FANCHETTE, MINNA, L'HÔTE.

LE COMTE, *derrière le théâtre.*

HOLÀ! hé! quelqu'un; Ridern, Fricht! Les marauds me feront, je crois, égosiller.

L'HÔTE, *à Fanchette.*

Voici, je crois, monsieur le comte.

FANCHETTE.

Oui, c'est lui-même.

L'HÔTE.

J'espère qu'il me fera bonne mine, et surtout quand il sera à table... Je vais lui dire qu'il est servi.

SCÈNE VI.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE, L'HÔTE, DOMESTIQUES DU COMTE.

LE COMTE, *avec beaucoup d'humeur et d'emportement.*

Je suis d'une fureur contre le directeur de la guerre.... (*A ses gens, qui le suivent.*) Où vous tenez-vous? qu'avez-vous fait? pourquoi le couvert n'est-il pas mis? (*A part.*) Non, je ne lui pardonnerai jamais.

UN DOMESTIQUE.

Mais, monseigneur....

LE COMTE.

Allez, et ne répliquez pas.

(*Il les pousse dehors.*)

SCÈNE VII.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE, L'HÔTE.

L'HÔTE.

Monseigneur, il est là-bas dans le salon.

LE COMTE, *sans prendre garde à l'hôte, qui prend pour lui l'humeur du comte.*

Le fat! l'impertinent!

L'HÔTE.

Mais votre excellence n'a pas passé par-là : elle l'auroit vu.

LE COMTE.

Oui, j'ai vu le plus audacieux, le plus impudent des hommes.

L'HÔTE.

Mais, monseigneur, je prends la liberté de vous dire qu'il est dans le salon.

LE COMTE.

Qui, lui?

L'HÔTE.

Sans doute, et en état de vous recevoir.

LE COMTE, *tirant son épée à moitié.*

Allons, j'y vole.

(L'hôte croit que le comte veut lui remettre son épée pour dîner, et fait un pas pour la recevoir. Le comte le repoussant.)

Je crois que le faquin veut me désarmer?

L'HÔTE.

Je croyois que vous vouliez me remettre votre épée pour dîner ?

LE COMTE.

Il est bien question de ton chien de dîner!

FANCHETTE.

Non; ils sont trop plaisants.

LE COMTE, *à l'hôte.*

Connois-tu le directeur de la caisse de guerre ?

L'HÔTE.

Il dîne quelquefois ici.

LE COMTE.

Puisse-t-il y être empoisonné!

L'HÔTE.

Mais, avec votre permission...

LE COMTE, *avec colère.*

Mais, avec ta permission, c'est un fat. (*Se radoucissant.*) Me fais-tu faire bonne chère?

(*Le visage du comte, pensant à son dîner et au directeur, s'éclaircit et se rembrunit tour à tour.*)

L'HÔTE.

Ne vous embarrassez pas.

LE COMTE, *en colère.*

Ah! mon petit monsieur. (*A l'hôte.*) Macaroni?

L'HÔTE.

Pouding, rôt-de-bif, le rôti à l'allemande, et des entremets françois.

LE COMTE.

Fort bien.... (*En colère.*) Quand un homme tel que moi fait tant que de vous attester.... de vous dire qu'il a vu.... (*A l'hôte.*) Et les vins?

L'HÔTE.

Vins de France, de Hongrie, d'Espagne, de Portugal....

LE COMTE, *en colère.*

Ah! vous doutez, vous doutez! Je vous apprendrai à douter.... (*A l'hôte.*) Vin d'Aï?

L'HÔTE.

Mousseux?

LE COMTE.

Mousseux.... (*En colère.*) Savez-vous que je suis homme à vous faire sauter comme un bouchon?

L'HÔTE.

Monsieur.

LE COMTE, *à l'hôte.*

Liqueurs?

L'HÔTE.

De Dantzick, des Barbades?

LE COMTE, *en colère.*

Sors... (*Le rappelant.*) Et fais-les rafraîchir.

(*L'hôte sort.*)

SCÈNE VIII.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

FANCHETTE, *riant.*

Non, je n'y puis plus tenir. Ah! ah! ah! ah!....

MINNA, *voulant d'abord se retenir, puis éclatant.*

Te tairas-tu? Ah! ah! ah! ah!...

LE COMTE.

Riez, riez; vous en avez les plus grands sujets du monde. Je viens du directoire de la guerre pour ce malheureux Téleim.

MINNA, *troublée.*

Eh bien, mon oncle?

FANCHETTE.

Eh bien, monsieur le comte?

LE COMTE.

Eh bien, ma nièce? ah! vous voilà sérieuse à présent, et Fanchette aussi : continuez, continuez donc de rire; j'ai de l'humeur, et cela me la fera passer.

MINNA.

Ah, mon oncle! de grâce!...

LE COMTE, *avec un ris forcé.*

Fanchette, c'étoit, sans doute, quelques observations malignes, quelques bons mots de ta façon : mets-les au jour, que nous t'applaudissions.

FANCHETTE.

Je ne parle plus;.. et puis, en conscience, vous n'avez jamais eu moins d'envie de rire qu'à présent.

LE COMTE.

Non; car j'étouffe de colère.... Un fat, un sot, un présomptueux... c'est ce directeur de la guerre... On ne lui parle pas.... on lui parle.... il ne donne pas la main chez lui; il ne vous reconduit que jusque dans son antichambre ; mais ce n'est pas une affaire, et s'il entendoit raison, s'il rendoit justice.... Enfin, j'entre, je sors.... Il faut que tu saches.... Tiens, je suis encore tout ému : laisse-moi mettre de l'ordre dans mes idées.

MINNA.

Je suis au supplice.

LE COMTE.

Écoute, écoute.... Je m'annonce : il me fait attendre.... Le fat ne sait pas qu'il y a plus de six cents ans qu'on n'a fait attendre aucun de mes aïeux. J'entre, je trouve un petit homme maigre, sec, le teint livide, tout chamarré d'ordres et de ridicules.

MINNA, *avec impatience.*

Le directeur?

LE COMTE.

Un fat, qui ne sait rien, qui ne me connoît seulement pas.

MINNA, *du même ton.*

Il vous dit?...

LE COMTE.

Il ne me dit rien. Je lui prouve qu'une pareille action....

MINNA, *du même ton.*

De Téleim?

LE COMTE.

Eh! de qui?.. (1) ne peut surprendre qu'à Berlin, et qu'il n'y a pas un Prussien capable d'en faire autant.

FANCHETTE,

Cela a dû lui faire plaisir

LE COMTE.

« Eh! comment voulez-vous donc, me dit-il, « que nous croyions un fait si extraordinaire?... » Parce que je l'atteste, moi, le comte de Bruxhal, président des États de Thuringe, comte du Saint-Empire, commandeur de l'ordre Teutonique, directeur général.... (*L'acteur doit distinguer avec soin le ton du comte et celui du directeur.*) « Eh « bien! tout cela ne fait qu'un témoin, et nous « avons cent preuves... Enfin l'affaire est jugée... »

---

[1] Ces traits de déraison caractérisent les gens impétueux, et ne peuvent offenser personne.

Je le menace de voir le roi (et en effet je le verrai) : admire ma modération et son impertinent laconisme.... « Voyez-le, monsieur.... » Sur quel rapport a-t-il fait juger cette affaire ?... « Sur les nôtres.... » On auroit bien dû nous consulter, au moins... « L'affaire étoit claire... » Oui, monsieur le directeur, claire, et très claire ; et nous paierons notre dette à Téleim.... « Et votre billet à « nos grenadiers.... » Comment, comment, monsieur le directeur, à vos grenadiers en temps de paix ?... « Cela n'y fait rien.... » Il me tire une froide révérence, qu'il accompagne d'un froid « serviteur... » Je l'envoie au diable ; je lui tourne le dos sans le saluer : et me voilà.

MINNA.

Ah ! mon oncle, Téleim est perdu !

LE COMTE.

Est-ce ma faute à moi, si tous ces gens-là n'entendent pas raison ?... Mais la, la.... il y a du remède à tout ceci, et le roi.... Mais qu'avons-nous besoin, le major et moi, du roi ?.. Téleim n'a qu'à abandonner sa patrie, et venir avec nous....

MINNA.

Quoi ! vous consentiriez, mon oncle, malgré son malheur ?...

LE COMTE.

Oui : on ne croira pas au jugement du directoire de Berlin, quand on saura que le comte de Bruxhal a donné sa nièce à l'accusé.

MINNA.

Non, sans doute, mon oncle.

LE COMTE.

Il faut chercher Téleim.

MINNA.

Il est ici.

LE COMTE.

Comment?

MINNA.

C'est cet officier que nous avons délogé.

LE COMTE.

Et dont ce coquin d'hôte parloit tantôt si mal? Ah! je lui apprendrai.... (*Se retournant, levant la canne, et faisant quelques pas, comme pour l'aller chercher, puis revenant à Minna.*) Envoyez-moi le major, envoyez-le-moi. Je lui dirai qu'il n'a pas le sens commun, avec son héroïsme, de refuser une veuve jeune, riche et belle, parce qu'il n'a rien.

MINNA.

Que de grâces, mon oncle!... Mais que puis-je espérer de vos bontés?... Je lui ai déjà offert tous ces biens...

LE COMTE.

Ah! parbleu! je voudrois bien qu'il s'avisât de te refuser! Cela ne se fait pas entre gentilshommes, et je m'en vengerois.... Mais il ne sera pas si sot, je pense, d'aimer mieux se couper la gorge avec moi, que d'épouser ma nièce; et je suis homme à lui offrir l'un ou l'autre : mais, en attendant ces

grands évènements, qu'on me fasse dîner. Oh çà! point de maux d'estomac et de migraine; de l'appétit et de la bonne humeur; et qu'on me passe le viderecome pour boire à la santé du major.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Ah, Fanchette! je suis au désespoir. Je vois d'ici le jugement de Téleim confirmé, et Téleim ne songeant qu'à m'abandonner.

SCÈNE X.

FANCHETTE, MINNA, VERNER.

VERNER.

Avec la permission de son excellence, si j'osois....

MINNA.

Approchez, approchez, M. Verner. Qu'y a-t-il?

VERNER.

Madame, c'est à vous de nous retenir ici. Monsieur le major est revenu de la cour plus triste et plus sourcilleux que de coutume. J'ai eu bien de la peine à lui arracher quelques mots; mais enfin il m'a parlé : « Il faut, Verner, m'a-t-il dit en soupirant, il faut nous éloigner de Berlin; il n'y a « plus d'espérance, il n'y a plus d'espérance. »

MINNA.

Eh bien! tu vois, Fanchette.....

VERNER.

Il m'a ajouté que le ministre à qui il s'étoit fait annoncer, ne lui avoit pas donné d'audience, et qu'il étoit sorti sans le regarder. Je lui ai représenté votre constance, vos procédés, et lui, de soupirer de nouveau. Ah! madame, c'est un homme mort si vous le laissez partir, et moi aussi, mademoiselle Fanchette! Mais, après la mort de monsieur le major, il n'y a plus rien à pleurer.

MINNA.

Ah! M. Verner, que faut-il faire pour le retenir, et que n'ai-je pas déjà vainement tenté? Où est-il? Allez le trouver de ma part; dites-lui que je le demande; que je veux le voir; que je suis dans le trouble, la douleur, la consternation; et si vous n'ébranlez pas sa fermeté, venez m'avertir de ses dernières résolutions, et je cours m'opposer moi-même à son départ.

VERNER.

Je vais exécuter les ordres de madame la comtesse.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

COMMENT le retenir et lui persuader? Ah, maudite fortune!

FANCHETTE.

Que diantre! ne pourroit-on pas s'en défaire pour un moment?

MINNA.

Pour toujours, et j'en serois charmée. Mais un nouveau trait de lumière vient éclairer mon âme et calmer mon désespoir. Fanchette, il se pourroit... Non, je n'en doute pas, et je le tiens. Fanchette, il veut en vain me fuir : je suis sûre à présent de son retour.

FANCHETTE.

Malgré le procès perdu?

MINNA.

Il va reparoître et tomber à mes pieds.

FANCHETTE.

Comment?

MINNA.

Comment? Ah! rien n'est plus sûr. Il faut que tu ailles trouver Téleim.

FANCHETTE.

Bon.

MINNA.

Que tu lui dises...

FANCHETTE.

Quoi?

MINNA, *comme par réflexion.*

Il n'a pas vu mon oncle?

FANCHETTE.

Non.

MINNA.

Je ne lui ai point parlé de la démarche de nos États?

FANCHETTE.

J'entends; il faut que je l'en informe.

MINNA.

Au contraire.

FANCHETTE.

Au contraire?

MINNA.

Oui, tout cela ne réussiroit pas; c'est un homme généreux, qui m'abandonne par délicatesse; il faut nous emparer de cette délicatesse-là. Oh! il faut être moi pour avoir imaginé ce projet-là, et avoir un amant comme Téleim pour n'en pas douter. Il n'échappera pas à ma tendresse; je vaincrai sa fierté, Fanchette; oui, je la vaincrai. Viens, suis-moi, j'ai besoin de ton secours; tu verras si j'ai bien connu mon amant.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

VERNER, *seul.*

Où se cache donc monsieur le major? Je crois que je ne pourrai le rejoindre aujourd'hui. Quand on l'auroit averti que je veux lui remettre de l'argent et lui parler de sa maîtresse...

SCÈNE II.

JUSTIN, VERNER.

JUSTIN.

Je vous trouve à propos, M. Verner. Voilà les cent pistoles que vous aviez prié monsieur le major de vous garder, et qu'il m'a chargé de vous rendre. Je vais achever d'emporter ses effets.

(Il sort.)

SCÈNE III.

VERNER, *seul.*

Au moment de son départ, et quand il en a plus besoin que jamais, il me fait remettre cet argent... Ah! cet argent et tout ce que je possède est à lui,

et je le forcerai bien à l'accepter. Je suis un honnête homme, je l'ai bien servi, et il ne doit pas me refuser.

SCÈNE IV.

TÉLEIM, VERNER.

TÉLEIM.

Ah! te voilà, Verner?

VERNER.

Oui, mon major, et je vous cherchois. Vous venez de me faire remettre une partie de mon bien, et je viens vous forcer de prendre le tout.

TÉLEIM.

Il seroit bien placé aujourd'hui!

VERNER.

Au plus haut intérêt.

TÉLEIM.

Mais sais-tu que je n'ai plus rien?

VERNER.

Eh! voilà pourquoi je vous l'offre.

TÉLEIM.

Et voilà pourquoi je ne puis le recevoir.

VERNER.

Je sais qu'on peut vous enlever tout ici; mais je sais en même temps que le major Téleim trouvera toujours dans ses talents et son courage le moyen de réparer sa fortune, et dans sa probité celui de conserver la mienne, et je la dépose en vos mains. Prenez, prenez, mon cher major, tout ce qui m'ap-

partient, et ne vous embarrassez de rien. Je n'ai que faire d'argent, moi; partout on a besoin d'un maréchal-des-logis, et on le paie; mais il faut qu'un homme comme vous...

TÉLEIM.

Vive et meure sans devoir rien à personne.

VERNER.

Vous n'avez donc pas d'amis?

TÉLEIM.

A qui je veuille être à charge.

VERNER.

C'est les mépriser que de ne pas accepter leurs services.

TÉLEIM.

Non; j'en sens tout le prix, mon cher Verner, et je commence par te remercier, comme le plus tendre de mes amis. Laisse-moi; je n'ai pas besoin de ton argent.

VERNER.

Vous me trompez, monsieur le major.

TÉLEIM.

Je ne veux pas être ton débiteur.

VERNER.

Vous ne le voulez pas? Et si je vous disois que vous l'êtes déjà! Quand à l'armée j'emportai le bras de l'ennemi qui vous ajustoit pour vous étendre à terre; quand une autre fois je me précipitai au-devant d'un soldat qui alloit vous fendre la tête, et que je reçus le coup, ne me restâtes-vous pas redevable de votre vie, et même de la mienne

que j'avois hasardée pour vous? Croiriez-vous donc aujourd'hui me devoir davantage? Mes jours sont-ils de moindre conséquence que ma bourse? Ah! si c'est ainsi que raisonnent les grands, quel cas font-ils des hommes? et devons-nous nous sacrifier pour eux?

TÉLEIM.

Ah! que me dis-tu, Verner? J'avoue avec plaisir que je te dois deux fois la vie; mais, mon ami, à qui a-t-il tenu que je n'en aie fait autant pour toi?

VERNER.

Vous n'avez manqué que d'occasions, je le sais bien, mon cher major. Ne vous ai-je pas vu mille fois hasarder votre vie pour sauver un simple soldat?

TÉLEIM.

Eh bien! mon cher Verner...

VERNER.

Mais....

TÉLEIM.

Mais tu ne m'entends pas; je te refuse seulement dans les circonstances présentes.

VERNER.

J'entends. Vous m'emprunterez quand vous n'aurez pas besoin de mon argent, ou que je ne serai plus en état de vous en offrir.... Ah! votre refus me désespère. Prenez, prenez, mon major; et si ce n'est aujourd'hui pour vous, que ce soit pour moi : oui, monsieur le major, pour moi. Sou-

vent en pensant à l'avenir, je disois : « Que ferai-« je dans ma vieillesse? Où me réfugierai-je? Qui « prendra soin de moi, si je suis infirme ou « blessé?.... Je me trouverai dans un désert au « milieu du monde, et peut-être obligé d'aller « mendier mon pain. Mais non, reprenois-je avec « confiance.... J'irai chez le major Téleim; il « ne me laissera pas dans la misère; il partagera « sa fortune avec moi, et je pourrai dans sa mai-« son vivre et mourir en honnête homme. »

TÉLEIM.

Eh bien! camarade, ne crois-tu plus la même chose?

VERNER.

Non : vous refusez mon secours, quand vous en avez besoin et que je puis vous aider..... C'est me dire : ne compte pas sur moi quand tu seras dans la nécessité. C'est assez.

TÉLEIM.

Où vas-tu? Tu me pousses à bout..... Verner, mon cher Verner, j'ai encore de l'argent, je t'avertirai dès qu'il m'en manquera... et tu seras le seul à qui j'emprunterai. Es-tu content?

VERNER.

Il faut bien que je le sois.... Votre main, mon major?

TÉLEIM.

Tiens, la voilà.

VERNER.

Ne trompez pas Verner; il en mourroit.

TÉLEIM.

Nous voilà contents l'un et l'autre, mon cher Verner... Laisse-moi; il faut que j'écrive à Minna.

VERNER.

Qu'allez-vous écrire à madame la comtesse? que vous désespérez de vos affaires? que vous devez vous éloigner d'elle? Eh mais! c'est bien consolant après ce qu'elle a fait pour vous, son empressement à vous chercher ici.... Voulez-vous la réduire au désespoir? Elle est dans un chagrin, un accablement, une affliction, que vous seul pouvez dissiper.

TÉLEIM.

Comment! Que dis-tu? Sauroit-elle?...

VERNER.

Oui, monsieur le major: croyant qu'il n'y avoit que madame au monde qui pût vous consoler, je lui ai tout dit; et en vérité elle vous auroit attendri.

TÉLEIM.

Malheureux! qu'as-tu fait?

VERNER.

Mon devoir: j'irois vous chercher un consolateur au bout du monde.

SCÈNE V.

FANCHETTE, TÉLEIM, VERNER.

VERNER *continue.*

Mais, tenez, voilà mademoiselle Fanchette.... Fuyez-nous tous, monsieur le major; c'est le moyen de nous rendre tous aussi malheureux que vous.

TÉLEIM.

Ah! te voilà, ma chère Fanchette?.... J'allois passer chez ta maîtresse.

FANCHETTE.

Vous ne sauriez la voir, monsieur le major.... elle vient de m'ordonner de ne laisser entrer personne, et elle m'envoie vous faire ses adieux.

TÉLEIM.

Comment! elle me quitte?

FANCHETTE.

Elle sait vos résolutions, monsieur, et n'y veut plus mettre obstacle.

VERNER.

Et vous m'aviez chargé tantôt, mademoiselle Fanchette....

FANCHETTE.

De nouveaux malheurs, dont je ne devrois pas même informer monsieur le major, changent nos résolutions.... M. Verner, permettez....

TÉLEIM, *à Verner.*

Laisse-nous. (*Verner sort.*)

SCÈNE VI.

FANCHETTE, TÉLEIM.

FANCHETTE, *à part.*

Voyons si le projet de ma maîtresse réussira.

TÉLEIM.

De nouveaux malheurs! Tu m'effraies.

FANCHETTE, *avec deux visages, s'il se peut; un qui mette le public dans la confidence de sa malice, et l'autre qui en impose au major.*

J'ai ordre de ne vous rien dire, monsieur; mais je ne puis me taire; car, au fond, je crois que vous aimez ma maîtresse.

TÉLEIM.

Je l'adore.

FANCHETTE.

Et elle ne vous est pas moins tendrement attachée.

TÉLEIM.

Où tend ce discours?

FANCHETTE.

Et vous vous séparez, quand vous devez être plus unis que jamais, quand vous avez plus que jamais besoin l'un de l'autre.

TÉLEIM.

Je ne te comprends pas.

FANCHETTE.

Vous l'avez vue tantôt tendre, empressée, cherchant à vous consoler de vos malheurs; elle

croyoit que l'amour suffisoit au bonheur l'un de l'autre; point du tout, vous lui ôtez toutes ces idées-là de la tête.

TÉLÉIM.

J'ai dû lui conseiller de fuir un infortuné.

FANCHETTE.

Et vous l'avez forcée à vous délivrer par générosité d'une femme encore plus à plaindre que vous.

TÉLEIM.

Comment, plus à plaindre que moi?

FANCHETTE.

Oui. Vous connoissez le comte de Bruxhal?

TÉLÉIM.

Son cher oncle?

FANCHETTE.

C'est son ennemi, c'est le vôtre. Nous vous avons sacrifié sa tendresse, sa fortune, un époux qu'il vouloit nous donner de sa main; et nous sommes maintenant déshéritées, fugitives, et poursuivies par cet homme impétueux et absolu.

TÉLEIM.

O ciel! que me dis-tu?

FANCHETTE.

Madame la comtesse étoit venue vous chercher; mais vous avez refusé sa main, et elle a cru qu'elle devoit renoncer à vous pour jamais.

TÉLEIM.

Pour jamais! Minna malheureuse m'appartient, et je la disputerois à tout l'univers.

FANCHETTE, *à part.*

Bon! nous le tenons.

TÉLEIM.

Il falloit mourir tantôt, n'étant plus soutenu par l'espoir de la posséder; Minna, environnée de tout l'éclat de sa fortune, me sembloit une divinité que je devois respecter; mais Minna avec ses malheurs est la personne du monde la plus intéressante pour moi, et je dois voler à son secours. Que de plaisirs, de devoirs, d'engagements chers et sacrés vont m'attacher à la vie et me la rendre précieuse en dépit du monde entier! Mes malheurs m'avoient accablé : je ne formois que des projets sinistres, enfantés par la mélancolie et le désespoir. Minna malheureuse! Je sens mon courage s'élever, mon âme renaître, et je tiens enfin à une vie qui peut faire la sûreté de la sienne. Elle m'a sacrifié l'opinion des hommes, elle me fait oublier leur injustice, et je me pique de l'égaler en générosité. Elle est à moi, je suis à elle, et il ne nous manque plus rien. Vois-tu, vois-tu tous les biens que me procure son infortune? Ah! je suis trop heureux!

FANCHETTE.

Eh! mais.... oui, en effet,... Je n'y avois pas pensé : ce malheur-là pourroit rapprocher bien des choses.

TÉLEIM.

Tout, tout, tout. Mais est-il bien vrai qu'elle soit persécutée, déshéritée, poursuivie par son

oncle; en un mot, aussi malheureuse que tu me l'as représentée?

FANCHETTE.

Oh! vous n'avez rien à désirer là-dessus. Elle attendoit tout de son oncle, et le barbare l'a dépouillée de tout.

TÉLEIM.

A-t-il pu lui enlever ses grâces, sa douceur, son honnêteté, sa tendresse pour moi? Voilà Minna, voilà ses trésors : c'est encore la plus riche héritière de la nature; et je vole à ses pieds abjurer les résolutions que le soin de son bonheur m'avoit fait prendre, lui offrir un consolateur, un vengeur, un époux; et je pars avec elle, et je me dérobe à un monde qui n'altérera plus par ses opinions la félicité de deux époux séparés de lui, contents d'eux-mêmes, et ne pensant plus au reste de la terre.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FANCHETTE, *seule.*

Il ne trouvera pas de grandes difficultés à nous arrêter et à nous faire consentir à un prompt mariage. Mais l'oncle nous laissera-t-il le temps de terminer cette grande affaire? S'il rencontre Téleim, il va lui offrir sa nièce avec tout ce qu'il possède; et voilà précisément l'épouse dont Téleim ne veut pas, et qu'on ne lui fera jamais accepter. Té-

chons de conclure et d'épouser : nous dirons après à Téleim que nous avons le malheur d'être riches, et il faudra bien qu'il en passe par là ; il ne se démariera point pour avoir été trompé de la sorte.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

TÉLEIM, *seul.*

MINNA m'épouse, Minna part avec moi. Je ne veux m'occuper aujourd'hui que de mon bonheur; loin de moi toute idée qui pourroit l'altérer! Je possède Minna, et je rends grâce aux malheurs qui nous réunissent.

SCÈNE II.

VERNER, TÉLEIM.

TÉLEIM.

AH! mon cher Verner, elle est malheureuse, déshéritée, poursuivie par son oncle!

VERNER.

Qui, mon major?

TÉLEIM.

Minna; et je l'épouse.

VERNER.

Et vous faites fort bien. Épousez cette dame, et prenez mon argent; voilà deux belles actions que vous devriez faire ensemble.

TÉLEIM.

Eh! sais-je quand je pourrai te le rendre?

TÉLEIM.

Eh bien?

VERNER.

Eh bien! il est ici.

TÉLEIM.

Il est ici?

VERNER.

Et sans doute il la cherche, et vous cherche vous-même.

TÉLEIM.

En est-ce assez?

SCÈNE V.

TÉLEIM, VERNER, LE COMTE.

LE COMTE, *derrière le théâtre.*

Eh! pourquoi ne m'avertissez-vous pas qu'il est ici?

TÉLEIM.

Dieux! qu'entends-je?

VERNER.

C'est lui-même.... Il entre.

TÉLEIM.

Laisse-nous.

(*Verner sort.*)

SCÈNE VI.

TÉLEIM, LE COMTE.

TÉLEIM, *à part.*

Il faut qu'il me donne la mort, ou m'accorde Minna.

LE COMTE, *à part, en entrant.*

Voyons s'il s'obstinera toujours à refuser ma nièce. (*Avec amitié, mais avec son ton bourru qui trompe toujours.*) Eh parbleu! le voilà.

TÉLEIM, *d'un air fier.*

Oui, monsieur; et mes malheurs ne m'ont pas rendu indigne de votre amitié.

LE COMTE, *toujours du même ton.*

Et ma nièce, où est-elle?

TÉLEIM, *très affectueusement.*

Monsieur, vous êtes son oncle, son père....

LE COMTE, *avec impatience.*

Après?

TÉLEIM.

J'étois digne d'elle autrefois; et de votre aveu même....

LE COMTE.

Autrefois? belle distinction!

TÉLEIM.

Ah! monsieur, daignez m'entendre, et souffrez qu'à vos pieds....

LE COMTE, *à part.*

Il n'en veut pas. (*Haut, et avec humeur.*) Eh! que prétendez-vous me persuader, monsieur?

major, point de milieu : ou vous épouserez Minna tout à l'heure, ou vous m'en rendrez raison. Vous m'entendez, monsieur le major?

TÉLEIM.

Quoi!... comment! vous me l'accordez? Vous oubliez votre courroux, ses torts, sa fuite?...

LE COMTE.

Oh! pour le coup, il extravague.

MINNA.

Vous ne me déshéritez plus, mon oncle?

LE COMTE.

Ils sont tous devenus fous. Sa fuite, mon courroux, ses torts, déshérité! Qui?

TÉLEIM.

Votre nièce.

LE COMTE.

J'arrive avec elle.

TÉLEIM.

Vous arrivez avec elle?

LE COMTE.

De la Saxe, et je viens exprès pour te la donner.

TÉLEIM.

A moi?

LE COMTE.

A toi; et il y a plus d'une heure que tu me la refuses.

TÉLEIM.

Moi! je vous la demandois à genoux. Ah! Minna....

LE COMTE.

Mais débrouillez-moi donc tout ceci. Est-ce toi qui lui as forgé cette histoire?

MINNA.

Oui, mon oncle : pour l'arrêter et l'attacher éternellement à moi. Mais je crains bien que vos bontés ne nous séparent à jamais.

LE COMTE.

Eh! mais, oui; je te conseille encore de dire que je m'y suis mal pris!

TÉLEIM.

Non, monsieur; et vos emportements, dont je connois enfin la cause, me font voir toute l'honnêteté de votre âme... Mais aussi, de la part de votre nièce, quelle générosité! quelle délicatesse!

LE COMTE.

Quelle extravagance! Je te déclare, moi, que je te maintiens pour un brave homme, et que je veux te donner ma nièce : c'est bien plus simple, et tu dois mieux me reconnoître à ce procédé.

TÉLEIM.

Ah! monsieur, ah! Minna! (*A part.*) Non, je n'ai pas la force de leur résister davantage... Mais les ordres du roi vont m'arracher sans doute à ces généreux amis, qui veulent se perdre avec moi.

SCÈNE VIII.

JUSTIN, TÉLEIM, MINNA, LE COMTE, FANCHETTE.

JUSTIN, *à Téleim.*

MONSIEUR, la porte de derrière est ouverte; on n'aperçoit personne aux environs, et vous pouvez vous soustraire aux ordres du roi.

MINNA.

Comment! aux ordres du roi? Qu'ai-je entendu? (*Téleim fait signe à son valet de ne pas parler davantage.*)

LE COMTE.

Eh! la, la; de quoi t'effarouches-tu? Des ordres du roi doivent être des actes de justice, et j'attendois presque ceux-ci. Vous ne savez pas tout ce que je viens de faire.

FANCHETTE, *à part.*

Il me fait frémir, avec ses démarches.

LE COMTE.

Je n'ai pu rejoindre le roi, mais je lui ai laissé un placet où je ne ménage rien; et cela doit opérer une révolution.

TÉLEIM.

Oui, oui, rassurez-vous, Minna; on m'a jugé précipitamment; on ne peut avoir que des éclaircissements favorables sur mon compte, et je n'ai pas de nouveaux malheurs à craindre. Adieu,

Minna : je vole au-devant de la justice du roi; elle me ramènera sans doute à vos pieds. (*Il fait signe à Justin de se taire.*) Suis-moi, Justin.

SCÈNE IX.

JUSTIN, MINNA, LE COMTE, FANCHETTE.

JUSTIN.

Eh! mais, je n'y comprends rien. Comment! il vouloit se sauver tout à l'heure, et à présent il va se livrer à l'homme qui vient l'arrêter!

MINNA.

Qui vient l'arrêter?

JUSTIN.

Eh! vraiment, oui; il y a là-bas un homme qui a la mine rébarbative, qui regarde de tous côtés, comme quelqu'un qui a peur que sa proie ne lui échappe, et qui l'attend depuis une heure de la part du roi, muni de papiers qui contiennent peut-être l'ordre de se rendre dans quelque citadelle.

MINNA.

Ah! mon oncle, ne perdons pas de temps; courons, volons à son secours.

LE COMTE.

Nous n'irons pas bien loin, si le roi a résolu de le faire arrêter; et vous n'avez que faire dans cette bagarre-là, ma nièce. Demeurez. (*Passant devant sa nièce et allant à Justin.*) Mon ami, es-tu homme de résolution?... Suis-moi, et allons rejoindre Téleim. J'ai des chevaux, des armes; nous nous sau-

verons d'ici le pistolet au poing, et nous ferons feu sur tout ce qui voudra nous arrêter. (*Ils font quelques pas.*)

MINNA.

Ah! mon cher oncle, vous me faites frémir!

LE COMTE, *retournant à sa nièce.*

Ma chère nièce, embrasse-moi : ne crains rien, mon enfant.

SCÈNE X.

JUSTIN, LE COMTE, TÉLEIM, MINNA, FANCHETTE.

TÉLEIM, *des papiers à la main, et dans la plus grande joie.*

Ah! Minna, ah! Minna, partagez ma joie, mes transports, mon ravissement! Je ne me possède plus; je suis dans une ivresse!... Le roi, le roi... madame....

MINNA.

Eh bien! quoi? le roi?...

TÉLEIM.

Lisez, lisez, madame, la lettre que je viens de recevoir de ce généreux monarque.

FANCHETTE.

Comment? une lettre d'un roi?

LE COMTE.

Eh! pourquoi pas? Est-ce que tu crois qu'ils ne savent pas écrire?

FANCHETTE, *prenant les papiers.*

Voyez, voyez, madame.

MINNA *lit.*

« Mon cher Téleim!...

FANCHETTE.

« Mon cher Téleim! » Madame, ah! les larmes m'en viennent aux yeux.

MINNA, *continuant de lire avec la plus grande émotion.*

« Mon cher Téleim, je suis détrompé, et je me « hâte de vous rendre justice. La caisse d'État a « ordre de vous remettre votre billet, et de vous « payer vos avances pour le régiment. Vos accusa-« tions sont biffées à la chancellerie de guerre; et « je ne désire plus que de vous voir rentrer au ser-« vice. Je suis le plus heureux des souverains de « pouvoir justifier le plus honnête homme de mon « royaume. » Voilà, mon cher Téleim, une lettre dont je n'aurois jamais eu besoin.

FANCHETTE.

Elle fait bien de l'honneur à un sujet qui la reçoit.

LE COMTE.

Et à un souverain qui l'écrit. Donnez-moi cette lettre.... Elle est bien, mais fort bien.... Garde-la dans tes archives, mon cher neveu; et dans quelques centaines d'années, elle fera la joie et la consolation de tes descendants. Ma conversation avec le directeur et mon placet au roi ont fait leur effet; ils ont eu peur de moi, et je leur ai fait enten-

dre raison. Oh ça! Téleim, il faut que nous allions ensemble remercier le roi et le directeur de la guerre, quoique ce soit un fat; car enfin il a fait tout ce que je voulois... Mais quelle est cette autre lettre?

TÉLEIM.

Elle est du directeur : après celle du roi, elle m'a peu intéressé. Ce sont sûrement des compliments.

LE COMTE.

Passe, passe-la moi. C'est peut-être le billet de nos États, le remboursement de vos avances, une gratification, un mandat sur la caisse. Oh! vous ne pensez jamais à rien, vous autres jeunes gens. (*Il lit, d'abord fort haut, ensuite d'un ton plus bas, mais de façon cependant qu'on l'entende.*) « Si vous « aviez pu perdre votre cause, vous l'auriez per- « due, par la manière dont un comte de Bruxhal, « qui se dit de vos amis, l'a défendue. La conr « n'est pas un pays qui lui convienne, et vous de- « vez l'engager à retourner dans ses terres. » Eh parbleu! croit-il que je sois venu à Berlin pour l'admirer? partons, partons, mes enfants; il n'y a pas moyen de demeurer ici; on n'y aime ni la vérité, ni la noblesse, ni les honnêtes gens.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

JUSTIN, VERNER, TÉLEIM, MINNA, FANCHETTE.

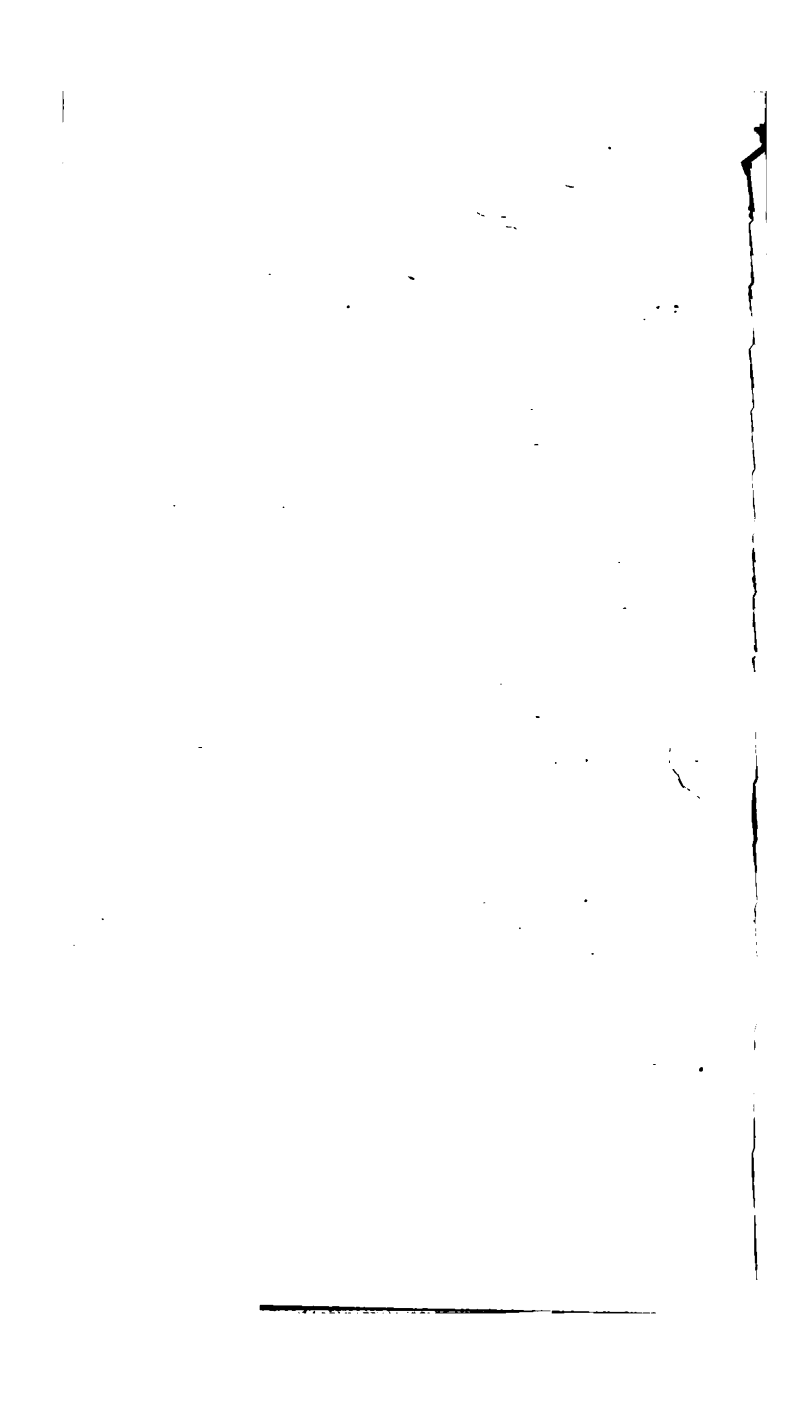
VERNER, *avec la plus grande joie et la plus grande précipitation.*

AH ! monsieur le major, vous la savez, sans doute, cette heureuse nouvelle, dont tout Berlin se réjouit ? Souffrez que je vous embrasse, et que, le premier de tout le régiment....

TÉLEIM.

Oui, mon ami, embrasse-moi. Allons aux pieds du roi lui rendre grâces ; et puis, acquittés de ce devoir, nous partirons pour la Saxe ; moi, l'époux de Minna ; toi, celui de Fanchette ; et tous les quatre les plus heureuses personnes de la terre.

FIN DES AMANTS GÉNÉREUX.



LA

PARTIE DE CHASSE

DE

HENRI IV,

COMÉDIE,

PAR COLLÉ,

Représentée, pour la première fois, le 16 novembre 1774.

NOTICE SUR COLLÉ.

Charles Collé naquit à Paris en 1709. Quand son éducation fut achevée, son père, qui étoit substitut du procureur du roi, le fit entrer dans le notariat. Il suivit assez long-temps cette carrière, et se dédommageoit de l'aride rédaction de ses minutes par la composition de grand nombre de couplets piquants. Devenu ensuite secrétaire de monsieur de Meulan, receveur-général des finances, il s'occupa, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, de s'assurer une petite fortune indépendante, et avoit atteint trente-sept ans lorsqu'il commença à travailler pour le théâtre. La plus grande partie des pièces qu'il a composées ont été représentées sur des théâtres de société. Trois seulement ont paru sur l scène françoise.

Dupuis et Desronais, comédie en trois actes, en vers libres, fut donnée, pour la première fois, le 17 janvier 1763, et eut dès lors un succès qui s'est toujours soutenu.

La Partie de chasse de Henri IV, comédie en trois actes, en prose, imprimée dès l'année 1766, ne fut jouée que le 16 novembre 1774. Elle eut vingt-six représentations, et l'on sait qu'elle est vivement applaudie à toutes ses reprises.

La Veuve, comédie en un acte, en prose, représentée au Théâtre François le 29 novembre 1771, fut retirée le lendemain.

Collé a retouché plusieurs anciennes comédies, et fut un des membres de la société du Caveau. Il mourut à Paris le 3 novembre 1783, âgé de soixante-quatorze ans.

PERSONNAGES.

HENRI IV, roi de France.

LE DUC DE SULLI, premier ministre.

LE DUC DE BELLEGARDE, grand écuyer.

LE MARQUIS DE CONCHINI, favori de la reine.

LE MARQUIS DE PRASLIN, capitaine des gardes.

Différents seigneurs de la cour, } personnages muets.
Deux gardes du corps, }

SAINT-JEAN, } officiers des chasses de la forêt de
LA BRISÉE, } Fontainebleau.

MICHEL RICHARD, surnommé MICHAU, meunier à Lieursain.

RICHARD, fils de Michau, et amoureux d'Agathe.

MARGOT, femme de Michau.

CATAU, fille de Michau, et amoureuse de Lucas.

LUCAS, paysan de Lieursain, et amoureux de Catau.

AGATHE, paysanne de Lieursain, et amoureuse de Richard.

UN BUCHERON.

DEUX BRACONNIERS.

UN GARDE-CHASSE, demeurant à Lieursain.

La scène est, au premier acte, à Fontainebleau, dans la galerie des réformés, au bout de laquelle est l'antichambre du roi; au second acte, dans la forêt de Sénart; et au troisième acte, dans la maison de Michau, au village de Lieursain.

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, *tous deux en uniforme de chasse.*

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air triste.*

Nous voici donc, depuis quatre jours, à Fontainebleau, et nous allons partir, dans deux heures, pour la chasse, mon cher duc de Bellegarde.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à part.*

Mon cher duc de Bellegarde!.. Le fat!.. (*Haut.*) Oui, mon très cher marquis de Conchini, nous allons aujourd'hui prendre un cerf.... peut-être deux.... et, au retour, nous soupons avec le roi

(car il vous a nommé aussi, vous, monsieur).... (*D'un air mystérieux.*) Cela s'arrange merveilleusement avec vos vues, que j'ai pénétrées.... Pour moi, cela me contrarie un peu; mais cela fait le désespoir, à coup sûr, d'une très grande dame, qui ne m'avoit pas destiné à souper ce soir avec le roi.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Je vous en livre autant; et cette chasse et ce souper, surtout, que dans tout autre temps j'eusse désiré avec passion, me désolent dans ce moment-ci.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Vous désolent, M. de Conchini?... Eh! mon dieu, oui, je sais bien, et vous me dîtes encore hier au soir que votre dessein étoit d'aller faire aujourd'hui un tour à Paris, pour voir votre petite Agathe.... (*D'un ton plus sérieux.*) Mais, mon très cher monsieur, vous n'êtes pas assez constamment dans les bonnes grâces du roi pour que ce contre-temps-ci (si c'en est un si grand que l'honneur de souper avec votre maître) puisse tant vous désoler.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

D'accord, monsieur le duc; et je sens bien que je dois tout sacrifier pour suivre cette grande affaire que vous savez....

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Eh! y a-t-il donc à balancer? Oh! monsieur, il faut faire marcher les affaires d'abord.... Que les

femmes viennent après, on leur donne son temps, s'il en reste.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Je conviens de tout cela; mais c'est que vous ignorez que, dans l'instant même, je reçois une lettre de Fabrici, de mon valet-de-chambre de confiance, de celui qui a chez moi le détail de ces choses-là; et ce négligent coquin me marque que cette petite paysanne s'est sauvée hier, dès le grand matin, en attachant ses draps à sa fenêtre, de la maison de Paris, où je la faisois garder à vue par ce maraud-là.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air surpris.*

Agathe s'est enfuie de chez vous?... Je ne conçois rien à cela. Comment! eh! à quoi en étiez-vous donc avec elle?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

J'en étois.... j'en étois à rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

A rien? Allons donc, quel conte!

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Oh! à rien; ce qui s'appelle rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh mais! cela est fabuleux, ce que vous voulez me faire croire là.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ce n'est point une fable, vous dis-je : d'honneur, rien n'est plus vrai. La petite sotte aime un animal de paysan, qu'elle alloit épouser quand je la fis enlever par Fabrici; elle adore M. Ri-

chard, le fils d'un meunier qui est de son village, qui est de Lieursain.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Un paysan de Lieursain? l'héritier présomptif d'un meunier? Voilà ce qui s'appelle un rival à craindre! Comment diable! voilà des obstacles qui ont dû vous arrêter tout court.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ne pensez pas rire, monsieur le duc, ils ont été insurmontables, du moins, pour moi. C'est que c'est une vertu!... c'étoient des fureurs!... Quoi donc! une fois n'a-t-elle pas pensé se poignarder avec un couteau qu'elle trouva sous sa main, que j'eus toutes les peines du monde à lui arracher.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air badin.*

Fort bien!... Continuez, monsieur; vous rendez, de plus en plus, votre petit roman fort vraisemblable; car, enfin, rien n'est plus commun que de voir une femme se tuer, surtout quand on l'en empêche.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *vivement.*

Oh! parbleu! elle ne jouoit pas : elle y alloit bon jeu, bon argent.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un ton badin.*

Tout de bon, cela étoit sérieux? Mais c'est du vrai tragique, en ce cas-là!

LE MARQUIS DE CONCHINI, *sans l'écouter, et après avoir rêvé un moment.*

J'aurois toutes les envies du monde de vous laisser courre votre cerf, à vous autres, et de

pousser jusqu'à Paris, moi, si le rendez-vous de la chasse étoit de ce côté-là. (*Voyant paroître deux officiers des chasses.*) Eh! parbleu! j'aperçois là-dedans deux officiers des chasses. Permettez-vous que je sache d'eux?... (*Appelant les deux officiers.*) Messieurs, messieurs, un mot, s'il vous plaît.

SCÈNE II.

DEUX OFFICIERS DES CHASSES, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LES OFFICIERS DES CHASSES, *ensemble, au marquis.*

Que souhaitez-vous, monsieur le marquis?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Dites-moi un peu, messieurs, de quel côté de la forêt est le rendez-vous de la chasse aujourd'hui?

PREMIER OFFICIER DES CHASSES.

Monsieur le marquis, c'est au carrefour de Chailli.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh! où est ce carrefour-là?

DEUXIÈME OFFICIER DES CHASSES.

Eh! mais, monsieur le marquis, c'est à près de trois lieues d'ici, en tirant droit vers Paris; et par le rapport que nous avons entendu faire à la Brisée, qui a détourné le cerf au buisson des halliers, il vous fera faire du chemin. Il a les pinces et les

os gros, il est fort bas jointé; et par les fumées, a-t-il dit, qu'il a vues dans les guignages, il le juge tout aussi cerf qu'il l'est, à coup sûr, par le pied.

PREMIER OFFICIER DES CHASSES, *au marquis.*

Oh! oui, il assure que c'est un cerf dix-cors. Oh! il vous conduira loin! Que sait-on? peut-être jusqu'à Rosni. (*D'une voix basse et d'un air de mystère, au duc de Bellegarde.*) Où l'on dit que M. de Sulli est exilé d'hier au soir.

DEUXIÈME OFFICIER DES CHASSES, *d'un air important.*

Non, il n'est parti que de ce matin. (*Au duc.*) La nouvelle est-elle vraie, monsieur le duc?

LE DUC DE BELLEGARDE, *avec indignation.*

Eh! fi donc! eh! non, messieurs, il n'y en a point de plus fausse.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *aux officiers des chasses.*

Et qui ait moins d'apparence. Je viens de le voir entrer au conseil avec le roi.

PREMIER OFFICIER DES CHASSES, *d'un air d'humeur.*

J'aimerois bien mieux qu'il fût entré dans son exil; il ne continueroit pas là ses injustices, qu'il appelle des économies royales.

DEUXIÈME OFFICIER DES CHASSES, *au marquis.*

Cela est vrai; car, tout récemment encore, il vient de nous supprimer de nos droits; et sûrement c'est pour en profiter lui-même. Je suis bien

certain qu'il ne revient rien au roi de ces retranchements-là.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un ton à en imposer.*

Doucement, messieurs, doucement; parlez avec plus de retenue et de respect d'un si grand ministre.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *aux deux officiers.*

Messieurs, monsieur le duc de Bellegarde a raison; il ne faut jamais dire du mal des gens en place... (*à part*) tant qu'ils y sont.

LE DUC DE BELLEGARDE, *aux officiers.*

Allons, allons, messieurs, laissez-nous.

(*Les deux officiers se retirent dans la pièce du fond, où ils restent jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCÈNE III.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *vivement.*

Eh bien! monsieur le duc, vous voyez, par ce bruit général de l'exil de M. de Sulli, la preuve du désir que l'on en a? Ma foi, je ne m'éloignerai pas. Je ne veux m'occuper que du souper de ce soir, et d'y saisir l'occasion de parler au roi, pour achever de le désabuser de son M. de Rosni, que je crois actuellement perdu, si vous voulez y donner les mains.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh bien! tenez, je serois fâché qu'il le fût: au

Conchini, assurément; et, comme je vous l'ai dit, il me reste toujours pour ce chien d'homme-là un fonds d'amitié dont je ne saurois me débarrasser. Et puis, d'ailleurs, c'est que je suis si peu fait à l'intrigue; j'y suis si gauche, que j'aime cent fois mieux me trouver à une surprise de place que dans une tracasserie de cour. J'y suis moins maladroit, vous dis-je.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *souriant.*

Monsieur le duc, vous avez plus d'adresse que vous n'en voulez faire paroître. La vôtre, dans ce moment-ci, ne m'échappe pas; et voici en quoi elle consiste : vous profiterez de l'effet de la mine, s'il est heureux, et, au cas qu'elle soit éventée, vous ne pourrez pas même être soupçonné d'avoir été un des ingénieurs.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air sérieux et fier, et avec beaucoup de hauteur.*

Un moment, monsieur, s'il vous plaît; vous ne pouvez ni ne devez penser que....

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant d'un air soumis et respectueux.*

Eh! non, non, monsieur le duc; je vois à présent ce que je puis, et ce que je dois penser de votre inaction. Tenez, votre vieille franchise, à vous autres seigneurs françois, vous fait regarder une intrigue, même la plus juste, comme un mal : moi, je n'y en trouve aucun; au contraire, vu celui que M. de Rosni cause dans le royaume, c'est une obligation que la France nous aura, à la signora

Galigaï et à moi, d'avoir intrigué pour la délivrer de ce ministre-là. Dans tout ceci, notre intention est bonne; nous ne voulons que le bien du François, nous autres.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Oh! je sais bien que c'est là votre but. (*Voyant paroître le roi avec le duc de Sulli.*) Mais voici le roi qui sort du conseil.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *bas, au duc de Bellegarde.*

M. de Sulli l'accompagne. Ils ont toujours l'air du plus grand froid; ils sont toujours mal ensemble : cela est excellent.

SCÈNE IV.

HENRI, *en uniforme de chasse;* LE DUC DE SULLI, *en habit ordinaire;* SUITE DES COURTISANS; LES DEUX OFFICIERS DES CHASSES, *qui se tiennent à la porte de l'antichambre du roi;* LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

HENRI, *au duc de Bellegarde, en s'avançant avec le duc de Sulli, auquel il marque avoir envie de parler d'abord.*

Bon jour, mon cher Bellegarde... (*Au marquis.*) Bon jour, M. de Conchini.... (*A Sulli.*) Le conseil a fini plus tôt que je ne croyois, M. de Sulli.... (*Au duc de Bellegarde et au marquis de Conchini.*) Notre

rendez-vous n'est qu'à midi.... Messieurs, nous aurons du temps pour tout.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ma foi! sire, votre majesté aura aujourd'hui un temps admirable pour sa chasse.

HENRI, *d'un air inquiet.*

Oui, l'on ne pouvoit pas désirer une plus belle journée pour cette saison-ci.... pour l'automne.

LE DUC DE SULLI.

Avant son départ, votre majesté n'auroit-elle point encore quelques autres ordres à me donner?

HENRI, *d'un air froid et gêné.*

Non, monsieur. Il me semble vous les avoir tous donnés dans le conseil... A moins que, vous-même, vous n'ayez quelque chose de particulier à me dire.

LE DUC DE SULLI.

Non, sire, je ne crois pas avoir rien oublié.... (*Après avoir un peu rêvé.*) Ah! pardonnez-moi, je me rappelle à présent l'affaire du brave Crillon. Je vais de ce pas chez lui pour....

HENRI, *l'interrompant, d'un air d'impatience.*

Vous n'aurez pas le temps de finir avec Crillon, monsieur, il vient à la chasse avec moi... Mais n'auriez-vous rien à me dire (*de l'air de l'embarras*) qui vous regardât, vous, monsieur?.. Tenez, auriez-vous le loisir de m'attendre ici un moment?.. Cela ne vous gêne-t-il point, monsieur?

LE DUC DE SULLI, *s'inclinant profondément.*

Moi, sire?... Ma vie et mon temps ont toujours

appartenu à votre majesté. Dans l'instant même, si vous l'ordonnez....

HENRI, *l'interrompant, d'un air plus affectueux.*

Non, dans cet instant-ci, il faut que j'aille voir la reine, que j'aille embrasser mes enfants; j'en meurs d'envie!... Attendez-moi ici même, dans cette galerie.... *(D'un air contraint.)* Il faut bien que je vous parle de vous, puisque vous ne voulez point m'en parler le premier... *(Au duc de Bellegarde.)* Vous, mon cher Bellegarde, suivez-moi. Vous n'entrerez pas chez la reine; il est de trop bonne heure : il ne fera pas encore grand jour; mais, en y allant, j'ai un mot à vous dire sur votre gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi, mon ami.

(Le roi sort, suivi de M. de Bellegarde et d'une partie des courtisans; les autres restent dans le fond, avec les deux gardes-chasses.)

SCÈNE V.

LE DUC DE SULLI, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à part.*

Faisons parler M. de Sulli.... Il lui échappera sûrement quelques propos indiscrets et pleins de hauteur, et je les rendrai au roi, ce soir, tels qu'il me les aura tenus... *(Au duc.)* Vous me voyez, monsieur le duc, dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le roi veut avoir avec vous. Vous

dissiperez facilement tous les nuages qui se sont élevés entre vous et lui, depuis quelque temps.... Je le désire bien vivement, du moins.

LE DUC DE SULLI, *d'un air froid.*

Je vous en ai toute l'obligation que je dois vous en avoir, M. de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très vivement.*

Ah! monsieur, qu'un grand ministre est à plaindre! L'envie et la calomnie le poursuivent sans relâche. Avec tout autre prince que notre monarque je craindrois que....

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant d'un air fier.*

Oui; mais avec lui je n'ai rien à craindre, et je ne crains rien, monsieur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très vivement.*

Vous pouvez avoir raison avec ce prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos services en tout genre; qui se souvient que, dans les premiers temps, vous lui avez sacrifié votre fortune; que vous aves exposé mille fois votre vie à ses côtés; que des blessures dont vous êtes couvert, vous en avez encore....

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant avec impatience.*

Eh! monsieur, de grâce, abrégeons.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *continuant.*

Je n'en dis point trop, monsieur, et le roi doit toujours avoir présent à l'esprit que vous avez négocié, au-dedans, avec tous les grands de son État, desquels il a été obligé de racheter son royaume pièce à pièce.... qu'au dehors, vos né-

gociations ont encore été plus brillantes. Il ne doit pas lui sortir de la mémoire que la feue reine Élisabeth vous donna à Londres....

LE DUC DE SULLI, *avec une impatience encore plus vive.*

Vive dieu! monsieur, encore une fois, finissons!... Toutes ces louanges si sincères ne me tourneront point la tête, je vous en préviens.... Voyons, à quoi en voulez-vous venir?

LE MARQUIS DE CONCHINI, *avec la plus grande vivacité.*

J'en veux venir, monsieur le duc, à la conséquence de tout cela : c'est qu'il est impossible que le roi n'ait pas conservé pour vous, au fond de son cœur, toute la reconnoissance qu'il doit à vos services; et je vous supplie de me dire si vous n'êtes pas de la dernière surprise que ce prince, après toutes les obligations qu'il vous a, et connoissant aussi bien votre âme, puisse un instant prêter l'oreille aux imputations calomnieuses dont on ne cesse de vous noircir dans son esprit depuis quelques mois.

LE DUC DE SULLI, *avec un air froid et railleur.*

Tenez, M. de Conchini, avec un homme moins franc que vous ne l'êtes, et qui n'auroit pas le cœur sur les lèvres, comme vous l'avez, je pourrois imaginer que la question que vous me faites là seroit tout-à-fait insidieuse, et qu'il me seroit également dangereux d'y répondre ou de me taire; mais avec vous...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant.*

Moi, qui vous suis dévoué et qui....

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant aussi.*

Oh! je le sais bien, M. de Conchini : aussi je vous dis qu'avec tout autre que vous, si je gardois le silence dans ce cas-là, ce silence pourroit être interprété au roi (par tout autre que par vous) comme l'effet d'une fierté criminelle, et que, si je parlois au contraire, ou que je convinsse de la facilité prétendue du roi à croire mes ennemis, j'offenserois injustement mon maître et mon bienfaiteur.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Oui, j'entends très bien....

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant.*

Cependant, monsieur, malgré les risques qu'il y auroit à courir en s'expliquant dans une circonstance si délicate, je dirois à ce quelqu'un d'artificieux, mal intentionné, et qui viendroit pour sonder mes sentiments sur tout cela, ce que je vous dirai à vous-même, M. de Conchini, ce que je dirois à mon meilleur ami : c'est qu'ayant toujours vécu sans reproches, et comptant fermement sur la justice du roi, je suis si persuadé, si convaincu d'ailleurs de ses bontés pour moi, que, quand j'entendrois de la bouche même de sa majesté qu'elle m'abandonne, je ne l'en croirois pas, et j'imaginerois que sa langue a trompé son cœur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air d'embarras.*

Ah! monsieur... oui... Mais gardez-vous bien de vous livrer à cette confiance aveugle... et voyez...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant d'un air fier et avec un mépris marqué.*

Je ne vois rien et je ne veux rien voir que cela, monsieur. Ce sont les purs sentiments de mon âme, et que vous pouvez rendre à sa majesté dans les mêmes termes.... C'est ce que je n'attends pas de vous, cependant, monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d'un style plus clair et moins figuré.....

LE MARQUIS DE CONCHINI, *troublé.*

Comment, monsieur, moi?... Pourriez-vous me croire capable?... (*Voyant reparoître le roi.*) Mais, voici le roi de retour.

(*Le roi s'arrête à la porte de la galerie avec le duc de Bellegarde, le marquis de Praslin, les deux officiers des chasses, et quelques autres personnages muets. Le duc de Sulli et le marquis de Conchini vont au-devant du roi, et Conchini passe dans l'antichambre, où il reste en vue avec les autres courtisans, qui marquent, pendant toute la scène suivante, leur inquiète curiosité sur l'évènement de l'entretien du roi avec Sulli.*)

SCÈNE VI.

HENRI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE PRASLIN, PLUSIEURS COURTISANS, LES OFFICIERS DES CHASSES, LE DUC DE SULLI, LE MARQUIS DE CONCHINI.

HENRI, *donnant ses ordres à l'entrée de la galerie.*

BELLEGARDE, d'Aumont, Brissac, Duplessis, Matignon, Villars, La Châtre, Clermont, et vous aussi, monsieur de Montmorenci, tenez-vous quelques moments dans cette pièce-ci, je vous prie. Nous partirons après pour la chasse. Mais j'ai à parler auparavant en particulier à monsieur de Sulli..... (*Au marquis de Praslin.*) Marquis de Praslin, tenez-vous aussi là-dedans, et mettez à cette porte deux de mes gardes en sentinelle avec la consigne de ne laisser entrer personne dans ma galerie.... N'en faites pourtant pas fermer les portes. Je ne m'embarrasse pas que l'on nous voie; mais je ne veux pas que l'on soit à portée de nous entendre.... (*M. de Praslin pose lui-même les sentinelles. Henri, prenant M. de Sulli par la main, l'amène, sans rien dire, jusqu'au bord des rampes, quitte sa main, le regarde, et reste un moment sans parler.*) Eh bien! monsieur, la façon dont nous sommes ensemble depuis six semaines, le froid que je vous marque et la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l'un de l'autre, vous vous accommodez donc de tout cela, monsieur? vous n'êtes donc point inquiet?

LE DUC DE SULLI, *d'un air noble et respectueux.*

Sire, avec tout autre prince que Henri je me croirois perdu, en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familière que vous me témoigniez toujours; mais, avec votre majesté, j'ai pour moi votre équité, vos sentiments... oserois-je dire votre amitié et mon innocence? Tout cela me rassure; je suis tranquille.

HENRI, *d'un air un peu attendri.*

Cette tranquillité peut marquer, je vous l'avoue, le témoignage d'une conscience pure, et qui n'a point de reproches à se faire; mais, cependant, monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie et m'adresse des plaintes contre vous, et vous gardez le plus profond silence.

LE DUC DE SULLI, *d'un air ferme et respectueux.*

Oui, sire, c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que votre majesté m'ouvre la bouche sur des faits dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossière calomnie.... Parler le premier à votre majesté de toutes ces imputations odieuses et absurdes, c'eût été, en quelque façon, leur donner du crédit, et en reconnoître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations auxquelles vous-même ne croyez pas, sire.

HENRI, *avec bonté.*

Eh! mais, mais....

LE DUC DE SULLI, *avec force.*

Non, sire, vous n'y croyez pas..... Il n'y a

qu'une seule de ces accusations qui ait quelque air de vérité, ou, pour mieux dire, de la vraisemblance.... (*Tirant de sa poche un papier.*) C'est ce billet de moi, que vous me renvoyâtes hier au soir par La Varenne. Quatre mots, que j'ai mis au bas, vous en développeront toute l'énigme. Que votre majesté daigne jeter les yeux sur l'explication que j'y donne. (*Il donne au roi ce papier.*)

HENRI, *regardant le papier.*

Je tombe de mon haut!... (*Prenant la main du duc de Sulli.*) Ah! M. de Rosni, comme ils m'ont trompé, les cruelles gens!

LE DUC DE SULLI.

Quant aux satires, et surtout, sire, au libelle fait par Juvigni, avec tant de force de style et d'éloquence, et que j'ai lu, tout aussi bien que votre majesté....

HENRI, *l'interrompant, avec feu.*

Quoi! vous l'avez lu, Rosni? et vous n'êtes pas venu, tout de suite, pour vous expliquer avec moi?..

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant.*

Non, sire, je l'ai méprisé. Ce n'est pas que si votre majesté m'en eût parlé la première, j'eusse voulu et que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une justification qui doit....

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appelez-vous justification, mon ami? Ven-

tre-saingris! l'éclaircissement que vous me donnez sur ce billet répond lui seul à tout.... à tout, et je n'ai plus rien à entendre.

LE DUC DE SULLI, *avec le plus grand feu.*

Pardonnez-moi, sire, il est de toute nécessité que vous ayez la bonté d'entendre ma justification; et la voici.... Depuis trente-trois ans je vous sers; j'ose vous dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour votre majesté se joint l'honneur, dont je ne me suis et dont je ne veux jamais m'écarter. Ils se réunissent, l'un et l'autre, à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu'à mon dernier soupir.... Ce sont là mes vrais sentiments.... Pour vous persuader, au contraire, ou que je veux ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établissent dans leurs propos et dans leurs libelles que des possibilités purement chimériques.... Eh! en effet, quel seroit mon but dans une trahison prise dans le grand?.. De me mettre votre couronne sur la tête? Vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugement pour tenter l'impossible. De la faire passer à quelqu'autre branche de votre maison, ou à quelque puissance étrangère? Ah! mon prince! ah! mon héros! quel autre monarque, quelles puissances, quels États peuvent jamais élever ma fortune aussi haut que vous avez élevé la mienne?

HENRI, *le serrant dans ses bras.*

Ah! mon cher Rosni! mon cher Rosni!

LE DUC DE SULLI, *poursuivant avec feu.*

Ah! mon cher maître, vous le serez toujours... Vous m'aimez, vous m'estimez.... oui, sire, vous m'estimez au point que j'ai la noble présomption de croire que vous n'avez point eu (dans cette affaire-ci même) de soupçons réels sur ma fidélité... ce que j'appelle de véritables soupçons. Non, sire, vous n'en avez point eu.

HENRI, *reprenant vivement.*

Pour de vrais soupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu ; à peine étoient-ce de légères inquiétudes, et si foibles encore qu'elles n'avoient aucune tenue.... Eh! tiens, mon cher Rosni, je vais t'ouvrir mon cœur : je n'eusse jamais eu ces légères inquiétudes, jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur ta fidélité, si nous eussions vécu, tous les deux, dans un autre temps : mais, dans ce siècle affreux, dans ce siècle de troubles, de conspirations, de trahisons, où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies de la part de ceux que j'avois traités comme mes meilleurs amis ; où j'ai pensé être mille fois le jouet et la victime de la scélératesse de leurs complots.... tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance.... Je les réparerai, M. de Rosni, par de nouveaux bienfaits, qui porteront au plus haut point d'élévation et vous et votre maison. Je veux que....

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant avec feu.*

Arrêtez, sire! Vos bontés pour moi iroient peut-

être trop loin : il faut y mettre des bornes. Vos malheurs et les plus noires ingratitudes ont dû nourrir et étendre vos défiances; que votre cœur n'en ait plus désormais pour moi : je le mérite. Mais que votre majesté mette la plus grande prudence et une extrême circonspection dans les bienfaits dont elle voudroit encore m'honorer. Je suis le premier à lui demander à genoux de ne jamais me donner de places fortes, de principautés; en un mot, de ne jamais me faire de ces sortes de grâces qui puissent me donner la possibilité de me déclarer chef de parti, si je voulois le tenter. Ces grâces-là, sire, sont des armes qui n'en seroient jamais pour moi; mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI, *avec la plus grande vivacité de sentiment.*

Grand-maître, tu n'auras jamais d'ennemis à craindre tant que je vivrai.

LE DUC DE SULLI, *après s'être incliné pour le remercier.*

Ah! sire, plût à Dieu que cela fût vrai!... Mais cet entretien-ci est la preuve du contraire, et des effets cruels que peuvent produire des calomnies, travaillées de main de courtisan.

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Eh! mais, elles n'en auroient produit aucuns, si, depuis que je vous boude, cruel homme que vous êtes, vous eussiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi... Ah! Rosni, cela n'est

pas bien à vous! Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l'aie déposé dans votre sein : projets, affaires, plaisirs, amitiés, amours, chagrins domestiques, je vous ai tout confié; et vous, vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi!... Les larmes m'en viennent aux yeux! Les princes ne peuvent-ils donc avoir un ami?

LE DUC DE SULLI, *du ton le plus attendri.*

Ah! mon adorable maître! cette force, cette vérité de sentiment m'éclairent à présent sur ma faute. Oui, sire, j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le premier instant, et de...

HENRI, *l'interrompant avec la plus grande vivacité.*

Oui, monsieur!... et vous sentiriez encore mille fois davantage votre tort, si vous saviez, mon ami, ce que j'ai souffert, moi, pendant notre espèce de brouillerie.... Que cela n'arrive donc plus... Je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures; entendez-vous, Rosni?

LE DUC DE SULLI, *avec passion.*

Oh! je les préviendrai dès leur naissance. Ah! sire! ah! mon ami! Pardonnez au trouble de mon cœur... ce mot... qui vient de m'échapper.

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Appelle-moi ton ami, mon cher Rosni! ton ami! Eh! que je l'ai bien sentie cette amitié que j'ai pour toi! Tiens, lorsque tout à l'heure, auparavant de passer chez la reine, je me suis contraint

à te faire un accueil froid, et que je t'ai appelé *monsieur*, te rappelles-tu de ne m'avoir répondu que par une inclination de tête et une révérence profonde? Eh bien! en voyant ta douleur et ton attendrissement, mon cher Rosni, peu s'en est fallu que, dans ce moment, je ne t'aie jeté les bras au cou, et que je n'aie commencé par là notre explication.

LE DUC DE SULLI, *dans le dernier attendrissement, et d'une voix entrecoupée.*

Ah! sire! ce dernier trait... Ah! permettez qu'avec les larmes de la joie et de la plus tendre sensibilité, je me précipite à vos pieds pour vous remercier... (*Il se jette aux pieds du roi.*)

HENRI, *le relevant avec vivacité.*

Eh! que faites-vous donc là, Rosni?... Relevez-vous donc... Prenez donc, prenez donc garde. Ces gens-là qui nous voient, mais n'ont pas pu entendre ce que nous disions, vont croire que je vous pardonne. Vous n'y songez pas: relevez-vous donc... (*M. de Rosni, un genou en terre, reste la bouche collée sur la main du roi pendant tout ce couplet. Le roi le relève et l'embrasse à plusieurs reprises, puis il va vers la porte.*) (*Au marquis de Praslin.*) Marquis de Praslin, faites relever vos sentinelles; tout le monde peut entrer, et partons pour la chasse. (*A tous les courtisans.*) Mais, auparavant que de monter à cheval, je suis bien aise, messieurs, de vous déclarer à tous que j'aime Rosni plus que jamais, et qu'entre lui et moi c'est à la vie et à la mort.

LE DUC DE SULLI.

Ah! sire, comment pourrai-je jamais reconnoître....

HENRI, *l'interrompant.*

En continuant de me servir comme vous m'avez toujours servi, M. de Rosni.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au duc de Sulli.*

Ah! parbleu! mon cher duc, je prends bien part...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant, au duc de Sulli.*

Ah! monsieur, l'excès de ma joie...

HENRI, *les interrompant tous les deux.*

Allons, allons, vous lui ferez tous vos compliments à la chasse, où je veux qu'il vienne avec nous.

LE DUC DE SULLI.

Moi, sire?

HENRI.

Vous-même, mon cher Rosni. Je sais bien que vous n'aimez pas autrement la chasse; mais j'aime à être avec vous aujourd'hui, moi, toute la journée, mon ami.

LE DUC DE SULLI.

Je suis pénétré de ce que vous dites là, sire; cependant, si votre majesté m'en dispensoit....

HENRI, *l'interrompant.*

Non, mon pauvre Rosni, ma chasse ne peut

être heureuse si vous n'y venez pas; et j'ai des pressentiments que, si vous en êtes, il nous arrivera des aventures agréables; j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller, et venez nous joindre au rendez-vous. L'on n'attaquera pas que vous n'y soyez. (*Il lui donne un petit coup sur la joue en signe d'amitié.*)

LE DUC DE SULLI.

Allons, sire, je cours donc bien vite m'habiller.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

HENRI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, PLUSIEURS COURTISANS, LES OFFICIERS DES CHASSES.

HENRI, *à Conchini.*

M. de Conchini, il y aura bien des gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas jusqu'à un certain point.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ce n'est pas à moi, sire, je vous le jure.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au roi.*

Ma foi, sire, ce raccommodement-ci étoit désiré de tous ceux qui aiment le bien de votre État.... Cet homme-là sera toujours le bras droit de votre majesté, et il est d'une habileté dans les affaires...

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appelez-vous dans les affaires? Ajoutez donc à la tête de mes armées, dans mes conseils, dans les ambassades.... Je l'ai toujours présenté avec succès à mes amis et à mes ennemis.... Mais, partons, partons.

(Le roi sort, et est suivi de toute sa cour.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'entrée de la forêt de Sénart, du côté de Lieursain.

SCÈNE I.

LUCAS, CATAU, *habillés en paysans du temps de Henri IV.*

(L'on entend un cor-de-chasse dans l'éloignement.)

LUCAS.

Parguenne! mam'selle Catau, entendais-vous ces corneux-là? Encore un coup, v'nais vous en voir la chasse avec moi. All'n'est pas loin d'ici. Allons du côté que j'entendons les cors.

CATAU.

Oh! Lucas, je n'ons pas le temps; il faut que je nous en retournions cheux nous.

LUCAS.

Dame! c'est que ça n'arrive pas tous les jours, au moins, que la chasse vienne jusqu'à Lieursain... J'y verrons peut-être notre bon roi Henri.

CATAU.

Vraiment, j'aurions bien envie de l'voir, car je ne l'connoissons pas pus qu'toi, Lucas; mais il se fait tard, ma mère m'attend : faut que je l'y aide

à faire le souper. Mon frère Richard arrive ce soir.

LUCAS.

Quoi! M. Richard arrive ce soir? Queu plaisir! queu joie!... J'espérons qu'il déterminera à mon mariage avec vous, M. Michau, votre père, qui barguigne toujours.... Mais, parguenne! c'est bian mal à vous de ne m'avoir pas déjà dit c'te nouvelle-là!

CATAU.

Est-ce que j'ai pu vous la dire pus tôt donc? Je viens de l'apprendre tout à l'heure.

LUCAS.

Eh bian! falloit me la dire tout de suite.

CATAU.

Queu raison! Est-ce que je pouvois vous dire ça auparavant que de vous avoir rencontré?

LUCAS.

Bon! vous pensiais bian à me rencontrer, tant seulement! Vous ne pensiais qu'à courir après la chasse. Est-ce là de l'amiquié donc, quand on a une bonne nouvelle à apprendre à quelqu'un?

CATAU, *à part.*

Mais, voyez donc queue querelle il me fait, pendant que je n'ai voulu voir la chasse que parce que je savois ben que je l'rencontrerions en chemin, ce bijou-là!... et il faut encore qu'il me gronde!... (*A Lucas.*) Allez, vous êtes un ingrat.

LUCAS, *d'un air tendre.*

Eh! pardon, mam'selle Catau; c'est que j'igno-

rions tout ça, nous.... Dame! voyais-vous? c'est que je vous aimons tant, tant, tant!

CATAU.

Eh! pardi! je vous aimons ben aussi, nous, monsieur Lucas; mais je n'vous grondons pas que vous ne l'méritiais.

LUCAS, *en riant.*

Oh! tatigué! vous me grondais bian queuquefois sans que je le méritions!... Par exemple, hier encore, devant M. et madame Michau, ne me grondîtes-vous pas d'importance, à propos de c'te dévergondée d'Agathe, qui a pris sa volée avec ce jeune seigneur? Dirais-vous encore que j'avions tort?

CATAU, *d'un air mutin.*

Oui, sans doute, je le dirai encore. Je ne saurois croire, moi, qu'Agathe se soit en allée exprès avec ce monsieur. C'est une fille si raisonnable, elle aimoit tant mon frère Richard!... Allais, allais, il y a queuque chose à cela, que je ne comprenons pas.

LUCAS, *en se moquant.*

Oh! jarnigoi! je le comprends bian, moi.

CATAU.

Oh! tiens, Lucas, ne renouvelons pas c'te querelle-là, car je te gronderions encore, si j'en avions le temps. Mais j'ons affaire... Adieu, Lucas.

LUCAS.

Adieu, méchante.

CATAU, *lui jetant son bouquet au nez.*

Méchante!... Tiens, v'là pour t'apprendre à parler.

(Elle s'en va.)

SCÈNE II.

LUCAS, *seul, regardant du côté par où Catau est partie.*

ATTENDAIS donc, attendais donc.... La petite espiègle, alle est déjà bian loin.... C'est gentil pourtant ça.... La façon dont all'me baille son bouquet, en faisant semblant de me l'jeter au nez, en est tout-à-fait agreyable... *(Ramassant le bouquet et apercevant Agathe en se relevant.)* Mais, que vois-je? ons-je la berlue?... Avec tous ces biaux ajustorions-là? c'est mam'selle Agathe, dieu me pardonne!

SCÈNE III.

AGATHE, *habillée comme une bourgeoise, étoffe du temps de Henri IV; vertugadin en grand collet monté, en dentelles fort empesées, et coiffée en dentelles noires;* LUCAS.

AGATHE.

C'EST moi-même, mon cher Lucas.... De grâce! écoute-moi un moment.

LUCAS, *l'interrompant.*

Tatigué! comme vous v'là brave, mam'selle

Agathe! Vous v'là vêtue comme une princesse.... Vous arrivais donc de Paris.... de la cour?... Faut qu'vous y ayiez fait eune belle forteune, depuis six semaines qu'vous êtes disparue de Lieursain! M. Jérôme, vot'père, qu'est le pus p'tit fermier de ce canton, il n'a pas dû vous reconnoître... Allais, vous devriais mourir de pure honte.

AGATHE, *d'un air triste.*

Hélas! les apparences sont contre moi; mais je ne suis point coupable. Le marquis de Conchini m'a fait enlever, malgré moi, et m'a fait conduire à Paris. Ce cruel m'a tenue six semaines dans une espèce de prison.... Ma vertu, mon courage et mon désespoir m'ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains. Je me suis échappée; j'arrive à l'instant, et t'ayant aperçu d'abord, et ayant à te parler, je n'ai pas voulu me donner le temps de quitter ces habits, qu'on m'avoit forcée de prendre, et qui paroissent déposer contre mon honneur.

LUCAS, *d'un air moqueur.*

« Déposer contre mon honneur!... » Les biaux tarmes! Comme ça est bian dit! V'là ce que c'est que d'avoir demeuré, depuis vot' enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans, cheux c'te signora Léonore Galigaï, là ousque ce marquis de Conchini est devenu vot' amoureux. Dame! d'avoir été élevée cheux ces grands seigneurs, ça vous ouvre l'esprit d'eune jeune fille, ça! Ça vous a appris à bian parler.... et à mal agir.... Mais, parce qu'ous

avais de l'esprit, pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous?... Crayais-vous que je vous crairons? Tarare! comme je sis la dupe de c'te belle loquence-là!

AGATHE.

Mais, si tu veux bien, mon ami....

LUCAS, *l'interrompant.*

Moi, vot'ami, après ce qu'ous avais fait? l'ami d'une parfide qui trahit M. Richard, à qui alle assure qu'all' l'aime; et qui après le plante là, pour eun seigneur qu'all' ne peut épouser?... à qui all' vend son honneur pour avoir de biaux habits, et n'être pus vêtue en paysanne? Moi, l'ami d'une criature comme ça!... fi! morgué! ignia non pus d'amiquié pour vous dans mon cœur qui gni en a sur ma main, voyais-vous?

AGATHE.

Encore un coup, Lucas, rien n'est plus faux que....

LUCAS, *l'interrompant.*

Rian n'est pus vrai.... et ça est indigne à vous d'avoir mis comm' ça le trouble dans not' village... d'avoir arrêté, tout court, nos mariages... J'étois près d'épouser, moi, mam'selle Catau, la sœur de M. Richard. M. Michau, son père, à elle et à lui, M. Michau, qu'est le plus riche meunier de ce royaume, vous auroit mariée, vous-même, à M. Richard, son fils, qu'est un garçon d'esprit, qu'a fait ses études à Melun, qui parle comme un livre, de même que vous.... qui sait le latin, et

qui, à cause de ça, et de dépit de ce que vous l'avez abandonné, va, se dit-il, se précipiter dans l'église, à celle fin de devenir, par après, not' curé.

AGATHE.

Puisque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi, du moins, si Richard est ici.

LUCAS.

Non, il n'y est pas; il n'y sera que ce soir. N'a-t-il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris, mam'selle, à celle fin de demander justice à not' bon roi, qui ne la refuse pas pus aux petits qu'aux grands?

AGATHE, *à part, en soupirant.*

Que je suis malheureuse!... Comment me justifier?... (*A Lucas.*) Sans que je puisse m'en plaindre, Richard aura toujours droit de conserver des soupçons odieux.

LUCAS.

Il auroit un grand tort d'en consarver, oui... (*Voyant Agathe en pleurs.*) Bon! vous larmoyez!... Eh! ouiche! tous ces pleurs de femmes-là sont de vraies attrape-minettes.

AGATHE.

Hélas! je te pardonne de ne pas me croire sincère.... Mais, si ce n'est pas pour moi, du moins, par amitié pour Richard, rends-lui un service, qu'en t'apercevant, au commencement de la forêt, je suis venue te demander ici... C'est pour lui que tu agiras.

LUCAS.

Voyons, queuque c'est, mam'selle?

AGATHE, *très affectueusement.*

C'est un service qui tend à me justifier vis-à-vis de mon amant, s'il est possible... De grâce! rends-lui cette lettre (*elle lui présente une lettre*) que je lui écrivois, à tout hasard, et que l'occasion que je trouvai, sur-le-champ, de me sauver ne m'a pas même laissé le temps d'achever.... Donne-la lui donc.... Prends-moi en pitié, et ne me réduis pas au désespoir en me refusant.

LUCAS, *attendri et se retenant de le laisser voir.*

Baillez-moi c'te lettre, la belle pleureuse; je la li rendrons. Vous m'avez attendri; mais ne pensais pas pour ça m'avoir fait donner dans le pagneau, non.... non, palsangué! et je l'y parlerons contre vous; je vous en prévenons d'avance.... Je n'voulons pas que not' ami Richard, et qui sera bientôt not' biau-frère, achetient chat en poche, entendais-vous?

AGATHE.

Va, ce n'est pas toi qu'il m'importe de convaincre de mon innocence; c'est mon amant, c'est son père, aux pieds desquels je suis résolue de m'aller jeter pour leur jurer que je ne suis point coupable... Avertis-moi seulement dès que Richard sera arrivé.

LUCAS.

Oui, oui, je vous avartirons. Allais, allais, je vous le promettons. (*Agathe s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

LUCAS, *seul, et mettant la lettre dans sa poche.*

Comme ces femelles avont les larmes à commandement! Ça pleure quand ça veut, déjà et d'un... et pis, quand il s'agit de leux honneur, ces filles vous font d'shistoires, d'shistoires... qui n'ont ni père, ni mère, et, presque toujours, nous autres hommes, après avoir bian bataillé pour ne les pas craire, j'finissons toujours par gober ça... Je sommes assez benêts pour ça.... (*Le jour baisse.*) Et, d'ailleurs, c'te petite mijaurée-là, qui par son équipée m'a reculé, à moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j'aimons de tout not' cœur! c'est-il pas endèvant ça?.... Mais, l'ami Richard devroit être arrivé, car le jour commence à tomber un tantinet.... (*Voyant paroître Richard.*) Eh! mais, c'est li-même.

SCÈNE V.

RICHARD, LUCAS.

LUCAS, *courant l'embrasser.*

Pardi! M. Richard, que je nous embrassions!.. Encore.... morgué! encore. Je ne m'en sens pas d'aise, mon ami.

RICHARD.

Ah! mon cher Lucas, j'ai plus besoin de ton amitié que jamais; mon malheur est sans ressource.

LUCAS.

J'nous en étions toujours bian douté.... Mais, comment ça, donc?

RICHARD.

Comment?... Tu as vu que j'étois parti pour Paris, dans le dessein de m'aller jeter aux pieds de sa majesté; mais ce malheureux marquis de Conchini, qui a su mon projet, sans doute, par ses espions, dont je me suis bien aperçu que j'étois suivi, m'a fait dire qu'il me feroit arrêter si je restois à Paris.

LUCAS.

Queu scélérat!

RICHARD.

Ce ne sont point ses menaces qui m'ont déterminé à revenir, c'est une lettre qu'après cela j'ai reçue d'Agathe.... La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus.

LUCAS.

All' vous avoit déja écrit?

RICHARD, *très vivement.*

Oui, Lucas. Elle m'a écrit qu'elle ne m'aimoit plus, elle!... elle!... Ah! sans doute cet infâme séducteur, soit par force, soit par adresse, est parvenu à s'en faire aimer, lui-même. Elle aura été éblouie par la grandeur imposante de ce vil seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi! all' l'aime? vrai?

RICHARD, *avec transport.*

Oui, elle l'aime; elle ne m'aime plus... Ma rage!... Mais calmons ces transports, qui ne font qu'irriter mes maux... Oublions-la... Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS.

Oh! vous ferez très bian. All' est ici, c'tapendant.

RICHARD, *très vivement.*

Elle est ici? elle est ici?

LUCAS.

Oui, all' est ici de tout à c'theure. All' m'est déjà venu mentir sur tout ça, la petite fourbe! et pour se justifier, ce dit-elle, all' m'a même baillé pour vous eune lettre, que j'ons là.

RICHARD, *encore plus vivement.*

Quoi! tu as une lettre d'elle, et pour moi? Donne donc.

LUCAS, *lui montrant la lettre sans la lui donner.*

Tenais, la v'là; mais, croyais-moi, déchirons-la sans la lire. Gnia que des faussetés là-dedans.

RICHARD, *la lui arrachant.*

Eh! donne toujours... (*A part.*) Quelle est ma foiblesse!... (*A Lucas.*) Tu as raison, Lucas, je ne devrois pas la lire... Mon plus grand tourment est de sentir que j'adore encore Agathe plus que jamais.

LUCAS.

C'est bian adoré à vous. (*Richard ouvre la lettre*

et se met à la lire bas.) Mais, lisais donc tout haut, que je voyions c' qu'all' chante.

RICHARD, *lisant la lettre haut, d'une voix altérée, et le cœur palpitant.*

Très volontiers. (*Il lit.*)

« Le lundi, à six heures du matin. »

« N'ajoutez aucune foi, mon cher Richard, à « l'affreuse lettre que vous avez sans doute reçue « de moi; c'est le valet-de-chambre du marquis de « Conchini, ce vilain Fabricio, qui m'a forcée de « vous l'écrire, en m'apprenant que vous étiez à « Paris, et que son maître étoit déterminé à se « porter contre vous aux dernières violences, si je « ne vous l'écrivois pas. Il m'a promis, en même « temps, que, pour prix de ma complaisance, l'on « m'accorderoit plus de liberté. Ce dernier article « m'a décidée; car, si l'on me tient parole, je « compte employer cette liberté à me sauver d'ici. « Nul danger ne m'effraiera. Je crains moins la « mort que de cesser d'être digne de vous. Je vous « écris cette lettre sans savoir par où ni par qui je « puis vous la faire tenir. C'est un bonheur que je « n'attends que du ciel, qui doit protéger l'inno- « cence. Je vous aime toujours; je n'aimerai jamais « que.... Mais j'aperçois que la petite porte du « jardin est ouverte... Ma fenêtre n'est pas bien « haute.., avec mes draps, je pourrai... J'y vole. »

(*A part, après avoir lu.*)

Ah ciel! elle sera descendue par la fenêtre! (*A Lucas.*) Eh! si elle s'étoit blessée, Lucas?

LUCAS, *d'un air railleur.*

Blessée?... Je venons de la voir.... Vous donnais donc comme un gniais dans toute c't'écriturelà, vous?

RICHARD.

Comment! que veux-tu dire?

LUCAS.

Tatigué! qu'alle a d'gnimagination c'te fille-là! La belle lettre! queu biau style! comm' ça est en même temps magnifique et parfide!

RICHARD.

Quoi! Lucas, tu pourrois penser qu'elle me trompe? qu'elle pousseroit la perfidie jusqu'à...

LUCAS, *l'interrompant.*

Oui, morgué! je l'croyons de reste. Ce marquis et elle, ils auront arrangé c'te lettre-là ensemblement, et, par exprès, pour qu'ous en soyais le claude.

RICHARD.

Non, elle n'est point capable d'une telle horreur; et toi-même...

LUCAS, *l'interrompant.*

Et moi-même... je vous disons que c'est sûrement là un tour de ce marquis. Il n'en veut pus; il la renvoie à son village.

RICHARD.

Comment, malheureux! tu t'obstines à vouloir qu'une fille comme Agathe....

LUCAS, *l'interrompant.*

Malheureux?.... Oh! point d'injures, not' ami.

Mais, tenais, quand je n'nous y obstinerions pas, là, posez qu'all' soit innocente..... Après avoir été six semaines cheux ce seigneur, qu'est-ce qui le croira? Faut qu'all' le prouve paravant que vous puissiais la revoir avec honneur. Voudriais-vous, en la revoyant avant qu'all' soit justifiée, courir les risques de vous laisser encore ensorceler par elle, et qu'all' vous conduisisse à l'épouser? C'est ce qui vous arriveroit, da, et ce qui seroit biau, n'est-ce pas?

RICHARD, *très tristement.*

Oui, tu as raison, Lucas; je ne dois pas m'exposer à la voir. Je sens trop bien la pente que j'ai à me faire illusion. Mais allons chez toi, mon cher ami : j'y veux passer une heure ou deux pour calmer mes sens et me remettre un peu. *(Il est tout-à-fait nuit.) (Tendrement, à part.)* Ne portons point chez mon père, et au sein de ma famille, les apparences, du moins, du chagrin qui me dévore.

LUCAS.

Oui, v'nais-vous-en cheux nous. Aussi bian v'là la nuit close, et c'te forêt, comme vous savais, n'est pas sûre à ces heures-ci. Ignia tant de braconniers et de voleurs; c'est tout un. *(Entendant du bruit.)* Tenais, tenais, il me semble que j'en entends déjà quelques-uns dans ces taillis.

RICHARD, *écoutant et soupirant.*

Oui, allons, mon ami. Nous parlerons chez toi de ton mariage avec ma sœur Catau. Puisque le mien ne peut pas se faire, je veux presser mon père

de finir le tien. Il n'est pas juste que tu souffres de mon malheur. Ce seroit un chagrin de plus pour moi.

(Ils se retirent ensemble.)

SCÈNE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, *arrivant dans l'obscurité et en tâtonnant.*

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Nous avons manqué nos relais, monsieur le duc; cela est cruel.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ah! d'autant plus cruel, mon cher Conchini, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas... Comme la nuit est noire!

LE MARQUIS DE CONCHINI.

L'on n'y voit point du tout. J'ai même de la peine à vous distinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin...

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Un chemin du diable!... Quel cerf!.... Il s'est fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailli : il passe ensuite la rivière, nous fait traverser la forêt de Rougeant, où il tient encore deux mortelles heures. Il nous conduit enfin bien avant dans Sénart, où nous sommes...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant.*

Sans savoir où nous sommes. (*Entendant venir quelqu'un.*) Mais j'entends marcher. Quelqu'un vient à nous.

SCÈNE VII.

LE DUC DE SULLI, *arrivant en tâtonnant, et saisissant le bras du duc de Bellegarde;* LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE DUC DE SULLI, *au duc de Bellegarde, qu'il prend pour le roi.*

Ah! sire, seroit-ce vous?... Est-ce vous, sire?

LE DUC DE BELLEGARDE, *au marquis de Conchini.*

C'est la voix de M. de Rosni, et son cœur; car il n'est occupé que de son roi.

LE DUC DE SULLI, *reconnoissant le duc de Bellegarde.*

C'est moi-même. Eh! c'est vous, duc de Bellegarde? Êtes-vous seul ici? Savez-vous où est le roi? a-t-il quelqu'un avec lui?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en suis séparé; il n'étoit point avec le gros de la chasse quand je l'ai perdu; et, pour moi, je suis ici uniquement avec le marquis de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à M. de Sulli.*

Avec votre serviteur, duc de Sulli. Mais, vous, qu'avez-vous donc fait de votre cheval?

LE DUC DE SULLI.

Je l'ai donné à un malheureux valet, qui s'est cassé la jambe devant moi. Mais, dites-moi donc, messieurs, en quel endroit de la forêt nous trouvons-nous ici?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ma foi, nous y sommes égarés; voilà tout ce que nous savons.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Cela est agréable, et surtout pour un galant chevalier comme moi, qui devois, ce soir même, mettre fin à une aventure des plus brillantes. Soit dit, entre nous, sans vanité et sans indiscrétion, messieurs.

LE DUC DE SULLI, *d'un air brusque.*

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies en tête! Je pense au roi, moi. Il n'aura peut-être été suivi de personne; la nuit est sombre : je crains qu'il ne lui arrive quelqu'accident.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air indifférent.*

Bon! quel accident voulez-vous qu'il lui arrive?

LE DUC DE SULLI, *vivement.*

Eh quoi! monsieur, ne peut-il pas être rencontré par un braconnier, par quelque voleur? Que sais-je, moi? (*Avec colère.*) En vérité, le roi devroit bien nous épargner les alarmes où il nous met pour lui! Que diable! ne devroit-il pas être content d'être échappé à mille périls, qui étoient peut-être nécessaires dans le temps? et cet homme-

là ne sauroit-il se retenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout-à-fait inutiles?

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Eh! mais, mais, mon cher Sulli, vous mettez les choses au pis.... J'aime le roi autant que vous l'aimez, et....

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant, d'un air indifférent.*

Et moi aussi, assurément... mais, par ma foi! c'est vouloir s'inquiéter à plaisir que de....

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant brusquement.*

Vive dieu! messieurs, nous avons une façon d'aimer le roi tout-à-fait différente; car moi, je vous jure que, dans ce moment-ci, je ne suis nullement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout pour lui, moi; je ne suis pas aussi tranquille que vous l'êtes.

SCÈNE VIII.

UN PAYSAN, *ayant sur le dos une charge de bois;* LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE PAYSAN, *chantant, à part, sur l'air des Forgerons de Cythère.*

« Je suis un bûcheron
« Qui travaille et qui chante... »

LE DUC DE SULLI, *au paysan, en l'arrêtant.*

Qui va là? Qui es-tu?

LE PAYSAN, *jetant son bois de frayeur, et tombant aux genoux de M. de Sulli.*

Miséricorde! messieurs les voleurs, ne me tuais pas. Mon cher monsieur, si vous êtes leux capitaine, ordonnais-leux qu'ils me laissiont la vie.... La vie, monsieur le capitaine, la vie! *(Tirant de sa poche son argent et l'offrant au duc de Sulli.)* V'là quatre patards et trois carolus; c'est tout ce que j'avons.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à M. de Sulli.*

Vous! capitaine de voleurs, mon cher surintendant! cela est piquant, au moins; mais très piquant!

LE DUC DE SULLI, *d'un ton sévère.*

C'est plaisanter mal-à-propos et bien légèrement, monsieur.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au paysan.*

Lève-toi, mon bon-homme, lève-toi. Nous ne sommes point des voleurs, mais des chasseurs égarés, qui te prions de nous conduire au plus prochain village.

LE PAYSAN, *se relevant.*

Eh! parguenne! messieurs, vous n'êtes qu'à une portée de fusil de Lieursain.

LE DUC DE SULLI.

De Lieursain, dis-tu?

LE PAYSAN.

Oui, monsieur, et vous n'avez qu'à me suivre.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce soit si près : car nous sommes excédés de lassitude.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *au paysan.*

Et nous mourons de faim. Dites-moi, l'ami, trouverons-nous là de quoi ?...

LE PAYSAN, *l'interrompant.*

Oh! oui, car je vons vous mener chez le garde-chasse de ce canton. Vous y trouverais des lapins par centaine ; car ces gens-là y mangiont les lapins, eux, et les lapins nous mangiont, nous !

LE DUC DE SULLI, *donnant de l'argent au paysan.*

Tiens, mon enfant, voilà un Henri, conduis-nous.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au paysan, en lui donnant aussi de l'argent.*

Tiens, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *au paysan, en lui donnant de même de l'argent.*

Tiens encore. Eh bien ! nous crois-tu toujours des voleurs ?

LE PAYSAN.

Au contraire, et grand merci, mes bons seigneurs ! Suivais-moi. Dame ! si je vous ons pris pour des voleurs, c'est que c'te forêt-ci en fourmille ; car, depis nos guerres civiles, biaucoup de ligueux avont pris c'te profession-là.

LE DUC DE SULLI.

Allons, allons, conduis-nous, et marche le premier.

LE PAYSAN, *leur montrant de la main un chemin, qu'il leur fait prendre.*

Venais, venais par ce petit sentier; par ilà, par ilà.

LE DUC DE SULLI, *à part, en faisant passer les autres devant lui et en les suivant.*

Je suis toujours inquiet du roi; il ne me sort point de l'esprit.

(Ils s'éloignent tous les quatre.)

SCÈNE IX.

HENRI IV, *seul, et arrivant en tâtonnant.*

Où vais-je? où suis-je? où cela me conduit-il? Ventresaingris! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'issue de cette forêt.... Arrêtons-nous un moment et voyons... Parbleu! je vois.... que je n'y vois rien. Il fait une obscurité de tous les diables! (*Tâtant avec son pied.*) Ceci n'est point un chemin battu, ce n'est point une route; je suis en plein bois... Allons, je suis égaré tout de bon... C'est ma faute. Je me suis laissé emporter trop loin de ma suite, et l'on sera en peine de moi. C'est tout ce qui me chagrine; car, du reste, le malheur d'être égaré n'est pas bien grand.... Prenons notre parti cependant. Reposons-nous, car je suis d'une lassitude... Je suis rendu!... (*Il s'assied au pied d'un arbre et tâte le terrain.*) Oh! oh! cette place-ci n'est pas trop désagréable. Eh! mais, là, l'on n'y passeroit pas mal la nuit. Ce coucher-

ci n'est pas trop dur. J'en ai, parbleu! trouvé par fois de plus mauvais. (*Il se couche et se remet tout de suite en son séant.*) Si ce pauvre diable de duc de Sulli, qui ne vient à la chasse que par complaisance, que j'ai forcé aujourd'hui de m'y suivre, s'est, par malheur, égaré comme moi! Oh! je suis perdu; et ce seroit encore bien pis si j'étois obligé de passer la nuit dans la forêt; il me feroit un train!... il me feroit un train!... je n'aurois qu'à bien me tenir!... Il me semble que je l'entends qui me dit, avec son air austère : « J'adore Dieu, sire! « vous avez beau rire de tout cela, je ne vois rien « de plaisant, moi, à faire mourir d'inquiétude « tous vos serviteurs. » Si je pouvois cependant reposer et m'endormir quelques heures, je reprendrois des forces pour me tirer d'ici. Essayons. (*Il se recouche et paroît reposer un instant : on tire un coup de fusil; il s'éveille et se relève, en mettant la main sur la garde de son épée.*) Il y a ici quelques voleurs. Tenons-nous sur nos gardes.

SCÈNE X.

DEUX BRACONNIERS, HENRI IV.

LE PREMIER BRACONNIER, *à son camarade.*

Es-tu sûr de l'avoir mis à bas?

LE SECOND BRACONNIER.

Oui; c'est une biche. Il me semble l'avoir entendue tomber.

HENRI, *à part, en se relevant et allant vers le fond du théâtre.*

Ce sont des braconniers; je vois cela à leur entretien.

LE PREMIER BRACONNIER, *à son camarade.*

Ne dis-tu pas que tu la tiens?

LE SECOND BRACONNIER.

Tu rêves creux. Je n'ai point parlé.

LE PREMIER BRACONNIER.

Si ce n'est pas toi qui as parlé, il y a donc ici quelqu'un qui nous guette.... Je me sauve, moi.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE XI.

HENRI, LE SECOND BRACONNIER.

LE SECOND BRACONNIER, *à part.*

PARGUENNE! et moi, je m'en fuis.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE XII.

HENRI, *seul, et appelant les braconniers.*

EH! messieurs!... messieurs!... Bon! ils sont déjà bien loin.... Ils auroient pu me tirer d'ici, et me voilà tout aussi avancé que j'étois.

SCÈNE XIII.

MICHAU, *ayant deux pistolets à sa ceinture, et une lanterne sourde à la main*; HENRI.

MICHAU, *saisissant Henri par le bras.*

Ah! j'tenons le coquin qui vient de tirer sur les cerfs de notre bon roi.... Qu'êtes-vous? allons, qu'êtes-vous?

HENRI, *hésitant.*

Je suis, je suis.... *(A part, en se boutonnant, pour cacher son cordon bleu.)* Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin! répondais donc. Qu'êtes-vous?

HENRI, *riant.*

Mon ami, je ne suis point un coquin.

MICHAU.

M'est avis que vous ne valais guères mieux, car vous ne répondais pas net! Qu'est-ce qu'a tiré ce coup de fusil, que j'venons d'entendre?

HENRI.

Ce n'est pas moi, je vous jure.

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais.

HENRI.

Je mens.... je mens.... *(A part.)* Il me semble bien étrange de m'entendre parler de la sorte..... *(A Michau.)* Je ne mens point, mais....

MICHAU, *l'interrompant.*

Mais.... mais.... mai .... je n'sons pas obligés de vous craire. Quel est vot'nom?

HENRI, *en riant.*

Mon nom.... mon nom?

MICHAU.

Vot' nom; oui, vot' nom. N'avous pas de nom? D'où venais-vous? Queuque vous faites ici?

HENRI, *à part.*

Il est pressant.... (*A Michau.*) Mais, voilà des questions.... des questions....

MICHAU, *l'interrompant.*

Qui vous embarrassont.... je voyons ça. Si vous étiais un honnête homme, vous ne tortilleriais pas tant pour y répondre. Mais c'est qu'vous ne l'êtes pas; et, dans ce cas-là, qu'on me suive cheux le garde-chasse de ce canton.

HENRI.

Vous suivre? Eh! de quel droit? de quelle autorité?

MICHAU.

De queu droit? du droit que je nous arrogeons, tous tant que nous sommes de paysans ici, de garder les plaisirs de notre maître.... Dame, c'est que, voyais-vous, d inclination, par amiquié pour not' bon roi, tous l's habitants d'ici li sarvont de gardes-chasses, sans être payais pour ça, afin que vous l'sachiais.

HENRI, *à part, et d'un ton très attendri.*

M'entendre dire cela à moi-même!..... Ma foi!

c'est une sorte de plaisir que je ne connoissois pas encore.

MICHAU.

Queuque vous marmotais là tout bas? Allons, allons, qu'on me suive.

HENRI, *d'un ton de badinage.*

Je le veux bien.... Mais, auparavant, voudriez-vous bien m'entendre? me ferez-vous cette grâce-là?

MICHAU, *d'un ton badin.*

C'est, je crais, pus qu'ous ne méritais. Mais, voyons ce qu'ous avais à dire pour votre défense.

HENRI, *toujours d'un ton badin.*

Je vous représenterai bien humblement, monsieur, que j'ai l'honneur d'appartenir au roi, et que, quoique je sois un des plus minces officiers de sa majesté, je suis aussi peu disposé que vous à souffrir qu'on lui fasse tort. J'ai suivi le roi à la chasse : le cerf nous a menés de la forêt de Fontainebleau jusqu'en celle-ci; je me suis perdu, et....

MICHAU, *l'interrompant.*

De Fontainebleau le cerf vous mener à Lieursain? ça n'est guère vraisemblable.

HENRI, *à part.*

Ah! ah! je suis à Lieursain.

MICHAU.

Ça se peut, pourtant. Mais pourquoi avous quitté, avous abandonné notre cher roi à la chasse? Ça est indigne, ça!

HENRI.

Hélas! mon enfant, c'est que mon cheval est mort de lassitude.

MICHAU.

Falloit le suivre à pied, morgué! S'il y arrive queuqu'accident, vous m'en répondrais déjà!.... Mais, tenais, j'ons bian de la peine à vous craire. Là, dites-moi, là, dites-vous vrai?

HENRI.

Encore un coup, je vous dis que je ne mens jamais.

MICHAU, *à part.*

Queu chien de conte! ça vit à la cour, et ça ne ment jamais. Eh! c'est mentir, ça.

HENRI, *légèrement.*

Eh bien! monsieur l'incrédule, donnez-moi retraite chez vous, et je vous convaincrai que je dis la vérité.... *(Il tire de sa poche une pièce d'or, et la lui donne.)* Pour commencer, voici d'abord une pièce d'or, et demain je vous promets de vous payer mon gîte, au-delà même de vos souhaits.

MICHAU.

Oh! tatigué! je voyons à présent que vous dites vrai; vous êtes de la cour. Vous baillais une bagatelle aujourd'hui, et vous faisien pour le lendemain de grandes promesses, que vous n'quiendrais pas!

HENRI, *à part.*

Il a de l'esprit.

MICHAU.

Mais, apprenais que je n'sis pas courtisan, moi, que je m'appelle Michel Richard, ou plutôt, qu'on me nomme Michau; et j'aime mieux ça, parce que ça est pus court; que je sis meunier de ma profession.... *(lui rendant sa pièce)* que j'nons que faire de vot'argent; que je sons riches.

HENRI.

Tu me parois un bon compagnon, et je serai charmé de lier connoissance avec toi.

MICHAU, *fronçant les sourcils.*

« Tu me parois!... avec toi!... » Eh! mais, v's êtes familier, monsieur le mince officier du roi!... Eh! mais, j'vous valons bien peut-être. Morgué! ne m'tutayais pas, je n'aimons pas ça.

HENRI, *du ton du badinage.*

Ah! mille excuses, monsieur! bien des pardons..

MICHAU, *l'interrompant.*

Eh! non, ne gouaillais pas. C'n'est point que je soyons fiars; mais c'est que je n'admettons point de familiarité avec qui que ce soit que paravant je n'sachions s'il le mérite, voyais-vous?

HENRI, *d'un air de bonté.*

Je vous aime de cette humeur-là. Je veux devenir votre ami, M. Michau, et que nous nous tutoyions quelque jour.

MICHAU, *lui frappant sur l'épaule.*

Oh! quand je vous connoîtrons, ça s'ra différent.

HENRI, *souriant.*

Oh! oui, tout différent... Mais, de grâce, tirez-moi d'ici à présent.

MICHAU.

Très volontiers, et pis que vous êtes honnête, je veux vous faire voir, moi, que je sis bon-homme. Venez vous-en cheux nous; vous y verrez ma femme Margot, qui n'est pas encore si déchirée, et ma fille Catau, qui est jeune et jolie, elle!

HENRI, *avec vivacité.*

Votre fille Catau est jolie? elle est jolie, dites-vous?

MICHAU.

Guiable! comme vous prenez feu d'abord! vous m'avez l'air d'un gaillard.

HENRI, *vivement.*

Mais, oui, j'aime tout ce qui est joli, moi, j'aime tout ce qui est joli.

MICHAU.

Eh! oui, l'on vous en garde!... Oh! mais, ne badinons pas.... Venais-vous-en tant seulement souper cheux moi... Mon fils arrive c'soir; j'ons une poitreine de viau en ragoût, un cochon de lait et eun grand lièvre en civet.

HENRI, *gaîment.*

Vous aurez donc un lit à me donner?.... Mais, sans découcher mademoiselle Catau.

MICHAU.

Oh! je vous coucherons dans un lit qui est dans not' grenier, en haut, et qu'est, au contraire, fort

éloigné de l'endroit où couche Catau, et ça pour cause.... Je vous aurions bien baillé le lit de not' fils, s'il n'étoit pas revenu; mais, dame! je voulons que not' enfant soit bian couché, par parférence.

HENRI, *toujours gaîment et avec bonté.*

Cela est trop juste. Pardieu! je serois fâché de le déranger, et vous avez raison; cela est d'un bon père.

MICHAU.

C'est qu'y sera las, c'est qu'y sera harassé, voyais-vous?... Allons, allons, venais-vous-en, monsieur... Avous faim?

HENRI, *vivement.*

Oh! une faim terrible!

MICHAU.

Et soif à l'avenant, n'est-ce pas?

HENRI.

La soif d'un chasseur; c'est tout dire.

MICHAU.

Tant mieux! morgué! V'm'avais l'air d'un bon vivant! Buvez-vous sec?

HENRI, *gaîment.*

Oui, oui, pas mal, pas mal.

MICHAU.

Vous êtes mon homme.... Suivais-moi.... Je voyons que nous nous tutoierons bentôt à table. J'allons vous faire boire du vin que j'faisons ici. Il est excellent; quand ce seroit pour la bouche du roi... Laissez faire, nous allons nous en taper.

HENRI.

Ventresaingris ! je ne demande pas mieux.

MICHAU.

Oh ! pour le coup, je voyons bian que vous n'avais pas menti ; vous êt' officier de not' bon roi, car vous v'nais de dire son juron.

HENRI, *à part, en s'en allant.*

Continuons à lui cacher qui nous sommes... Il me paroît plaisant de ne me point faire connoître. (*Il s'en va avec Michau, qui le prend par la main.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison du meunier. L'on voit au fond une longue table de cinq pieds sur trois et demi de largeur, sur laquelle le couvert est mis. La nappe et les serviettes sont de grosse toile jaune. A chaque extrémité est une pinte en plomb. Les assiettes de terre commune. Au lieu de verres, des timbales et des gobelets d'argent, pareils à ceux de nos bateliers; des fourchettes d'acier. Sur le devant, deux escabelles. Près de l'une est un rouet à filer; au pied de l'autre, est un sac de bled, sur lequel est empreint le nom de Michau.

SCÈNE I.

MARGOT, CATAU.

MARGOT.

Vois, Catau, vois, ma fille, s'il ne manque rien à not' couvert; si t'as ben apporté tout c'qui fait sur la table. V'là Michau, v'là ton père qui va rentrer de la forêt.

CATAU, *regardant sur la table.*

Non, ma mère, rien n'y manque. Tout est ben arrangé à présent; mon père trouvera tout prêt.

MARGOT, *y regardant elle-même.*

Oui, oui, v'là qu'est ben, mon enfant. Le souper est retiré du feu; je l'ons mis sus de la cendre chaude : il n'y a plus rian à voir de ce côté-là; ainsi remettons-nous donc à not' ouvrage, car ne faut pas êt' un moment sans rien faire.

CATAU, *se remettant à l'ouvrage, ainsi que sa mère, chacune assise, et la mère auprès du rouet, où elle file, tandis que sa fille prend de la toile, où elle coud.*

Vous avez raison, ma mère.

MARGOT.

C'est que l'oisiveté est la mère de tous vices.... Eh! tiens, si c'te petite Agathe n'avoit pas été élevée sans rien faire, cheux c'te grande dame, elle n'auroit pas écouté ce biau marquis; elle ne s'en seroit pas allée avec lui, comme une criature, si elle avoit su s'occuper comme nous, ma fille.

CATAU.

Tenez, maman, v'là mon frère qui arrive ce soir; je gage qu'il nous apprendra qu'Agathe est innocente de tout ça. Oh! je le gagerois, car je l'ai toujours crue sage, moi.

MARGOT.

Oui, sage, je t'en réponds! V'là une belle sagesse encore!... Mais n'en parlons pus; c'est une trop vilaine histoire.

CATAU.

Eh bien! ma mère, contez-moi donc d'autres histoires... Contez-moi, par exemple, d's'histoires d'esprits. C'est ben singulier! je n'voudrois pas voir eun esprit pour tout l'or du monde, et si c'tapendant je sis charmée quand j'entends raconter d's'histoires d'esprits. Si ben donc, ma mère, que vous allez m'en dire eune?

MARGOT, *tout en filant.*

Volontiers, Catau, puisqu'ça te réjouit... Mais c't'ella est ben sûre, ma fille! c'est Michau, c'est vot' père li-même qu'a vu revenir c't'esprit-là..... qui revenoit.

CATAU.

Mon père l'a vu?... il l'a vu?

MARGOT.

Vot' père.... Ce ne sont pas là des contes, puisque c'est li-même qui l'a vu... Je n'venions que d'être mariés, et y venoit de perdre son père; et v'là que, tout d'un coup, quand Michau fut couché, et que sa chandelle fut éteinte, il entendit d'abord l'esprit, qui revenoit sans doute du sabbat... qui s'glissoit tout le long de sa cheminée... et qui entrit dans sa chambre en traînant de grosses chaînes... trela à... trela à.... trela à... trela!

CATAU, *toute tremblante.*

De grosses chaînes? Ah! le cœur me bat!... De grosses chaînes?...

MARGOT.

Oui, mon enfant, de grosses chaînes; et qui faisient un bruit terrible!... Et pis après, le revenant allit tout droit tirer les rideaux de son lit: cric!... crac!... cric!... crac!...

CATAU, *tremblant encore davantage.*

Ah! bon Dieu! bon Dieu! que j'aurois t'eu de frayeur!... Eh! de queue couleur sont l's'esprits? Dites-moi donc ça, pisque mon père a vu c'ti-là?

MARGOT.

Oh! pardienne! il n'ell' vit pas en face; car de peur de l'voir, vot' père fourrit bravement sa tête sous sa couverture. Mais il entendit ben distinctement l'esprit qui lui disoit : « Rends à monsieur le « curé six gearbes de bled dont ton père li a fait « tort sur la dîme, ou sinon, demain je viendrai « te tirer par les pieds. »

CATAU, *plus tremblante.*

Ah! tout mon sang se fige!... Et mon père eut-il ben peur? (*On frappe à la porte.*) Bonté divine! n'est-ce pas là un esprit?

MARGOT, *tremblant aussi.*

Non, non, c'est qu'on frappe à la porte... Va-t en ouvrir, Catau.

CATAU, *mourant de peur.*

Ah! ma mère, je n'oserois! Allez-y vous-même. Vous êtes plus hasardeuse que moi.

MARGOT.

Eh ben! eh ben! allons-y toutes les deux ensemble.

CATAU.

Mais ne parlais donc pas comme si vous aviais peur, ma mère; ça me fait trembler davantage.

MARGOT.

Non, non, mon enfant, si je pis m'en empêcher. (*On frappe encore plus fort.*) Qui va là? qui va là?

RICHARD, *en dehors.*

C'est moi; ouvrez.

CATAU, *frissonnant de tout son corps.*

Ah! ma mère, ça ressemble à la voix de mon frère Richard.... Y sera mort, et c'est son esprit qui reviant.

MARGOT, *se rassurant.*

A Dieu ne plaise!.... J'ai dans l'idée, moi, que c'est li-même.

(*On frappe encore.*)

RICHARD, *en dehors.*

Ouvrez donc... Eh! mais, ouvrez donc.

MARGOT, *courant ouvrir.*

Oh! c'est li-même; je vons ouvrir.

SCÈNE II.

RICHARD, MARGOT, CATAU.

RICHARD, *à Margot, en l'embrassant.*

COMMENT vous portez-vous, ma mère?

MARGOT.

Fort bien, mon cher enfant.

RICHARD, *à Catau, en l'embrassant aussi.*

Et vous, ma sœur Catau?

CATAU.

A merveille, mon cher frère.

RICHARD, *à Margot.*

J'ai cru, ma mère, que vous ne vouliez pas m'ouvrir?

MARGOT.

Mon Dieu! sifait, mon pauvre garçon; mais c'est que ta sœur a eu une sotte frayeur....

CATAU, *l'interrompant, à Richard.*

Oui, c'est que ma mère a eu peur... Mais qu'avous fait, cher frère?... Eh bien! avous vu le roi?

MARGOT, *à Richard.*

Est-il bel homme? Oh! il doit être biau, il est si bon!

RICHARD.

Hélas! je n'ai pas pu le voir... Je vous conterai tout cela. Mais permettez-moi de vous demander auparavant où est mon père.

MARGOT.

Il a entendu tirer un coup de fusil : il est sorti pour voir qui s'peut être.

RICHARD.

Les braconniers ne vous laissent point tranquilles?

MARGOT.

Oh! c'est eune varmine qu'on ne peut déanger.

MICHAU, *frappant en dehors.*

Holà! hée! Margot! Catau! eune lumière, eune lumière.

MARGOT, *à Richard, en allant ouvrir la porte.*

Tians, tians, v'là ton père qu'arrive.

SCÈNE III.

HENRI, MICHAU, MARGOT, CATAU, RICHARD.

MARGOT, *à Michau.*

Eh ben! l'coquin qu'a tiré le coup de fusil est-y pris?

MICHAU, *sans voir d'abord Richard, et en montrant Henri.*

Non, Margot. Je n'ons rian trouvé que c't'étranger, à qui faut qu'tu donnes à souper et eun logement pour c'te nuit.

MARGOT.

Oh! j'ons ben, nous, trouvé eun étranger ben meyeur, pisqu'il nous appartient. (*Montrant Richard.*) V'là Richard revenu.

MICHAU, *poussant très fort Henri, pour aller à Richard.*

Not' fils est revenu! (*Montrant Richard et allant l'embrasser.*) Eh! le v'là ce cher enfant!

HENRI, *à part et en riant.*

Qu'il m'eût poussé un peu plus fort, et il m'eût jeté à terre.

MICHAU, *à Richard.*

Mais queue joie de te revoir! Eh bian! comment t'en va, mon garçon?

RICHARD.

A merveille, mon père, et le cœur attendri de votre bon accueil.

HENRI, *à part.*

Quelle joie naïve!

MICHAU.

Ma foi! monsieur, vous excuserais, je sis rav de voir ce pauvre Richard, si ravi... (*A Richard, en tournant le dos à Henri.*) Ignia pus d'un mois que je n'tons vu.... Oh! oui, faut qu'gniait pus d'un mois.

MARGOT, *à Richard.*

Je t'trouvons un peu maigri.

CATAU, *à Richard.*

Oui, t'as la mine un peu pâlote.

RICHARD, *à Margot.*

Je me porte bien, ma mère.... (*A Catau.*) Cela va bien, Catau.

MICHAU, *s'asseyant pour se faire ôter ses guêtres.*

Tant mieux, mon ami!.. (*A Margot et à Catau.*) Mais, aidez-moi un peu, vous autres, à me débarrasser de mes guêtres, car j'ons peine à nous baisser.... (*A Richard.*) Et toi, mon fils, dis-nous donc; acoute ici. (*Il continue de parler bas avec Margot, Richard et Catau, qui paroissent lui répondre, et il ne se lève que lorsque le roi a fini son à parte.*)

HENRI, *à part, tandis qu'ils causent tous ensemble.*

Quel plaisir! Je vais donc avoir encore une fois la satisfaction d'être traité comme un homme ordinaire, de voir la nature humaine sans déguisement; cela est charmant!... (*Regardant Michau et sa famille.*) Ils ne prennent seulement pas garde à moi.

MICHAU, *paroissant achever ce qu'il disoit tout bas.*

Mais enfin, Richard, qu'est-ce qui t'a fait revenir sitôt? Est-ce que t'aurois réussi? Aurois-tu parlé au roi?

RICHARD.

Non, mon père; je ne l'ai pas vu plus que vous tous; et ce qui m'en a empêché, c'est que ... (*Regardant Henri.*) Je vous expliquerai cela en détail, quand nous serons en particulier.

MICHAU.

T'as raison; je causerons de tout ça quand je serons seuls.... Mais, à c't'heure-ci, moi, parlons donc de la chasse du roi, qu'est venue ici, de Fontainebleau. C'est singulier, ça!.... (*Montrant Henri.*) Et ce monsieur, qu'est un petit officier de sa majesté, à ce qu'il dit, qui l'a suivi à la chasse, qui s'est égaré, et que je ramassons.

RICHARD.

Cela est très bien à vous, mon père, et nous le recevrons de notre mieux.

HENRI.

En vérité, messieurs, je suis bien sensible à vos

bonnes façons pour moi!... (*A part.*) Pardieu! ces paysans-ci sont de bien bonnes gens.

MICHAU, *à Margot et à Catau.*

Allons, Margot, allons, Catau, faites-nous souper, mes enfants.

MARGOT.

Not' homme, je vous demandons encore un petit quart d'heure.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU.

CATAU, *à Michau, en lui montrant la table.*

Mon père, v'là la nappe qu'étoit déja mise d'avance.... (*Montrant Henri.*) Je vons charcher encore un couvert pour monsieu.... (*A Henri, en lui faisant la révérence.*) Monsieu a-t'y eun couteau sur lui?

HENRI.

Non, belle Catau, je n'en ai point.

CATAU.

Je vous apporterons donc celuî de la cuisine.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

HENRI, *à Michau.*

Vous aviez bien raison, papa Michau, mademoiselle Catau est la beauté même.

MICHAU.

Oh! sans vanitai, j'nons jamais fait que d'biaux enfants, nous.... (*Appelant.*) Mais, Catau! hée!... J'oubliois....

SCÈNE VI.

CATAU, HENRI, MICHAU, RICHARD.

CATAU, *à Michau.*

Queuque vous souhaitez, mon père?

MICHAU.

Parguenne! fille, c'est que j'n'y pensions pas. Rince un grand gobelet.... (*montrant Henri*) et apporte à monsieu eun coup de cidre. Il le boira ben, en attendant le souper; il doit être altéré : c'nest pas comme nous, lui.

HENRI.

Vous me prévenez; j'allois vous demander un coup à boire.

CATAU.

Vous l'allais avoir dans l'instant, monsieu.

HENRI, *lui passant la main sous le menton.*

Et de votre main, il sera délicieux.

(*Catau sort.*)

SCÈNE VII.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Henri.*

C'EST qu'on a soif quand on a chassé..... Je savons ça... (*A Richard.*) Eh bian! mon garçon, dis-nous donc, queuqu' t'as vu de biau à Paris?

RICHARD.

Mon père, quand je suis arrivé, quoiqu'il y eût plus d'un mois passé depuis la maladie de notre grand monarque, tout Paris étoit encore ivre de joie de la convalescence de ce roi bien aimé.

MICHAU.

Ç'a été d'même par toute la France, mon enfant. Eh, tians, le seigneur de not' village avoit bian raison de dire que c'est lorsqu'un roi est bian malade qu'on peut connoître jusqu'à queu point il est aimé de ses sujets.

HENRI, *à part.*

Quelle douce satisfaction!

RICHARD, *à Michau.*

Oui, mon père. Hélas! j'ai vu à Paris tout le monde heureux, excepté moi.

HENRI, *avec une grande vivacité de sentiment.*

Excepté vous, M. Richard? Eh! pourquoi cette exception? Quelle raison, quel chagrin vous avoit donc fait quitter votre village pour aller à Paris?

MICHAU.

Oh ça! c'est eune autre histoire que Richard ne se soucie peut-êt' pas de vous dire, voyais-vous.

HENRI, *à Richard.*

En ce cas-là, j'ai tort; pardonnez mon indiscrétion.

MICHAU.

Oh! ïgnia pas grand mal à ça.

SCÈNE VIII.

CATAU, *apportant un pot de cidre et un verre;* HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Catau, en montrant Henri.*

ALLONS, varse à boire à monsieu, ma Catau; y t'sarvira l'jour de tes noces.... (*Catau fait prendre le verre à Henri, et lui verse du cidre.*) (*A Henri.*) J'vous ont fait donner du cidre, putôt que du vin, parce que ça rafraîchit mieux.... Avalais-moi ça, père. (*Il lui frappe sur l'épaule.*)

HENRI.

A votre santé, M. Michau.... (*A Richard.*) A la vôtre, M. Richard.... (*A Catau.*) A la vôtre, et pour vous remercier, très belle et très obligeante Catau.

MICHAU.

Eh! morgué! j'oubliois... (*A Richard.*) Richard, avant de souper viens-t-en ranger, avec moi, queuques sacs de farine, qui sont dans not' cour.

Ne faut point leux laisser passer là la nuit à l'air... (*A Henri.*) Vous voulais biau le permettre, monsieu?... (*A Catau.*) Toi, Catau, reste avec not' hôte pour li tenir compagnie.

CATAU.

Vous n'aurez donc pas besoin de moi, mon père?

MICHAU.

Non, fille, tians-toi là.

(*Il sort avec Richard.*)

SCÈNE IX.

HENRI, CATAU.

HENRI, *à part, sur le bord du théâtre.*

En vérité, la petite Catau est charmante!... mais charmante!... Si elle savoit qui je suis!... Non, non, rejetons cette idée; ce seroit violer les droits de l'hospitalité.

CATAU.

Queuqu'vous faites donc là, tout debout, dans un coin, monsieu? Que ne vous assisez-vous? J'vons vous chercher une chaise.

(*Elle fait quelques pas pour aller chercher une chaise.*)

HENRI, *l'arrêtant par la main, et la retenant.*

Demeurez, belle Catau... Je ne souffrirai point que vous preniez cette peine.

CATAU.

Aga, v'là encore eune belle peine! Est-ce que

vous nous prenais pour vos poupées de filles de Paris?... Mais lâchais, lâchais-moi donc la main.

HENRI, *la lui retenant et la caressant.*

Votre main? Oh! pour cela non; elle est trop jolie; je veux la garder.

CATAU, *retirant sa main rudement.*

Oh! laissais, s'il vous plaît. J'n'aimons pas les compliments; et, surtout, ceux des messieux. Ignia toujours à craindre pour les filles qui les écoutons.... Je savons ça.

HENRI.

Oh! mon petit cœur! vous n'avez rien à craindre avec moi.

CATAU.

Je n'nous y fions pas, voyais-vous... (*S'apercevant que Henri la regarde d'un œil de convoitise.*) Vous me regardais.... vous me regardais.... avec des yeux.... avec des yeux.... qui me font peur!.. Oh! vous m'avez tout l'air d'un bon enjoleux de filles!... Voyais encore comme y me regarde!

HENRI, *en riant.*

Eh! mais, vous, Catau, vous m'avez l'air bien farouche. Dites-moi donc, l'êtes-vous autant que cela avec tous les paysans de votre village?.. Avec une aussi jolie mine, vous devez avoir bien des amoureux?

CATAU.

Eh! mais, tredame! monsieu, je n'en manquons pas.

HENRI.

Je le crois bien.... Eh! sans doute, il y en a quelqu'un auquel votre petit cœur donne la préférence? Je le trouve bien heureux!

CATAU.

Eh ben! y dit toujours comme ça, lui, qu'y n'est jamais assez heureux.... Ces hommes ne sont jamais contents.

HENRI.

Cependant, vous l'aimez bien; avouez-le moi.

CATAU.

Eh! qu'est-ce qui n'aimeroit pas Lucas? C'tapendant, parce qu'il n'est pas autrement riche, mon père barguigne toujours à nous marier ensemble.

HENRI.

Oh! il faut que votre père vous fasse épouser Lucas, qu'il en finisse : je le veux absolument; je le veux.

CATAU.

« Je le veux, je le veux... » Comme y dit ça, ce monsieu! « Je le veux!... » Eh! le roi dit ben : « Nous le voulons.... » Oh! sachais qu'on ne fait vouloir à mon père que ce qu'il veut, lui.

HENRI, *en riant.*

Quand je dis.... que je le veux.... cela signifie seulement que je le souhaite.... (*A part, en s'éloignant un peu.*) J'ai pensé me trahir; j'ai fait là le roi, sans m'en apercevoir.

CATAU, *à part, en allant à Henri.*

Y l'souhaite! et y me plante là, pour aller se moquer de moi tout là-bas.

HENRI, *la caressant.*

Non, ma chère fille; et vous verrez si je me moque.... Je compte parler à M. Michau, de façon que vous épouserez votre amoureux.... et j'ose vous prédire qu'auparavant que je sorte d'ici vous serez heureuse.... (*La serrant dans ses bras.*) Mais bien heureuse.

CATAU, *se défendant de ses caresses.*

Allons, allons, ne me prenais pas comme ça; aussi-ben v'là que j'aperçois mon père.

SCÈNE X.

MICHAU, MARGOT, RICHARD, HENRI, CATAU.

MICHAU, *à Henri, en montrant Catau.*

Pardon, monsieu, de not' incivilitai, de vous avoir laissé seul avec c'te petite fille, qui ne sait pas encore entretenir les gens; mais c'est qu'faut faire ses affaires, *primo*, d'abord.

MARGOT.

Mon mari, tout est prêt pour le souper.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU.

MICHAU, *à Henri.*

Eh bian! boutons-nous à table.

CATAU.

Faudroît l'avancer ici, la table, pour qu'on puisse passer par derrière.... (*A Richard.*) Mon frère, prêtez-moi un peu la main. (*Elle va pour prendre la table avec Richard, et Henri veut lui en épargner la peine.*)

HENRI.

Laissez-moi faire, ma belle enfant. Vous n'êtes pas assez forte.

CATAU, *le repoussant.*

Je ne sons pas assez forte?.. Allons donc, monsieu, je ne souffrirons pas qu'cheux nous, vous preniez la peine...

HENRI, *l'interrompant.*

Eh! non, laissez-moi faire.

MICHAU, *à Richard.*

A nous deux, Richard.... (*Michau et Richard vont prendre la table, et ils l'apportent sur le devant du théâtre.*) (*A Catau.*) Toi, Catau, va-t-en avartir ta mère, et sarvez-nous à souper tout de suite

(*Catau sort.*)

SCÈNE XII.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

(Pendant que Michau et Richard apportent la table, Henri va chercher le banc, et range les deux chaises de paille aux deux coins de la table.)

MICHAU, *à Henri, en lui arrachant une chaise de la main.*

Oh ! parguenne ! monsieu, permettez-nous d'faire les honneurs de cheux nous. Richard et moi, j'aurions été chercher le banc et arrangé fort bian nos chaises, peut-être.

HENRI.

Bon ! bon ! sans façon, M. Michau.... Oh ! parbleu ! sans façon.

MICHAU, *lui arrachant l'autre chaise de la main.*

Non, monsieu, ça ne se passera pas comme ça, vous dit-on.

SCÈNE XIII.

MARGOT, CATAU, *apportant les plats du souper;* HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à tout le monde.*

Allons, boutons-nous vite tretous à table.... (*A Henri, en lui montrant une chaise.*) Mettais-vous sur c'te chaise-là, monsieu... (*A Margot, en lui montrant une autre chaise.*) Toi, Margot, prends c'taute chaise, et mets-toi là.

MARGOT.

Eh! non, prenais-la putôt; vous avais d'couteume de vous mettre sus eune chaise, mon ami.

HENRI, *à Michau, en lui offrant sa chaise.*

Mon dieu! ne vous déplacez pas, M. Michau; reprenez votre chaise. Je serai ravi d'être sur le banc, moi : cela m'est égal, en vérité.

MICHAU.

Morgué! monsieu, est-c' qu'vous vous gaussez de nous, avec vos façons? Je savons vivre. Est-c' qu'vous nous prenais pour des cochons? Faut-y pas qu'un étranger ait le meyeur siège, donc?

HENRI.

Allons, allons, j'obéis, monsieur.

MICHAU.

Vous faites bian... *(A Margot.)* Sieds-toi donc, femme. Je voulons rester là, entre ma fille et mon fils. *(Ils s'asseyent tous.)* *(A tout le monde.)* Oh! ça, beuvons un coup, d'abord : ça ouvre l'appétit.

HENRI.

Vous êtes homme de bon conseil, et vous inspirez la franche gaîté, M. Michau... *(Refusant de la pinte qui est devant Michau, et dont celui-ci lui offre, et se saisissant de celle qui est devant lui.)* Non, servez madame Michau.... *(Montrant Catau.)* Je vais en verser, moi, à notre belle enfant, et je m'en servirai après.

MICHAU.

C'est bian dit..... *(A Margot.)* Tiens donc, femme... *(A Richard.)* Tiens donc, Richard... *(Ils*

boivent tous à la santé de Henri comme leur convié.) *(A Henri.)* Monsieu, j'ons l'honneur de boire à vot' santai.

RICHARD, *à Henri, en buvant à sa santé.*

Monsieur, permettez-vous?....

HENRI.

Bien obligé, messieurs et mesdames. *(A Catau, en lui serrant la main.)* Je vous remercie, charmante Catau.

CATAU, *faisant un petit cri.*

Aye! aye! monsieu, comme vous me sarrez la main! Ça m'a fait mal, da.

HENRI.

Pardon, ma belle enfant; je suis bien éloigné d'avoir l'intention de vous faire du mal; au contraire.

MICHAU, *servant Henri.*

Tenais, monsieu, je vous sars c'te première fois-ci : passé ça, sarvons-nous nous-mêmes sans çarimonie. C'est aisé, car nos viandes sont toutes coupées.

HENRI, *prenant ce que lui offre Michau.*

Grand merci, monsieur. *(A Catau, en la servant.)* Que j'aie l'honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sais si vous avez de l'appétit; mais vous en donneriez.

CATAU.

C'est vot' grâce! Ben obligée, monsieu; v's'êtes ben poli.

MICHAU, *à Margot.*

Prends donc, femme. (*A Margot et à Richard.*) Allons, prenais, vous autres; je sis servi, moi. (*Ils paroissent manger comme des gens affamés, surtout Henri, qui mange avec une grande vivacité, ce qui est marqué par des silences.*) V'là un biau moment de silence. Allons, ça va bian : nous mangeons comm' des diables.

CATAU.

C'est qu'il n'est chère que d'appétit.

HENRI, *tout en mangeant avec vitesse.*

Oh! ma foi! voilà un civet qui en donneroit quand on n'en auroit pas. Il est accommodé admirablement bien.

MARGOT.

Oh! je l'ons accommodé à la grosse morguenne; mais c'est que monsieu n'est pas difficile.

RICHARD.

Non, ma mère, c'est que monsieur est honnête. Il veut bien trouver à son goût ce qu'il voit que nous lui donnons de bon cœur.

HENRI, *en mangeant et dévorant encore.*

Non, en vérité, sans compliment, ce civet-là est une bien bonne chose, d'honneur.

MICHAU, *prenant la pinte.*

Eh! mais, si je beûviêmes?

HENRI.

C'est bien dit, car je m'engoue. (*Versant à Catau.*) Et puis je veux griser un peu mademoiselle Catau, pour savoir si elle a le vin tendre.

CATAU, *haussant son gobelet.*

Assais, assais, monsieu. Comme vous y allais! (*Ils boivent et choquent tous.*)

MARGOT, *à Richard, qui cesse de manger.*

Queuque t'as, mon fils? tu ne manges point.

RICHARD.

J'ai assez mangé, ma mère, et je n'ai rien.

MICHAU, *la bouche pleine.*

Eh bian! Richard, pisque tu ne manges pus, chante-nous la p'tite chanson. (*A Margot.*) Ou putôt, femme, commence, toi, ça vaura mieux. Tians, dis-nous la celle que le gard'-chasse rapportit de Paris la semaine dergnière?

MARGOT.

Laqueulle donc?

MICHAU.

Eh! parguenne! la celle qui découvre le pot aux roses des amours de not' bon maître avec c'te belle jardignière du châtiau d'Anet.

MARGOT, *avec embarras.*

Eh! mon ami, je n'me souvians pus d'l'air.

MICHAU.

Tu rêves donc? Eh! c'est l'air de ce noël nouviau.

(*Chantant.*)

« Où s'en vont ces gais bergers, etc. »

MARGOT, *l'interrompant.*

Ah! oui, oui, je m'l'rappelle. En v'là assez (*A Henri.*) Vous excuserais, monsieu, si j'chantons comme au village.

HENRI.

Oh! je suis sûr que vous chantez très bien.

MARGOT.

C'est vot' grâce... Mais v'là toujours la chanson, à bon compte.

(*Elle chante.*)

C'est dans Anet que l'on voit
La belle jardignière,
Qu'un grand prince, à ce qu'on croit,
Aime d'une magnière
Qu'avant deux ou trois mois l'on prévoit
Qu'alle deviendra mère. [1]

MICHAU, *à Henri, en interrompant Margot.*

« Alle deviendra mère! » C'est un peu libre, ça.

HENRI, *souriant.*

Oui, oui; ce n'est pas autrement se gêner.

MARGOT.

Acoutais donc le reste; ignien a encore deux varsets.

(*Elle chante.*)

C'est lui qui de ta beauté,
La belle jardignière,
Cueillit avec loyauté
Cette fleur printagnière
Dont le fruit, à sa maturité,
Te doit rendre ben fière.

---

[1] Le grand-père de Dufresny, dont nous avons des comédies, étoit fils de la belle jardinière d'Anet et de Henri IV. (Note de l'auteur.)

MICHAU, *à Henri, en interrompant Margot.*

Alle aura raison d'être fiare! Tenais, si j'avioís été jolie fille, j'auriois voulu, moi, avoir eun rejeton de c'héros-là par moi-même.

CATAU.

Fi donc, mon père!

MARGOT, *à Michau.*

Ah! ça n'est pas sage, not' homme, ce qu'ous dites-là. Ça n'est pas benséyant. Vaux mieux m'laisser achever de chanter.

(*Elle chante.*)

Tu fais courir après toi,
La belle jardignière,
Un galant qui sous sa loi
A mis la France enquière :
Gascon, soldat, capitaine et roi,
Tu dois être bien fière.

MICHAU, *à Henri.*

L'appeler gascon, ça est plaisant, ça! pas vrai?

HENRI, *d'un ton badin, mais sans rire.*

Oh! très plaisant, très plaisant!

MICHAU.

Oh! oui, oui, ça est drôle! (*A Richard.*) Mais à toi, à présent. Dégoise-nous c'te chanson que t'avois faite pour Agathe.

RICHARD.

Ah! mon père! depuis qu'elle m'a trahi.....

HENRI, *l'interrompant, tout en dévorant.*

Quoi! votre maîtresse vous a trahi, M. Richard? Eh! contez-moi donc ça.

MICHAU, *toujours mangeant.*

Ne li en parlais donc pas; vous le fetiais pleurer. Point de queustion là-dessus. V's êtes trop curieux, au moins. (*A Richard.*) Allons, chante ça, te dis-je.

MARGOT, *à Richard.*

Oui, chante, mon fieu; ça t'égayera, et nous itout.

CATAU, *à Richard.*

Oh! oui, oui, chantez, chantez, mon frère; et pis j'en chanterons eune après.

HENRI, *avec feu.*

Je serai ravi de vous entendre! j'en serai enchanté!

MICHAU, *à Richard.*

Allons, chante donc; je le veux : ne fais pas le benais.

RICHARD, *d'un air triste et contraint.*

C'est par obéissance pour vous, mon père, (*montrant Henri*) et par égard pour monsieur, qui n'a que faire de ma tristesse, que je vais chanter; car je n'en ai nulle envie, en vérité.

(*Il chante.*)

Si le roi m'avoit donné
  Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
  L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri :

« Reprenez votre Paris.
« J'aime mieux ma mie,
« O gué,
« J'aime mieux ma mie ! »

(*Henri se détourne et répète, à demi-voix,* au roi Henri, *d'une façon gaie et d'un air satisfait.*)

HENRI, *à Michau, en montrant Richard.*

La chanson est jolie, très jolie, et monsieur la chante à merveille.

MICHAU.

Je l'crois, qu'i la chante ben ! Parguenne ! eh ! c'est li qui l'a faite... Dame ! monsieu, il est savant not' fils.

HENRI, *à Catau.*

Et vous, aimable Catau ; la vôtre, à présent?

CATAU.

Je n'nous ferons pas presser ; je n'avons pas eune assez belle voix pour ça.

(*Elle chante, en ayant le visage tourné vers Henri.*)

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars,
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour !

(*Henri se détourne et répète avec émotion :* Charmante Gabrielle, *pendant que Catau continue de chanter, et sans qu'elle s'interrompe pour cela.*)

HENRI.

C'est chanter comme un ange. (*Il embrasse Catau.*) Cela mérite bien un baiser.

CATAU, *honteuse et s'essuyant la joue.*

Pardi! monsieu, v's êtes ben libre avec les filles.

MICHAU.

Allons, tu t'es t'attiré ça par ta gentillesse; faut en convenir. (*Sérieusement, à Henri.*) Mais i n'fauroit pas recommencer, au moins, monsieur; j'vous en prions. Guiable! i n'faut que vous en montrer, à ce qu'i me paroît.

HENRI, *gaîment.*

Pardon, papa Michau : mademoiselle Catau m'avoit transporté. Je n'ai, ma foi! pas été le maître de moi.

MICHAU, *se versant à boire.*

Gnia pas grand mal... Eh ben! moi, je vons itou vous dire eune chanson, et pis vous vienrais me baiser par après, si je l'ons méritai... Attendais que je trouvions l'air... C'est l'air d'Henri IV dans les Tricolets.... La, la, la, la; m'y voici : j'y suis.

(*Il chante.*)

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin....

(*S'interrompant, à tout le monde.*)

Allons, chorû.

(*Tous chantent ces deux premiers vers, ensemble.*)

MICHAU, *chantant.*

De nos bons drilles
Voilà tout le refrain :
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.

(S'interrompant, à tout le monde.

Chorû.

(Tous chantent les deux derniers vers en refrain et en chœur.)

MICHAU, *chantant seul.*

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l' ligueux, plus humain,
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin.

(S'interrompant, à tout le monde.)

Chorû.

(Tous chantent les deux derniers vers, en chœur.)

MICHAU, *chantant seul.*

Vive Henri Quatre !
Vive ce roi vaillant !...

(Henri marque, pendant que l'on chante ce couplet, une sensibilité si grande, qu'elle paroît aller jusqu'aux larmes; et c'est dans ce point de vue qu'il doit jouer le reste de cette scène, en pleurant même, jusqu'au moment où l'on lève la table.)

Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre,
Et d'être un verd galant.

(Après avoir chanté, à tout le monde.)

Ah! grand chorû pour celui-là.

(Tous reprennent, en chœur, le couplet entier.)

Vive Henri Quatre,
Vive ce roi vaillant!...

(A Henri, en interrompant sa chanson.)

Mais, parguenne! monsieu, buvons à la santai de ce bon roi, et vous li dirais, au moins?.. Mais, dites-li, vous qu'avaïs l'honneur de l'approcher, dites-li; promettais-le moi?

HENRI, *dans l'attendrissement.*

Je vous le promets.... Il le saura sûrement.

(Ils se versent du vin, et choquent tous avec le roi.)

MARGOT, *à Henri, en se levant pour choquer.*

Et que je l'bénissons!

MICHAU, *à Henri, en se levant et choquant.*

Et que je l'chérissons!

CATAU, *à Henri, en se levant aussi et choquant.*

Et que je l'aimons pus que nous-mêmes!

RICHARD, *à Henri, en se levant aussi et s'allongeant pour choquer.*

Et que nous l'adorons!

HENRI, *à part, attendri au point d'être prêt à verser des larmes.*

Je n'y puis.... plus tenir.... Je suis prêt à verser des larmes.... de tendresse et de joie.

(Il se détourne.)

MICHAU.

Comme vous vous détournais! Est-c'que vous n'topais pas à tout ce que je disons là de not' roi, donc?

HENRI, *d'un ton entrecoupé.*

Si fait... mes amis... au contraire... votre amour pour votre roi.... m'attendrit.... au point.... que mon cœur.... Allons, allons, à la santé de ce prince.

(Ils recommencent à choquer.)

MARGOT.

De ce bon roi!

CATAU, *à Henri.*

De ce cher roi!

MICHAU, *à Henri.*

De ce vaillant roi!

RICHARD, *à Henri.*

De ce grand roi!

MICHAU, *à Henri.*

De ses enfants, de ses descendants!... Eh bian! dites donc itout un mot d'éloge de not' roi. Est-ce que vous n'oseriais le louer donc, vous? Avous peur qu'ça ne vous écorche la langue? M'est avis, morgué! qu'vous n'l'aimais pas autant que nous...

Ne seriez-vous pas de ces anciens ligueux? Oh, v's n'êtes pas un bon François, morgué!

HENRI, *dans le dernier attendrissement, et choquant.*

Pardonnez-moi.... de tout mon cœur.... à la santé de ce bon roi!...

MICHAU, *avant d'avaler son vin, en contrefaisant Henri.*

« De ce bon roi!... » Parguenne! l'on a ben de la peine à vous arracher ça.

MARGOT, *à Henri, après avoir bu.*

C'tapendant, ses louanges venont d'elles-mêmes à la bouche.

CATAU, *à Henri, après avoir bu.*

Alles ne coûtent rian.

RICHARD, *à Henri, après avoir bu.*

Elles partent du cœur.

MICHAU, *à Henri, après avoir bu.*

Tatigué! ça fait du bian de boire à la santé d'Henri.... (*A tout le monde.*) Oh ça! je n'mangeons pus; levons-nous de table. Aussi-ben, quand on a eune fois bu à la santé du roi, on n'oseroit pus boire à personne.

RICHARD.

Reportons la table, mon père, afin qu'on puisse desservir plus commodément.

MICHAU.

T'as raison.... (*A Henri, qui veut aider à transporter la table.*) Oh ça! allais-vous encore faire vos çarimonies? Je vous le défendons.

HENRI, *aidant toujours à desservir.*

Je vous laisserai faire; j'aiderai seulement un peu la belle Catau.

MICHAU.

Je ne le voulons pas, vous dis-je....(*A Margot et à Catau, en montrant Henri.*) Allons, Margot, Catau; achevais de nous ôter tout ça, et pis, allais mettre des draps blancs au lit de monsieu.

MARGOT.

Oui, mon ami, ça va êt' fait.

CATAU, *à Michau, en montrant Henri.*

Oui, mon père, quand j'aurons tout rangé ici, j'irons, ma mère et moi, faire le lit de monsieu.

HENRI, *tenant quelques assiettes.*

Tenez, ma chère Catau, où faut-il porter ce que je tiens là?

CATAU.

Eh! laissez-moi faire. Pardi! mon cher monsieu, vous avais toujours les mains fourrées partout.

MICHAU, *à Henri.*

Parguenne! voulais-vous ben leux laisser faire leux besogne elles-mêmes? Vous êtes bian têtu, toujous.

HENRI, *aidant encore à desservir.*

Eh! non, non; je ne me mêlerai plus de rien: voilà qui est fait.

(*On frappe à la porte de la maison.*)

MICHAU, *à Richard.*

L'on frappe à not' porte; va voir qui c'est, Richard.

RICHARD.

J'y cours, mon père.

(*Il va ouvrir la porte, et Margot et Catau passent dans la cuisine avec les ustensiles du souper.*)

SCÈNE XIV.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

RICHARD, *à Michau, apercevant Agathe.*

JUSTE ciel! c'est Agathe.

SCÈNE XV.

AGATHE, LUCAS, HENRI, MICHAU, RICHARD.

LUCAS, *à Agathe, vêtue en paysanne.*

EH bian! mam'selle, le v'là, M. Richard; parlais-li donc; mais y ne vous croira pas, ventais-vous-en.

AGATHE, *à Michau et à Richard, en se jetant aux pieds de l'un et de l'autre successivement.*

Ah! M. Michau!.... Ah! Richard!.. Je viens me jeter à vos pieds, et vous supplier de m'entendre....

RICHARD, *l'interrompant et la relevant.*

Relevez-vous, Agathe... Je ne souffrirai pas...

MICHAU, *à Agathe, en interrompant Richard.*

Oh! oh! qui vous amène ici, ma mie? Faut êt' ben impudente pour oser encore remettre les pieds cheux nous, après c'qu'ous avais fait,

RICHARD.

Eh! mon père, épargnez....

AGATHE, *en pleurs, à Michau, en interrompant Richard.*

J'avoue, monsieur, que l'excès de ma hardiesse mériteroit ce nom, si j'étois coupable; mais c'est le marquis de Conchini qui m'a enlevée, malgré moi... Mes pleurs m'empêchent...

HENRI, *à part.*

Conchini! Conchini!... (*A Michau.*) Qui est cette fille-là? Elle m'intéresse infiniment; elle est jolie.

MICHAU.

Ah! ouiche! c'est eune jolie fille, qui s'est vendue à ce vilain marquis de Conchini, putôt que d'apouser honnêtement mon fils. Ça fait eune jolie fille ça!

(*On frappe encore à la porte. Margot et Catau, qui reviennent de la cuisine, vont ouvrir.*)

SCÈNE XVI.

MARGOT, CATAU, LUCAS, LE GARDE-CHASSE, HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD.

MARGOT ET CATAU, *ensemble, à Michau.*

Mon mari, } c'est monsieur le garde-chasse.
Mon père, }

MICHAU, *au garde-chasse.*

Ah! ah! c'est bian tard que....

LE GARDE-CHASSE, *l'interrompant.*

C'est, M. Michau, qu'il y a trois seigneurs qui ont chassé aujourd'hui avec le roi, qui ont soupé chez moi, et à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un seigneur de leurs amis, avec lequel elle vous avoit vu rentrer de la forêt. (*Voyant entrer le duc de Sulli, le duc de Bellegarde et le marquis de Conchini.*) Mais les voici. Bonsoir, M. Michau.

MICHAU.

Bonsoir, monsieur le garde-chasse.

(*Le garde-chasse se retire.*)

SCÈNE XVII.

LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, HENRI, MICHAU, MARGOT, CATAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS.

MICHAU, *aux deux ducs et au marquis, en leur montrant Henri.*

Voyais, mes biaux seigneurs, si ce monsieu-là est un seigneur itout. Je n'l'crais pas. Il s'est dit officier du roi. (*Tirant Henri par le bras, qui a le visage tourné d'un autre côté.*) Voyais, reconnoissais-vous c't'honnête homme-là?

LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, ET LE MARQUIS DE CONCHINI, *ensemble, à Henri.*

Quoi! c'est vous, sire?.... Sire, c'est vous-même?

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD ET AGATHE, *tombant tous à genoux aux pieds du roi.*

Quoi! c'est là le roi? c'est là notre bon roi, notre grand roi?

HENRI, *avec attendrissement.*

Relevez-vous, mes bonnes gens; relevez-vous, mes amis... je le veux, mes enfants... relevez-vous; je vous l'ordonne.

AGATHE, *restant seule aux genoux du roi.*

Non, sire, puisque c'est vous, je resterai à vos

pieds pour vous demander justice d'un cruel ravisseur, du marquis de Conchini, qui m'a arrachée à tout ce que j'aime, au moment où j'étois prête à épouser Richard.... Les larmes étouffent ma voix au point....

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à part.*

Ciel! c'est Agathe.

HENRI, *relevant Agathe, et d'un ton sévère au marquis de Conchini.*

Conchini... qu'avez-vous à répondre? Eh bien! eh bien! répondez donc. Vous paroissez interdit?

LE MARQUIS DE CONCHINI, *se rassurant un peu.*

C'est qu'un rien m'embarrasse, sire... car, dans le fond, pourquoi serois-je interdit?.... et.... n'avouerois-je pas à votre majesté une affaire.... de pure galanterie?

LE DUC DE SULLI, *vivement.*

J'adore Dieu! quelle galanterie!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh! mais, il ne faut pas prendre cela au grave.

HENRI.

Laissez-le donc achever. (*Au marquis*) Eh bien?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh bien! sire, le fait est que j'ai eu envie... (*avec un rire forcé*) mais bien envie de cette jeune paysanne... qu'à la vérité, j'ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris malgré elle...

HENRI, *l'interrompant.*

Malgré elle?... Vous y avez donc employé la violence?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh! mais, sire, si vous voulez... C'est mon valet-de-chambre qui me l'a amenée, avec bien de la peine; et je vais...

HENRI, *l'interrompant, d'un air sévère.*

Eh! c'est cette violence que je punirai.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *avec feu.*

Ah! sire, ne m'accablez point de votre colère: j'avoue mon crime; mais mon crime m'a été inutile, et n'a fait que tourner à ma honte. Agathe est vertueuse.... Agathe ne m'a point cédé la victoire; et, pour la remporter, elle a été jusqu'à vouloir attenter elle-même à sa vie. J'atteste le ciel de la vérité de ce que je dis.... et qu'il me punisse sur-le-champ, si je vous en impose... Eh! dans l'instant, c'est moins, je le jure à votre majesté, la crainte de ma disgrâce que les remords cruels et le repentir, qui...

HENRI, *l'interrompant, d'un air noble et sévère.*

Mais il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Agathe soit justifiée vis-à-vis de ces gens-ci; le crime, de votre part, n'en est pas moins commis. Je leur en dois la réparation. Ainsi donc, je veux que vous fassiez une rente de deux cents écus d'or à cette fille, et que....

AGATHE, *l'interrompant.*

Non, sire, je me croirois déshonorée, si j'acceptois de cet homme des bienfaits honteux qui pourroient laisser des soupçons....

RICHARD, *l'interrompant à son tour.*

Ah! divine Agathe! cet aveu du marquis de Conchini..... et, plus encore, le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le forcer de vous donner, est pour moi une pleine et entière conviction de votre innocence.... Non, vous ne fûtes jamais coupable; c'est moi qui le suis d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle, et....

MICHAU, *l'interrompant.*

T'as raison, mon fils; et tu peux à présent apouser cte digne enfant-là.

HENRI.

En ce cas-là, je me charge donc de la dette de Conchini.... (*Au marquis.*) Retirez-vous, et ne paroissez pas devant moi que je ne vous le fasse dire.

(*Conchini se retire.*)

SCÈNE XVIII.

HENRI, LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, MICHAU, MARGOT, CATAU, RICHARD, AGATHE, LUCAS.

HENRI, *à demi-voix, au duc de Sulli.*

Aussi-bien, mon ami Rosni, je soupçonne violemment ce malheureux Italien-là d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites. Nous en parlerons dans un autre temps..... (*A Michau et aux autres paysans.*) Oh! çà, mes enfants, j'ai bien des engagements à remplir ici... (*A Michau.*)

Pour m'acquitter du premier, je donne dix mille francs à Agathe et à votre fils, M. Michau .... Mais vous ne savez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas, son amoureux, qui n'est pas bien riche ; et, pour réparer cela, je leur donne aussi dix mille francs, pour les unir.

LUCAS, *à part, sautant de joie.*

Dix mille francs et Catau!

Tous les quatre à la fois.

MICHAU, *à part.*

Quel bon roi!

RICHARD, *à Henri.*

Ah! sire!.....

CATAU ET AGATHE, *ensemble.*

Quel bon prince!

HENRI, *à Sulli.*

Duc de Sulli, que cette somme de vingt mille francs leur soit comptée ici demain dans la journée ; je vous en donne l'ordre.

LE DUC DE SULLI, *s'inclinant.*

Vous serez obéi, sire.... *(Se relevant, et d'un air attendri.)* Ah! mon cher maître, par ces traits de justice et de générosité, vous me ravissez. Vous venez d'en agir en roi et en père avec ces bons paysans, qui sont vos sujets et vos enfants, tout aussi-bien que votre noblesse : mais, sire, vous nous devez aux uns et aux autres, de ne point exposer votre vie à la chasse, comme vous faites tous les jours.... *(Avec colère.)* Permettez-moi de le dire à votre majesté ; cela me met, moi, dans

une véritable colère.... Vive Dieu, sire, votre vie n'est point à vous, vous en êtes comptable (*montrant le duc de Bellegarde*) à des serviteurs, comme nous, qui vous adorent, (*montrant les paysans*) et au peuple françois, dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, *de l'air de la plus grande bonté.*

Oui, oui, tu as raison, mon ami.... Tu m'attendris.... Ne me gronde plus, mon cher Rosni; à l'avenir je serai plus sage.

MICHAU, *très vivement.*

Morgué! sire, c'est que ce gentilhomme-là n'a pas tort. Au nom de Dieu, consarvez-nous vos jours, ils nous sont si chers!

TOUS LES PAYSANS, *ensemble, à Henri.*

Ah! notre roi; ah! notre père, conservais-vous, conservais-vous.

HENRI, *à part, en regardant tous ces paysans.*

Quel spectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh! oui, ventrégué! conservais-vous; vous venais de marier nos jeunes gens : faut, sire, que vous viviais plus qu'eux.... Mais, queul excellent homme!... Pardon, votre majesté, si je vous ons si mal reçu; je ne connoissions pas tout not' bonheur : et, si j'avons manqué au respect.... de la considération....

HENRI, *l'interrompant.*

Vous m'avez très bien reçu, et je veux demeurer

votre ami, au moins, M. Michau.... Mais, brisons-là, j'ai besoin de repos, et....

MICHAU, *l'interrompant.*

Venais, sire, venais coucher dans mon propre lit.... Ces seigneurs prenront ceux de mon fils et de Catau; et nous, j'irons tretous passer la nuit au moulin.... Eune nuit est bentôt passée, quand on la passe pour votre majesté.

LUCAS, *prenant Agathe sous le bras.*

Et nous, je vons ramener Agathe cheux elle.... Et à demain aux noces, mes enfants.

FIN DE LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

TABLE
DES PIÈCES ET DES NOTICES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE sur Sedaine.................. Pag. 2
LA GAGEURE IMPRÉVUE, comédie en un acte, par Sedaine.................. 5
LE MARCHAND DE SMYRNE, comédie en un acte, par Champfort.............. 67
Notice sur Goldoni.................. 98
LE BOURRU BIENFAISANT, comédie en trois actes, par Goldoni............ 101
Notice sur Rochon de Chabannes........ 201
LA MANIE DES ARTS, ou LA MATINÉE A LA MODE, comédie en un acte, par Rochon de Chabannes.................... 205
LES AMANTS GÉNÉREUX, comédie en cinq actes, par le même................ 241
Notice sur Collé.................... 332
LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, comédie en trois actes, par Collé............ 335

FIN DE LA TABLE DU TREIZIÈME VOLUME.




WIDENER LIBRARY
HX 66QJ L